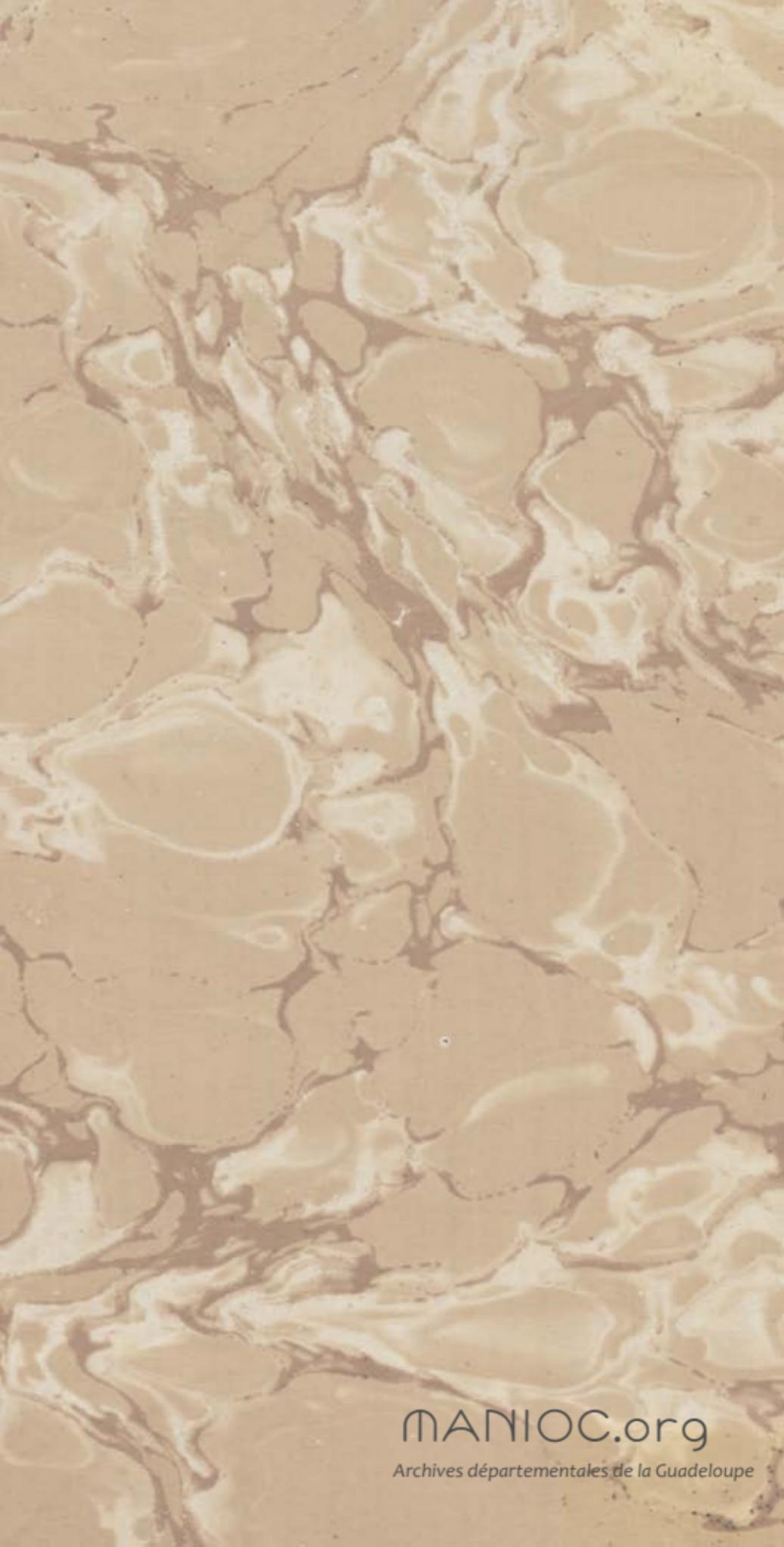


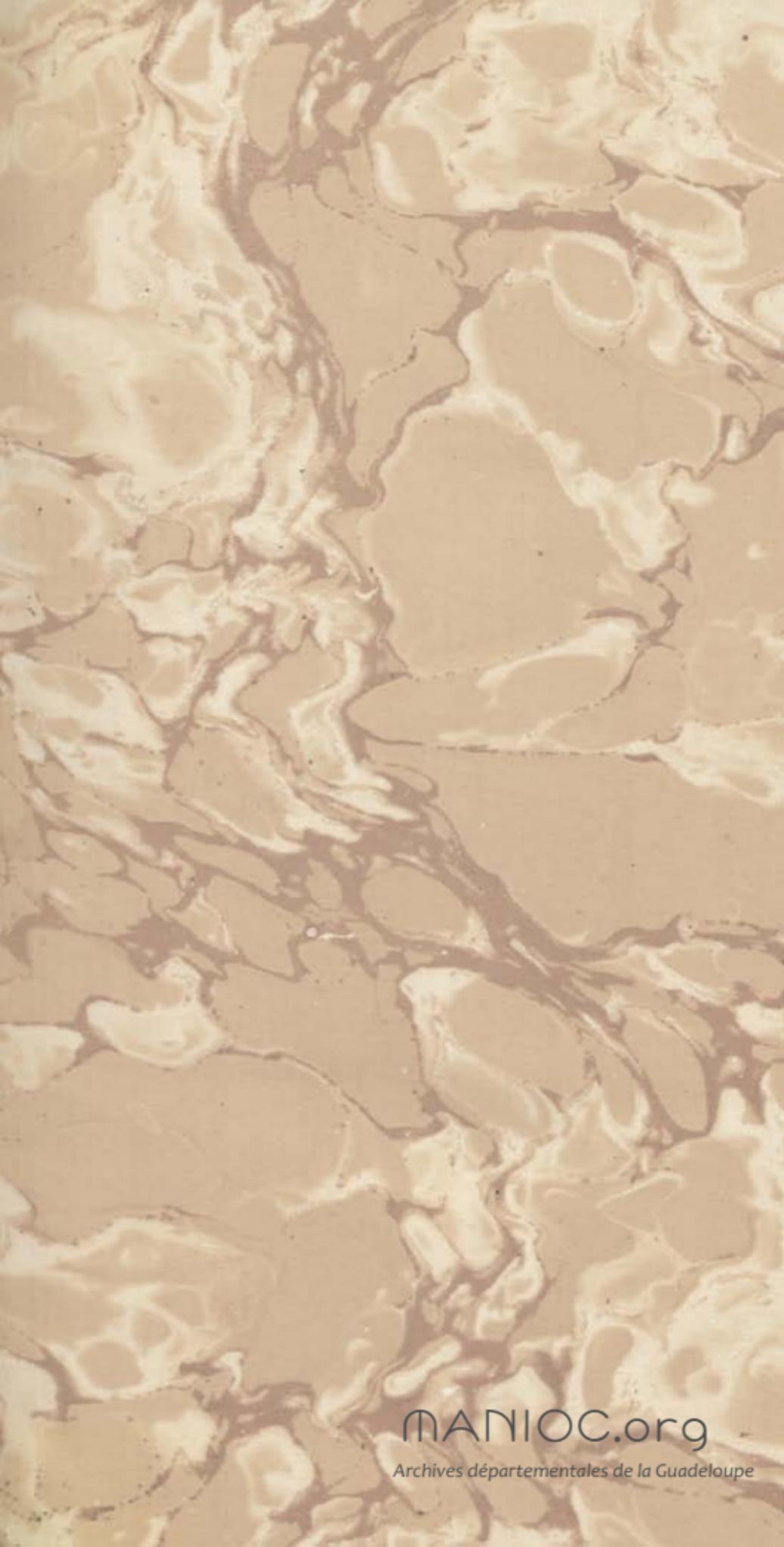
MAN:OC.org

All sites appartenant à la commission



MANIOC.org

Archives départementales de la Guadeloupe



MANIOC.org

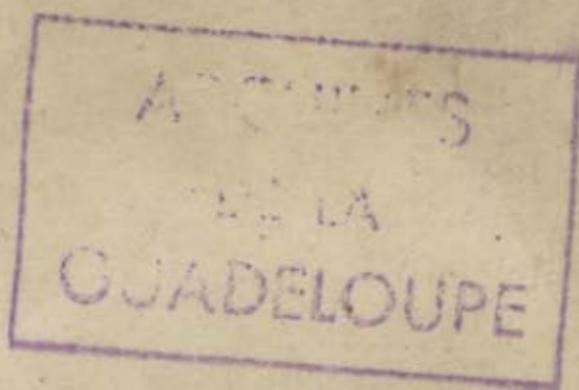
Archives départementales de la Guadeloupe

MANIOC.org

Archives départementales de la Guadeloupe

MANIOC.org

Archives départementales de la Guadeloupe



ALMANACH

DES

MUSEES.

1771.

Inventaire n° 379



A PARIS.

Chez DELALAIN, Libraire Rue de la
Comedie Françoise.



A V I S

DE L'ÉDITEUR.

POURQUOI une Préface cette année à l'ALMANACH DES MUSES ? Pour remercier le Public de son succès ? ce seroit tous les ans la même formule. Pour en exposer les avantages ? ils sont connus. Pour répondre à certaines satyres ? l'épigramme la plus sanglante est le silence, & le motif qui le fait garder. Ces trois mots ne serviront donc qu'à faire sentir l'inutilité d'un bavardage préliminaire, & peut-être que cet avis si court, est lui-même inutile.



CEUX qui voudront faire insérer des piéces de poésie dans cet ouvrage, sont priés de les faire parvenir, avant le premier Novembre, franchises de port à *DELALAIN*, Libraire à Paris, rue de la Comédie Française.

On trouvera chez le même Libraire des Almanachs de 1765, 1766, 1767, 1768, 1769 & 1770.

Le volume de 1765 est réimprimé dans le même format que les autres.

On a fait tirer une cinquantaine d'exemplaires en papier d'Hollande. Ils se vendront 3 liv. brochés.

E R R A T A.

P Age 3 , 12^e. *Vers*, cet hibou , lisez ce hibou.
p. 12. à la note, & les rididules, lisez & les
ridicules.

p. 21. 3^e. *Vers*, *Vers omis*.

qu'il s'évapore & détruit le desir.

Ibid. 7^e. *Vers*, après le sens, lisez, après les sens.

p. 59, 10 & 11^e. *Vers*, me paroît bien com-
mode : car si vous sçavez, lisez, vous paroît bien
commode : mais vous sçavez.

Ibid. 17^e. *Vers*, dans ce séjour, lisez, dans le sé-
jour.

p. 80. 8^e. *Vers*, avec langueur, lisez, avec
longueur.

86. 19^e, *Vers*, le jour va poindre & je l'at-
tens, lisez, & je t'attens.

p. 152. dernier *Vers*, (ô comble d'horreur)
lisez, (ô comble de l'horreur!)

p. 169, 7^e. *Vers*, son éclat l'importune, lisez
son faste.

ON trouve chez DELALAIN, Libraire, rue & à côté de la Comédie françoise, à Paris, la Collection des Auteurs italiens de Monsieur Prault, en 36 volumes in-12, prix relié en veau, doré sur tranche, 140 liv.

Au lieu de 220 qu'ils se vendoient précédemment.

Le Dictionnaire grammatical de la langue françoise par Monsieur l'Abbé d'Olivet de l'Académie françoise, 2 vol. in-8°. reliés 12 liv.

Le Dictionnaire des portraits des Hommes Illustres, 3 volumes in-8°. reliés, 15 liv.

Bibliothèque Ecclésiastique, 8 vol. in-12 par l'Auteur de l'Oracle des nouveaux Philosophes, reliés, 24 liv.

Le Patriotisme françois, ou nouvelle Histoire de France pour l'éducation de la Jeunesse, 6 vol. in-12, 15 liv.

Les Œuvres de Monsieur Dorat, 6 volumes in-8° petit papier, brochés, 31 liv. 4 s.

On vend séparément l'édition des Baifers in-8°. avec 43 figures, 7 liv. 4 s.

Le grand Dictionnaire des Auteurs classiques, par Monsieur Sabbatier, 9 volumes in-8°. veau, 50 liv.

Les Variétés littéraires, par Messieurs Suart & d'Arnaud, 4 vol. in-12 reliés, 12 liv.

X L'Histoire générale de l'Amérique, 14 vol. in-12. 39 liv.

Le Code matrimonial, 2 vol. in-4°. 1770, 21 liv.

L'Abrégé de l'Histoire d'Italie, par Monsieur de Saint-Marc, 6 vol. in-8°. 1771, 30 liv.

Histoire Ecclésiastique de Monsieur de Fleury, 40 volumes in-12, 120 liv.

La Géographie de Lacroix, 2 volumes in-12. 6 liv.

L'Atlas pour la même Géographie, broché en carton, 2 vol. grand in-4°. 42 liv.

La première & la seconde Nuit d'Young, en vers françois, par M. Colardeau, 2 liv. 8 s.

Le Porte-feuille d'un homme de goût, 3 volumes in-12. 9 liv.

Nouvelle Anthologie françoise, 2 volumes in-12. 6 liv.

Les Œuvres de Daguesseau, 6 volumes in-4^o. reliés en veau, 72 liv.

Les sermons de Massillon, 15 volumes in-12. grand papier, 42 liv.

— Les mêmes, 13 volumes in-12 petit papier, 30 liv.

Les Mœurs & Usages des anciens Peuples. pour servir à l'éducation de la Jeunesse, 3 vol. 1771, 9 liv.

L'Esprit de la Ligue, par Monsieur Anquetil, 3 vol. in-12. 1771 7 liv. 10 s.

Mélanges Orientaux par M. Cardonne, 2 vol. in-12 brochés, 4 liv.

Le Bon Fils, roman, 4 volumes in-12 1771, brochés. 4 liv. 16 s.

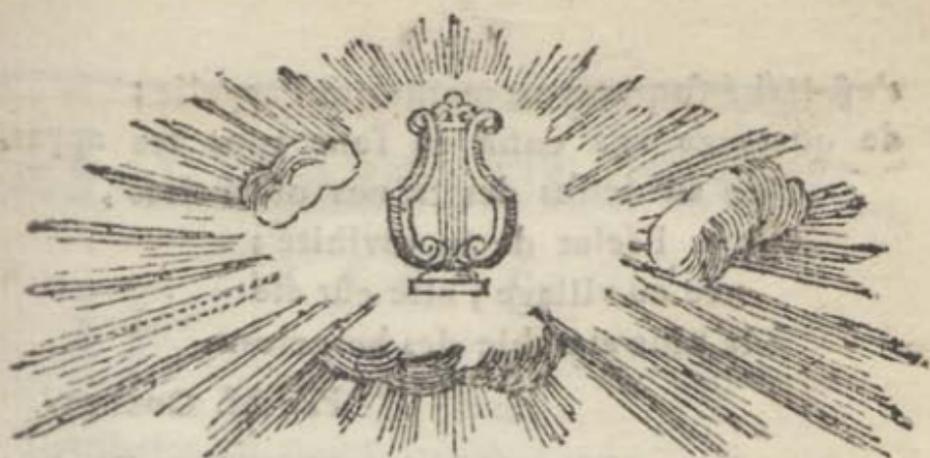
Les Lettres d'une Religieuse Portugaise à un
Officier François , par M. Dorat , in-8°. figures,
3 liv. 12 f.

Abrégé du Dictionnaire de Bayle & de Chauf-
sepied , 4 vol. in-8°. brochés Lyon, Barret , 1770
20 liv.

Les Loix Ecclésiastiques, par M. d'Héricourt,
nouvelle édition , in-folio , 1771 , 30 liv.

Le Dictionnaire des cas de conscience par
Pontas , 2 vol. in-4°. 1771 , 21 liv.

Le Dictionnaire de Droit, 2 volumes in-4°.
1771 , 24 liv.



ALMANACH

DES MUSES,

*Ou choix des Poësies fugitives
de 1770.*

PORTRAIT

DE M.^{ME} LA DAUPHINE,

Ou Vers extraits d'une Lettre de Versailles.

CE n'est ni Junon, ni Pallas;
ce n'est point la morgue éternelle
de ces froides beautés dont l'Olimpe est si las;
c'est le printems lorsqu'il se renouvelle;

Année 1771. ▲

c'est Hébé souriant au plaisir qui l'appelle ;
 de quatorze ans enfin ce sont tous les appas ;
 Née au-dessus des trônes ordinaires ,
 elle a l'éclat de la divinité ;
 née au village , elle eût été
 la plus aimable des bergeres.

Par M. COLLET.

On me saura gré sans doute d'avoir placé à la tête de ce recueil le portrait fidèle d'une jeune Princesse qui réunit tous les vœux & tous les suffrages. Il étoit impossible de commencer sous de meilleurs auspices.

A UNE JOLIE FEMME NÉE SOUS LE SOLSTICE D'ÉTÉ.

Q UAN vous ébauchoit en automne ;
 on vous finit pendant l'été ;
 vous pourriez ressembler à Cérès , à Pomone ;
 mais à dire la vérité ,
 vous tenez de plus près à Flore qu'à personne.
 Tout l'Univers fit son devoir
 au moment où vous êtes née ;
 le soleil s'arrêta pour vous mieux recevoir ;
 & toute la terre étonnée ,
 a trouvé que les jours les plus longs de l'année
 sont encor trop courts pour vous voir.

*Par M. le Chevalier DE B**.*

LES OISEAUX DE PROIE.

F A B L E.

U U
 A A

A B I T A N T d'une vieille roche,

jadis un hibou du Morvan,

ennemi du soleil levant

& des humains fuyant l'approche,

s'avisa de penser comme pense un hibou.

Que fais-je, dit-il dans mon trou?

je suis l'effroi de la nature :

je veux enfin changer d'allure,

me mettre au ton courant, fréquenter les berceaux,

& m'égayer sous la verdure,

donner même concert ; le monde est plein de fots :

on louera jusqu'à ma figure.

Cet hibou-là raisonnoit juste ; il sort

de sa crevasse, & veut prendre l'essor :

mais il rase en coupable une bruiere obscure ;

il va trouver son cousin l'émouchet,

son digne confrere en rapines,

qui sous des masures voisines

non loin d'un colombier, tendoit son trébuchet.

Cousin, dit-il, je suis un parent plein de zele ;

j'ai fait un plan de vie, & t'y veux aggréger.

nous croquerons toujours pigeons & tourterelle ;

à son régime il faut être fidèle :

cela fait un bon chile, il n'y faut rien changer.

mais nous pourrons au moins, avec un peu d'adresse,

aller partout , être considérés ,
 réhabiliter notre espèce ;
 nous sommes les plus forts , soyons les plus madrés ;
 que l'épervier avec nous s'affocie :
 invitons-y maître corbeau
 & la chouëtte du hameau ,
 & formons une académie ;
 ayons quelques paons pour prôneurs ;
 ce sont d'éminentes personnes :
 notre gosier est dur , mais nos serres sont bonnes ;
 nous pourrons toujours bien étrangler nos cen-
 seurs. (1)

Tope , dit l'émouchet , qu'a séduit ce langage ,
 tu parles d'étrangler , c'est un projet fort sage.

L'épervier l'entend : il accourt ;
 la chouëtte passoit , on l'arrête au passage ;
 & nos brigands , pour se rendre au bocage ,
 prennent le chemin le plus court.
 Sous un antique ormeau , les voilà qui s'installent :
 les Marsias en pied , les Amphions détalent ;
 ils abandonnent tout , leurs amours & leurs nids.
 Eh ! messieurs , arrêtez leur crioit la chouëtte ;
 ne quittez point votre douce retraite :
 nous voulons désormais n'être que vos amis.
 Ce soir vous aurez bal avec grande musique ,
 le tout suivi d'un banquet magnifique ;
 par les mêmes talens nous allons être unis.
 Les gens d'esprit quelquefois sont des bêtes ;
 hélas ! les pauvres oisillons
 s'en vont gobant ces hameçons ,

(1) Ici , l'allégorie devient lumineuse.

& ne rêvent plus qu'à des fêtes.

L'heure est donnée, on vient au rendez-vous ?
chut, chut, dit l'un des quatre; on fait un grand
silence :

le corbeau prend l'accord, & le concert commence,
concert affreux, fait pour des loups-garoux.

Le rossignol frémit & tombe en défaillance ;
bouvreuil, chardonneret, tout semble épouvantés ;
la linotte indiscrette en dit ce qu'elle en pense ; (2)

on lui fait signe envain ; dans sa vivacité,
elle siffia, si l'on en croit l'histoire,

& l'orchestre à l'instant dévora l'auditoire.

Mais aussitôt il survint des chasseurs ;

mânes plaintifs, vous êtes des vengeurs.

Déjà la chouëtte est tombée :

l'épervier atteint à son tour,

sent défaillir sa serre recourbée,

& lâche à l'instant même un chantre de l'amour.

Enfin l'auteur de cette tragédie,

notre hibou qu'on expédie,

ferme ses gros yeux ronds à la clarté du jour.

Et chouëtte & hibou sont les fots despotiques,

soi-disans Protécteurs, mais fléaux des talens ;

& les chasseurs, ces courageux critiques,

par qui les arts sont vengés des méchans.

Par M. DORAT.

(2) En dit ce qu'elle en pense, ces deux en font un
mauvais effet.

Il y a dans cette fable autant d'esprit que dans celles de
la Motte, & elle n'en a pas le style recherché. Il y a même
beaucoup plus d'images, & la versification a ce ton facile
qui convient à l'apologue.

A M A D A M E * *

Q U O I vous abandonnez la lyre !
 dans vos mains je vois le compas !
 près de vous l'amour en soupire ;
 envain de fleurs semant vos pas ,
 lui-même il s'offre à vous conduire ;
 envain il daigne vous sourire :
 vous vous échappez de ses bras.
 Est-ce à vous de grossir le nombre
 de ces fous dont la vanité
 croit embrasser la vérité ,
 & n'embrasse qu'une vaine ombre ?
 prétendez-vous jusques aux cieux
 porter vos hautes connoissances ?
 laissez-là toutes les sciences :
 l'art de jouir vaut cent fois mieux.
 Croyez-moi : restez sur la terre ;
 badinez avec les amours ;
 tout autre talent est chimère ;
 contentez-vous de savoir plaire :
 c'est la science des beaux jours.

Par M. D'ARNAUD.



É P I T R E

A UNE COQUETTE.

C'EST assez me croire ta dupe :
 en dépit de ta vanité
 & du manége qui t'occupe,
 d'honneur, je ne l'ai pas été.
 Sauve qui peut ! . . . Jeune & charmante,
 tes traits sur moi n'ont point porté ;
 sans doute l'insulte est criante ;
 c'est manquer à la probité ;
 à tes ruses les plus secrettes,
 qui ! moi ! j'ai le front d'échapper !
 tout amant qu'on ne peut tromper,
 est un monstre aux yeux des coquettes.

Je l'avoueraï, quand je te vis,
 fraîche, comme on l'est au bel âge,
 t'avancer au milieu des ris,
 & fixer la foule volage
 de tous nos jeunes étourdis,
 t'offrant des cœurs à ton passage ;
 lorsque je vis tes beaux cheveux
 tomber à boucles ondoyantes,
 sur tes épaules éclatantes,
 dont l'albâtre en ressortoit mieux ;

lorsque je vis sur tes grands yeux
 tes longues paupières baissées,
 & ton regard ingénieux
 où l'on croit lire tes pensées;
 cette taille, qui tour à tour
 est légère ou voluptueuse,
 & fait être majestueuse,
 sans trop effaroucher l'amour;
 embrasé d'une ardeur nouvelle;
 quand je vis tout cela, Zulmé,
 je m'écriai : comme elle est belle !
 qu'il seroit doux d'en être aimé !
 Mais, après la première ivresse,
 quand laissant tomber le bandeau,
 je vis tes projets, ton adresse,
 & tout le revers du tableau,
 ta beauté toujours sous les armes,
 pour insulter à ses martyrs,
 l'artifice de tes soupirs
 & le mensonge de tes larmes;
 quand je te vis à tes amans
 jeter une amorce perfide,
 pour r'assurer de leurs tourmens;
 quand je surpris une ame aride,
 sous le masque des sentimens;
 lorsque, pour suivre une conquête,
 je te vis avec tant de feu,
 mettre cent passions en jeu,
 avec l'amour-propre à leur tête :
 prompt alors à me dégager,

& plein d'un sens froid qui m'étonne ,
 je m'écriai : qu'elle est friponne !
 & quel plaisir de s'en venger !

Bref, la guerre entre nous commence :
 j'abjurai vite mon amour ,
 & n'en gardai que l'apparence ;
 tu m'enhardis le premier jour ;
 le second, je ris quand j'y pense,
 tu fis un effort de décence ;
 les dédains même eurent leur tour ;
 j'e me tins prêt à la défense.
 A cet acte d'hostilité ,
 j'oppose une autre batterie :
 j'encourage ta perfidie ,
 par un desespoir imité,
 Bientôt mon air d'indifférence
 arme l'orgueil de tes appas : (1)
 nouvelle attaque, autres combats ;
 nous déployons notre science :
 c'est à qui sera le plus faux :
 de l'art épuisant les chef-d'œuvres,
 je déconcerte tes manœuvres ,
 & contremine tes travaux.
 Ta prudence envain se ménage
 des chemins couverts & mêlés :
 dans tes plus sombres défilés ,
 je suis toujours sur ton passage.

(1) Un air d'indifférence qui arme l'orgueil des appas
 d'une femme. Cette expression est-elle bien intelligible ?

Te souvient-il de ce moment ;
 où , baloté par ton caprice ,
 je soupirois si tendrement
 en accusant ton injustice ?
 j'appuyai ces soupirs trop vains
 par un beau déluge de larmes ;
 tes yeux alors sembloient serens ;
 tu jouissois de mes allarmes :
 eh ! bien ! ces pleurs, ils étoient feints ;
 j'en suis désolé pour tes charmes.

Te souvient-il encor d'un soir ,
 où , sur un sofa renversée ,
 & par cent zéphirs caressée
 dans le plus magique boudoir ,
 trois fois tu m'étois retracée
 par le jeu d'un triple miroir ?
 tes frais vêtemens laissoient voir
 une jambe au hazard jettée,
 attitude exprès méditée ,
 pour me rembarquer dans l'espoir ?
 La lumière demi-voilée ,
 coloroit ton sein presque nu ,
 allant, sans être contenu ,
 comme une fleur sort effeuillée
 du calice qu'elle a rompu ;
 j'ordonnai : mes yeux s'allumerent ;
 doux avant-coureurs des plaisirs ,
 les gestes , les regards parlerent ,
 & tu les pris pour des desirs.
 Tu t'abusois : ciel ! quel outrage !

envain expiroit ta fierté ;
 envain l'amour livroit passage
 à l'heureuse témérité :
 tu fais trop combien je fus sage ,
 & cependant des feux de l'âge
 j'ai toute la vivacité.
 Je riois de ta dignité
 qui contraffoit avec l'injure ,
 du désordre de ta parure ;
 de ton maintien déconcerté ;
 & tu vis dans cette aventure ,
 que la jeunesse & la beauté
 n'ont qu'un pouvoir bien limité ,
 sans le charme de la nature .

Combien te surpasse à mes yeux
 la bergere douce & sensible ,
 qui , par un attrait invincible ,
 naïvement fait un heureux !
 Ses baisers peignent son ivresse ,
 sans ôter rien à sa candeur ;
 succombe-t-elle : sa foiblesse
 la pare aux yeux de son vainqueur ;
 sans la moindre supercherie ,
 elle s'embellit en aimant ,
 & sa seule coquetterie
 est l'art de plaire à son amant .

Mais quels tableaux vais-je te faire ?
 je choisis là de vieux crayons ,
 & ressuscite la chimere
 des Hilas & des Corydons ,

mourant d'amour sur la fougere,
 & bien plus fots que leurs moutons.
 Va, Zulmé, fournis ta carrière.
 Il est tant de mortels blasés,
 tant de petits seigneurs usés,
 qui réclament ton savoir faire !
 Exerce tes jolis talens,
 sur quelques fous mélancoliques ;
 attaque des tempéramens
 Russes, Anglois, ou Germaniques ?
 voilà, crois-moi, voilà tes gens.
 Pour moi, je hais trop l'artifice,
 & je tiens trop aux sentimens :
 fais-je évaluer un caprice ?
 fais-je priser de faux sermens ?
 Trompe, désespere, tourmente
 les oisifs qui sont tes amans ;
 poursuis : coquette de vingt ans,
 ta couronne est encor brillante :
 mais c'est à trente où je t'attends.

Il est peu de Poètes capables d'avoir fait cette excellente
 Epitre. Elle ne peut venir que d'un écrivain aussi accoutumé
 à saisir les travers & les ridicules, qu'habile à les rendre
 sous des traits piquans. Ceux qui ont été trompés par des
 coquettes, ne trouveront pas que la vengeance soit trop
 forte.



LE ROI DE PERSE.

F A B L E.

UN Roi de Perse, non chrétien,
 & cependant homme de bien,
 avait fait faire un palais magnifique ;
 rien n'y manquoit, si ce n'est qu'un portique
 trop étroit d'une toise ou deux
 défiguroit l'entrée & déplaisoit aux yeux.
 Pour l'aggrandir, il ne falloit qu'abattre
 la maison d'un voisin : mais cet opiniâtre,
 quoique pauvre & dans l'embarras,
 refusoit tout, honneurs, charges, ducats.
 Le Roi peut bien, disoit-il, me la prendre :
 mais je ne la lui donne pas,
 & veux encor moins la lui vendre.
 Certains ambassadeurs de quelques autres cours
 surpris, choqués de ce discours,
 s'écrierent : Faites-le pendre,
 Sire ; montrez quel est votre pouvoir.
 Le Roi leur dit, sans s'émouvoir :
 Il augmente ma gloire encor par son caprice ;
 car mon palais, ce superbe édifice,
 n'est que pure ostentation,
 & sa maison fait voir ma modération.
 Un plus grand prince auroit dit, ma justice.



A LA FORTUNE.

TA cour sans cesse est mécontente,
Ô Fortune, on médit de toi :
on te peint volage ; & pour moi
tu n'es, hélas ! que trop constante.
Oui, de ta haine, sans gémir,
j'ai fait la dure expérience ;
me faudra-t-il vivre & mourir,
sans éprouver ton inconstance ?

Par M. IMBERT.

ÉPIGRAMME.

CLÉON, lorsque vous nous bravez,
en démontant votre figure,
vous n'avez pas l'air mauvais, je vous jure :
c'est mauvais air que vous avez.

Par M. le Comte DE CHOISEUL.

É P I T R E

A M. DE ST. LAMBERT,

AU sujet de son Poëme des Saisons.

C HANTRE des vrais plaisirs, harmonieux émule
 du Pasteur de Mantoue & du tendre Tibulle,
 qui peignez la nature, & qui l'embellissez,
 que vos Saisons m'ont plu! que mes sens émouffés,
 à votre aimable voix se sentirent renaître!
 que j'aime, en vous lisant, ma retraite champêtre!
 je fais depuis quinze ans tout ce que vous chantez.

Dans ces champs malheureux, si long-tems
 désertés,
 sur les pas du travail, j'ai conduit l'abondance;
 j'ai fait fleurir la paix & regner l'innocence.
 Ces vignobles, ces bois, ma main les a plantés;
 ces granges, ces hameaux déformais habités,
 ces landes, ces marais changés en pâturages,
 ces colons rassemblés, ce sont-là mes ouvrages:
 ouvrages fortunés, dont le succès constant
 de la mode & du goût n'est jamais dépendant;
 ouvrages plus chéris que Mérope & Zaïre,
 & que n'atteindront point les traits de la satire;

Heureux qui peut chanter les jardins & les bois,
 les charmes des amours, l'honneur des grands
 exploits,

& parcourant des arts la fameuse carrière,
 aux mortels aveuglés rendre un peu de lumière !
 Mais encor plus heureux qui peut, loin de la cour,
 embellir sagement un champêtre séjour,
 entendre autour de lui cent voix qui le bénissent !
 de ses heureux succès quelques fripons gémissent ;
 un vil cagot titré, tyran des gens de bien,
 va l'accuser en cour de n'être pas chrétien :
 le sage ministère écoute avec surprise ;
 il reconnoît Tartuffe ; & rit de sa sottise.

Cependant le vieillard acheve ses moissons ;
 le pauvre en est nourri ; ses chanvres, ses toisons,
 habillent décemment le berger, la bergère ;
 il unit par l'himen Méris avec Glycère ;
 il donne une chasuble au bon curé du lieu,
 qui, buvant avec lui, voit bien qu'il croit en Dieu ;
 ainsi dans l'allégresse il achève sa vie.

Ce n'est qu'au successeur du chantre d'Aufonie,
 de peindre ces tableaux ignorés dans Paris,
 d'en ranimer les traits par son beau coloris,
 d'inspirer aux humains le goût de la retraite :
 mais de nos chers François la noblesse inquiète,
 pouvant régner chez soi, va ramper dans les cours ;
 les folles vanités consomment ses beaux jours :
 le vrai séjour de l'homme est un exil pour elle.
 Plutus est dans Paris : c'est de-là qu'il appelle
 les voisins de l'Adour, & du Rhône, & du Var ;

tous viennent à genoux environner son char ;
 Les uns montent dessus ; les autres dans la bouë ;
 baissent en soupirant les rayons de sa rouë.
 Le fils de mon manoeuvre en ma ferme élevé ,
 à d'utiles travaux à quinze ans enlevé ,
 des laquais de Paris s'en va grossir l'armée ;
 il sert d'un vieux traitant la maitresse affamée ;
 de sergent des impôts il obtient un emploi ;
 il vient dans son hameau tout fier , de par le Roi ;
 fait des procès-verbaux , tyrannise , emprisonne ,
 ravit aux citoyens le pain que je leur donne ,
 entraîne en des cachots le père & les enfans.
 Vous le savez , grand Dieu , j'ai vu des innocens ;
 sur le faux exposé de ces loups mercénaires ,
 pour cinq sols de tabac envoyés aux galères.
 Chers enfans de Cérés , ô chers agriculteurs ,
 vertueux nourriciers de vos persécuteurs ,
 jusqu'à quand serez-vous , vers ces tristes frontières ,
 écrasés sans pitié sous ces mains meurtrières ?
 ne vous ai-je assemblés que pour vous voir périr ,
 en maudissant les champs que vos mains font fleurir ?
 Un tems viendra sans doute , où des loix plus
 humaines
 de vos bras opprimés relâcheront les chaînes ;
 dans un monde nouveau vous aurez un soutien ;
 car pour ce monde-ci je n'en espère rien.

Par M. DE VOLTAIRE.

Il n'est peut-être pas inutile de remarquer que personne
 ne fait des vers plus harmonieux ni moins défigurés par le
 mauvais goût, que cet Auteur plus que septuagénaire.

A MONSIEUR DE ** ,

QUI avoit envoyé des perdrix à l'Auteur , & qui , sur son remerciement en vers , lui avoit fait de nouveaux présens.

DUISQUE vous payant en chansons,
 seul bien qui de moi peut dépendre,
 je vois chez moi de nouveaux dons
 dès le lendemain se répandre ;
 je ne dis plus mot pour suspendre
 un trafic tel que celui-ci :
 je serois un ingrat à pendre
 d'oser dire encor grand'merci.

Par M. PIRON.

A MADAME DE ** ,

QUI avoit écrit à l'Auteur pour lui souhaiter sa fête.

QUAND vous êtes infortunée,
 ma fête ne saurait venir ;
 mon cœur la remet à l'année
 où vos malheurs doivent finir.

Par M. l'Abbé de VOISENON.

JUPITER ET JUNON.

JUPITER s'ennuyoit aux cieux ;
 il n'y voyoit que des déesses :
 ô princes , qui n'aimez qu'en dieux ,
 vous bâillez près de vos princesses.

Envain il passoit tous les ans
 des plus belles aux plus gentilles :
 malgré leurs charmes séduifans ,
 c'étoit pour lui pâtés d'anguilles. (1)

Toujours la reine du printems !
 toujours Vénus ! toujours l'Aurore !
 Hébé , vous étiez jeune encore :
 mais c'étoit depuis si long-tems !

Ah ! dans la céleste demeure ,
 il faut jouer la dignité ;
 ce ton lasse au premier quart-d'heure :
 jugez durant l'éternité.

Il quitta les simpiternelles ,
 & j'en aurois bien fait autant ;
 il vint dans les bras de nos belles ;
 & l'on n'est dieu qu'en l'imitant.

Junon dans sa jalouse flamme ,
 fit grand bruit de ses trahisons ;
 elle avoit tort par cent raisons :
 d'abord c'est qu'elle étoit sa femme.

(1) Allusion au conte de Lafontaine.

Puis elle avoit de trop grands yeux ;
 je l'ai cent fois lu dans Homere :
 je crois, comme il étoit pieux,
 que du reste il s'est voulu taire.

D'ailleurs, pourquoi tant quereller
 quand le remede est si facile ?
 en hommes pour la consoler,
 la terre étoit assez fertile.

Par gloire ou curiosité,
 qui n'eut pris part à sa tristesse ?
 le cœur s'enfle de vanité
 entre les bras d'une déesse.

Ma foi, pour cet honneur divin,
 j'aurois passé sur l'agréable ;
 changer Jupiter en Vulcain,
 est un exploit très-mémorable.

Je fais que cet époux coquet
 n'étoit pas un époux commode ;
 le ton de Paris lui manquoit :
 nous l'aurions mis à notre mode.

Contre Ixion son fier courroux
 dégrade sa gloire immortelle :
 ah ! le bonheur d'être infidèle
 ôte le droit d'être jaloux.

Par M. DE BELLOY.

Il y a dans ces vers de l'esprit, de la finesse, & même
 de la légèreté.



V E R S

*FAITS pour l'envoi d'un ouvrage en marbre ;
représentant la Volupté sous la figure d'une
femme couchée , & qui semble endormie.*

U
 AL est un dieu qu'on nomme le plaisir ;
 son feu follet à peine nous enflamme ;
 je ne fais quoi lui survit dans notre ame :
 c'est un repos délicieux , charmant ;
 c'est le bonheur goûté dans le silence ;
 c'est des esprits un doux recueillement ;
 après le sens , c'est l'ame en jouissance,
 Considérez cette jeune beauté ,
 l'œil entrouvert , la bouche demi-cloise.
 Dormiroit-elle ? oh non ! elle repose ; (1)
 paisiblement son cœur est agité ;
 il est ému ; devinez-en la cause :
 combien de cœurs ont ainsi palpité !
 Figurez-vous , pour mieux peindre la chose ,
 l'amour tranquille après l'activité
 d'un doux plaisir nouvellement goûté ,
 se reposant sur des feuilles de rose :
 ce repos-là se nomme volupté.
 L'art du ciseau dans ce marbre en expose ,

(1) Trait délicieux.

le charme heureux dans un simple portrait :
moi j'ai vu plus : dire comment ? je n'ose ;
Amour le fait : je l'ai mis du secret.

Par M. COLARDEAU.

Il étoit naturel que l'Auteur de la lettre d'Héloïse réussit à peindre la volupté. Aussi le reconnoîtra-t-on dans ces vers pleins de douceur & de délicatesse.

ÉPITAPHE.

*DE deux Amans qui se sont tués à St. Etienne
en Forès au mois de Juin 1770.*

CY-GISSENT deux amans : l'un pour l'autre
ils vécutent ;
l'un pour l'autre ils sont morts , & les loix en
murmurent.

La simple piété n'y trouve qu'un forfait ;
le sentiment admire , & la raison se tait.

Par M. ROUSSEAU de Genève.



P O R T R A I T .

L'AMOUR tendre, l'Amour fripon,
l'Amour qui rêve, ou qui badine,
tous les Amours par peloton,
vinrent pour peindre Alexandrine.



L'un dessine d'un air vainqueur,
ces yeux où lui-même il se blesse ;
& prêt à peindre leur langueur,
il est distrait par leur finesse.



Celui-ci tâche de saisir
ce nez, qui fait tourner les têtes ;
& qui semble ne conquérir
qu'afin de narguer ses conquêtes.



Cent fois échappe le pinceau :
Non, ce nez-là, dit notre Apelle,
ne peut jamais dans mon tableau,
avoir l'air coquin du modèle.



L'autre colorant à loisir
cette bouche digne de Flore,
cesse d'envier au Zéphir
toutes les fleurs qu'il fait éclore.

Plein du feu qui vient l'embrâser,
 ah ! dit-il, c'est trop me contraindre
 enfant & dieu, je puis baiser
 ce qu'un mortel s'amuse à peindre.



Jettant leurs crayons imparfaits,
 nos Albanes quittent l'ouvrage,
 & vont lutiner les attraits
 dont ils n'ont pu tracer l'image.



Pendant ce folâtre concours,
 arrive l'amitié fidèle,
 qui dérobe & garde pour elle
 ce qu'ont ébauché les Amours.

Par M. DORAT.

On trouve dans ce portrait une légèreté, une délicatesse, une fraîcheur de coloris dont peu d'Ecrivains partagent le secret avec M. Dorat.

A MADEMOISELLE **

DONT l'Amant s'étoit noyé à cause de son infidélité.

EGLÉ, je jure à vos genoux
 que, s'il faut, pour votre inconstance,
 noyer ou votre amant ou vous,
 je vous donne la préférence.

Par M. DE VOLTAIRE.

MISIS

MISIS ET DAPHNÉ,

TRADUCTION LIBRE

DE la huitième Idylle de M. GESNER.

MISIS.

U
 L est passé, ce noir orage
 qui dans nos champs répandoit la terreur.
 Le tonnerre qui gronde & les vents en fureur
 ne font plus de leur bruit retentir ce bocage.
 On ne voit plus de rapides éclairs,
 perçant la profondeur d'un funèbre nuage,
 en longs sillons de feu serpenter dans les airs.
 Viens, Daphné, ne crains rien : déjà dans la prairie,
 le jeune Alcimédon ramène ses troupeaux ;
 déjà sa voix fait redire aux échos
 le nom cher à son cœur, le doux nom d'Egérie.
 Suis-moi, viens contempler l'astre dont le retour
 sur nos champs obscurcis répand l'éclat du jour.

DAPHNÉ.

O mon ami, que la campagne est belle !
 de cette onde qui fuit que le crystal est pur !
 dans les plaines du ciel vois-tu ce bel azur ?
 sens-tu dans l'air cette fraîcheur nouvelle ?
 Les rayons du soleil percent de tous côtés ;

Année 1770.

B

Comme il darde sur nous sa flamme étincelante ,
entre l'obscurité tremblante
de ces nuages écartés !

comme l'air qui les chasse offre à nos yeux sans cesse
un spectacle mouvant d'ombres & de clartés !

Comme (1) un rideau léger , vois-tu fuir l'ombre
épaisse ,

& courir à travers ces vallons humectés ?

Vois la lumière ensuite éclairer la richesse
de nos sillons ressuscités.

M I S I S.

Qu'à mes yeux comme aux tiens la nature est riante !
Oui , ma chere Daphné , tout charme ici les yeux ;
regarde au loin cette écharpe brillante
dont le cercle éclatant ceint la voûte des cieux !
vois sur nos plaines arrosées

cet arc resplendissant s'étendre , & se courber !
vois ses extrémités tomber
sur les collines opposées !

De ce vaste tableau que mon œil est flatté !
& que de ces couleurs l'étonnant assemblage
du voile épais de ce nuage
embellit bien l'obscurité !

Ah ! sans doute le ciel , par cet heureux présage ;
annonce à nos cantons épargnés par l'orage ,
l'abondance , le calme & la sérénité.

D A P H N É.

Quel doux parfum la terre exhale !

(1) Ce troisieme *comme* a un sens différent des autres , &
ce léger défaut arrête à la lecture.

que l'air est frais , & que le ciel étale
de diverses beautés un riche assortiment !
Vois ces gouttes de pluie , en perles transformées ;
mêler l'éclat du diamant
au verdoyant éclat des plantes ranimées.

Remarques-tu ces insectes divers ,
ces papillons brillans , ces abeilles dorées ,
qui se jouant dans le vague des airs ,
étendent au soleil leurs ailes colorées ?
Entens-tu le zéphir soupirer dans ces fleurs ?
Comme tout reverdit dans ces vastes contrées !

Nos campagnes defaltérées
recouvrent du printems les flatteuses couleurs.
Vois ces saules mouillés étaler leur feuillage
sur les bords du canal qui baigne ce séjour ;
comme ses eaux réfléchissent l'image
de ce ciel embelli par l'éclat d'un beau jour !

M I S I S.

Embrasse-moi , Daphné ; quelle vive allégresse
j'éprouve en contemplant les charmes de ces lieux !
qu'autour de moi tout m'intéresse !
depuis l'astre fécond qui regne dans les cieux ,
jusqu'au moindre arbrisseau, tout étonne mes yeux.
Quel délire enchanteur me saisit & m'entraîne ,
quand du haut de ce mont élevé dans les airs ,
je plonge mes regards sur cette immense plaine ;
quand mollement assis sur ces prés toujours verts ,
à de moins grands objets fixant ma rêverie ,
des arbres & des fruits , des plantes & des fleurs ,

j'observe le parfum (1), le goût & les couleurs ;
 & ces êtres nombreux dont la forme varie ;
 enfin lorsque d'un Dieu timide adorateur ,
 j'admire des saisons la marche toujours sûre ,
 de ce dôme azuré l'éternelle structure ,

le chef-d'œuvre du créateur ,

& les trésors de la nature :

alors étonné , confondu ,

par ces merveilles entassées ,

entre une foule de pensées ,

mon esprit reste suspendu. ;

je m'arrête en silence , & des larmes pressées
 te rendent , Dieu puissant , l'hommage qui t'est dû.
 Oui , les transports que ce tableau fait naître ,
 d'un torrent de plaisirs m'enivrent malgré moi :

mais , Daphné , tu m'as fait connoître
 un charme encor plus doux , c'est d'être aimé
 de toi.

D A P H N É.

Misis , mon cher Misis , l'ivresse qui t'enflamme
 me pénètre de joie en passant dans mon ame.

Tous deux unis par un nœud si touchant ,
 admirons de la nuit l'astre clair & paisible ,
 & l'aurore naissante , & le soleil couchant ;

partout d'un être immortel & puissant

reconnoissons la main visible ;

qu'avec ma voix ta voix d'accord

pour rendre grace au ciel toujours se fasse entendre :

(1) Dit-on, observer le parfum ?

Ah ! quel ravissement, quand un pareil transport
se mêle aux doux accens de l'amour le plus tendre !

Par M. BLIN DE SAINMORE.

La versification de cette Idylle répond à la grandeur de la nature & aux merveilles que l'Auteur y a célébrées. Elle est pleine de noblesse, d'harmonie, de grandes images. M. Blin de Sainmore est un de nos Poètes qui possèdent le mieux l'art de mélanger harmonieusement les rimes & la mesure dans ces sortes de vers.

ÉPIGRAMME

J'E l'ai trouvé cet enfant plein de charmes,
ce traître Amour échappé de tes bras ;
triste Vénus, arrête ici tes pas :
je l'ai trouvé, mais sans carquois, sans armes,
& sans bandeau. Ne t'inquiète pas
par quel hazard il a, loin de sa mère,
perdu ses traits, & revu la lumière :
mais seulement, si tu crains de nouveau,
qu'il ne t'échappe en son humeur légère ;
ou sur les yeux remets-lui son bandeau,
ou montre-toi sous les traits de Glycère.

Par M. TRICOT.



A MADAME DE S**.

QUI étoit venue au Calvaire près de Paris.

CE desert n'offre aux yeux que d'austères figures,
qui montrant sur leur front la douleur ou l'effroi,
environnent un Dieu qui meurt dans les tortures,
pour conquérir le monde éclairé par sa loi.

Tout inspire au chrétien dans ces lieux solitaires,
la haine des plaisirs dont les sens sont charmés ;
contemple, jeune Eglé, tous ces groupes sévères :
de ta beauté si rare ils semblent allarmés.

Tes attraits déplacés dans ce séjour de larmes,
présentent un danger vainement combattu :
ou dérobe à nos yeux tout l'éclat de tes charmes,
ou pour en triompher, prête-nous ta vertu.

QU'AMERAIT N°.

L'AMOUR s'étoit sauvé dans le sein de Glycère,
& delà s'écrioit : Cypris, maman Cypris,
tu peux chercher un autre fils :
moi, j'ai fait choix d'une autre mère.

Par M. DORAT.

É P T T R É

A MONSIEUR

QUOI ! de la Beauté qui te plaît
 tu vas marchander la tendresse !
 à prix d'argent, c'en est donc fait,
 tu veux avoir une maîtresse !
 tu l'auras ; chasse ton ennui :
 mais crois-tu jouir auprès d'elle ?
 l'or, qui te la livre aujourd'hui,
 demain va la rendre infidelle.
 Peut-être, épris de sa beauté,
 tu suffiras, par tes largesses,
 aux besoins de sa vanité :
 mais ceux du cœur, t'es-tu flaté
 d'y suffire par tes richesses ?
 Les voluptés suivront ses pas :
 mais des plaisirs involontaires
 pour elle seront sans appas ;
 elle volera dans tes bras,
 comme l'on court à ses affaires. (1)
 Ses faveurs seront mensongères ;
 tu n'enflammeras point ses sens ;
 il est des amours inconstans :
 il n'en est point de mercénaires.

(1) Trait charmant.

Ah ! plutôt, va, cours humblement
 tomber aux pieds d'une bergère ;
 ouvre ton cœur au sentiment ;
 si tu veux jouir, songe à plaire ;
 si tu veux plaire, sois amant.
 Que ton ame cherche la sienne ;
 crains & desire tour-à-tour ;
 allume sa flamme à la tienne :
 l'amour est le prix de l'amour.
 Quand sa pudeur rendra les armes ;
 tu sentiras mieux ton bonheur,
 si tu l'as payé de tes larmes.
 Pourquoi veux-tu flétrir son cœur,
 avant de jouir de ses charmes ?
 Bien fou l'homme qui veut régner
 sur un cœur dont il fait emplette !
 ce cœur qu'il auroit pu gagner,
 n'est plus à lui dès qu'il l'achète.

Par M. IMBERT.

Les vers de cette Epître sont de la tournure la plus agréable ; il y a de l'esprit, de la grâce de la facilité.

INSCRIPTION

Sur la disgrâce de Giafer le Barmécide.

MORTEL, foible mortel à qui le sort prospère
 fait goûter de ses dons les charmes dangereux,
 connois quelle est des rois la faveur passagère ;
 contemple Barmécide, & tremble d'être heureux !

Par M. DE VOLTAIRE.

V E R S

A M A D A M E

LA MARQUISE D'ANTREMONT.

J E faisois ferment chaque jour
 de fuir les lieux où le fils de Latone
 fait d'ordinaire son séjour ;
 le plaisir , enfant de l'Amour ,
 cèignoit mon front de sa couronne ;
 je voulois jouir des faveurs
 qu'il nous prodigue au printems de notre âge ;
 dans ses jardins je cueillois quelques fleurs ;
 lui seul obtenoit mon hommage :
 mais Euterpe , à l'air enfantin ,
 pour me séduire , a pris votre figure ;
 elle m'a mis sa lyre en main ,
 & je suis devenu parjure.
 Comment pouvois-je résister
 à vos attraits , aux charmes d'une muse ?
 On m'entendit aussitôt vous chanter :
 votre beauté me sert d'excuse.
 Je ne fais point tirer d'un luth harmonieux
 des accords aussi doux , aussi délicieux
 que d'Antremont , (1) que Bernard ou Voltaire ;

(1) Des accords aussi délicieux que d'Antremont. Ne faudroit-il pas , que ceux d'Antremont , de Bernard , &c

& je crois qu'on feroit bien mieux
 de les entendre , & de se taire ,
 à moins que de chanter comme eux.
 Mais tous les jours dans le bocage ,
 du rossignol on admire les sons ,
 & l'on écoute le ramage
 & des linots & des pinçons.
 Pour vous, ô charmante bergère ,
 qui conduisez aujourd'hui les moutons
 confiés autrefois aux soins de Deshouliere ,
 vous savez prendre tous les tons :
 vous pouvez être ou sublime ou légère,
 vanter les exploits du guerrier ,
 accompagner les Graces à Cithère ,
 & joindre le myrthe au laurier ,
 ornemens qu'aux rubis une Muse préfère.
 Sur le modeste front d'une jeune Beauté ,
 sied bien ce double diadème ;
 Corine ni Sapho , ne l'ont point mérité :
 vous ne ressemblez qu'à vous-même.
 Je ne fais point si vous savez aimer ,
 s'est pourtant un besoin à vingt ans nécessaire :
 mais ce qu'on peut sûrement affirmer ;
 c'est que vous avez l'art de plaire ,
 de séduire , & de tout charmer.
 Ah ! si les dieux à mes vœux favorables ,
 me laissoient l'emploi de mes jours ,
 le plaisir me les rendroit courts :
 mais ils seroient bien agréables.
 En trois égales, parts je les diviserois :

vous faites de beaux vers, & je voudrois les lire ;
vous êtes fort aimable, & je vous aimerois,
& le reste du tems seroit pour vous le dire.

Par M. le Marquis DE S. JUST.

Ces vers sont pleins d'aisance & de délicatesse ; ils sont dignes de madame la Marquise d'Antremont.

C O N T E N U.

U NE femme d'esprit, (1) & d'un goût fort vanté ;
avait fait imprimer l'histoire de sa vie,
& tiroit surtout vanité
d'avoir, c'étoit-là sa manie,
en tous les points rendu la vérité.

Oui, lui dit un ami, sans doute on doit vous croire :

mais n'avez-vous pas prudemment,
de plus d'une galante histoire,
mis de côté le dénouement ?

convenez-en : cela n'est-il pas juste ?

Ah ! reprit-elle en souriant,
je ne me suis peinte qu'en buste.

Par M. le Marquis DE S. MARC.

(1) Madame de Staal.



A MADEMOISELLE **,

QUI s'étoit déguisée en homme.

BONJOUR, fripon de Chevalier,
 qui savez si bien l'art de plaire,
 que, par un bonheur singulier,
 de nos Beautés la plus sévère,
 en faveur d'un tel écolier,
 déposant son ton minaudier
 & sa sagesse grimacière,
 pourroit peut-être s'oublier,
 ou plutôt moins se contrefaire.
 Mon cher, nous le savons trop bien;
 (le ciel en tout est bon & sage)
 pour un si hardi personnage,
 dans le fond vous ne valez rien.
 Croyez-moi: reprenez un rôle
 que vous jouez plus sûrement;
 d'un imposteur déguisement
 que votre sexe se console;
 du mien vous faites le tourment;
 & le vôtre, sur ma parole,
 vous doit son plus bel ornement.
 Hélas! malheureux que nous sommes!
 vous avez tout pour nous charmer:
 c'est bien être au-dessus des hommes
 que de savoir s'en faire aimer.

Par M. D'ARNAUD.

LE CORDELIER-CHEVAL.

BLAISE à la ville un jour ayant porté
 & bien vendu son avoine & son orge,
 sur un cheval qu'il avoit acheté,
 s'en revenoit monté comme un saint George;
 S. George soit : mais S. George descend (1)
 à ses besoins, ou quand le pied lui gèle;
 les pieds gelés, Blaise envain s'en défend;
 il lui fallut abandonner la selle,
 de cavalier devenir fantassin,
 de son cheval lui-même être le guide,
 & dans la neige entrouvrir un chemin,
 tirant la bête après lui par la bride. (2)
 Suivoient de loin deux grisons bien dispos;
 non des grisons de l'espece indolente
 de celui-là qui porta sur son dos
 le palfrenier du fameux Roffinante :
 c'étoit de ceux que Bocace nous vante,
 de ces matois connus par plus d'un tour
 ou de galant, ou d'espiegle, ou d'ivrogne;
 de ces bons saints, qui se firent un jour
 martyriser & cuire en Catalogne;
 deux Cordeliers, pour vous le trancher net,

(1) Il y a là quelque obscurité,

(2) Image d'une vérité frappante.

suivoient de loin & l'homme & le genêt.
 Sus, sus, l'ami, dit l'un des deux à l'autre,
 vois devant nous ce rustre & son cheval :
 faisons un tour ici de carnaval ;
 entendons-nous, & la monture est nôtre.
 Seulement songe à me bien seconder :
 goutte ne faut avoir ici, ni crampe ;
 je le saurai doucement débrider :
 toi cependant, habile à t'évader,
 sur le cheval monte, pique & décampe ;
 puis sur nos pas, derrière ce clocher,
 tandis qu'à fin je menerai l'affaire,
 tournant tout court, tu courras te cacher ; (3)
 je suis un sot, ou tu n'attendras guère
 que sain & sauf je n'aille t'y chercher.

Le complot fait, & la marche hâtée,
 gaillardement à l'œuvre les voila ;
 déjà par l'un voici la bride ôtée,
 & proprement à son col ajustée,
 tandis que l'autre en galopant s'en va,
 fans que le bruit des pieds du quadrupède
 fût, ni ne pût de Blaise être entendu :
 le paillasson sur la plaine étendu,
 un pied de neige y mettoit bon remède.

Au lieu marqué le cavalier alla :
 qu'il ne soit plus parlé de celui-là.
 Son compagnon, cette affaire arrangée,

(3) Vers dur. Au reste le petit nombre de défauts que
 l'on remarque dans ce Conte, ne sont rien en comparaison
 des choses charmantes dont il est rempli.

resté pour gage & seul dans l'embarras ;
 sur les talons de Blaise pas à pas ,
 la bride au col pendante & négligée ,
 la tête basse & l'échine allongée ,
 alloit un train dont il étoit bien las ,
 quand Blaise aussi , las de marcher lui-même ;
 voulut enfin reprendre l'étrier :
 figurez-vous quelle surprise extrême ,
 se retournant , de voir un Cordelier !
 est-il esprit si fort qui n'y succombe ?
 en cas pareil , en croiriez-vous vos yeux ?
 Au pauvre Blaise , homme simple & pieux ,
 la bride échape , & de la main lui tombe .
 Le papelard , humble à fendre les cœurs ,
 s'agenouillant , & d'un œil de colombe , (4)
 bien tendrement laissant couler des pleurs ,
 s'écrie : Hélas ! je suis Père Paphnuce ,
 de S. François indigne & lâche enfant ,
 que de la chair le démon triomphant ,
 dans ses filets fit tomber par astuce .
 Que voulez-vous ? le plus sage a bronché ;
 le tentateur mit un morceau d'élite
 à l'hameçon : j'y mordis , je péchai ;
 j'y remordis , j'y restois attaché ;
 c'en étoit fait : j'allois en proie au diable ;
 être du vice à jamais entiché :
 mais Dieu qui veut en père pitoyable ,
 l'amendement , non la mort du coupable ;

(4) Excellente peinture.

pour me tirer de l'abîme infernal ;
 où m'entraînoit cette habitude au mal ;
 & m'amener à la résipiscence ,
 constitua mon ame en pénitence ,
 pendant sept ans , dans le corps d'un cheval ;
 le terme expire , & vous êtes le maître
 de me traiter à votre volonté :
 ordonnez-moi l'écurie ou le cloître ;
 à vous je suis , vous m'avez acheté.

Eh oui ! dit Blaise , au diable soit l'emplette !
 j'eus belle affaire à vos péchés passés ,
 pour en payer ainsi les pots cassés !
 de Dieu pourtant la volonté soit faite :
 car après tout , comme vous j'ai péché ;
 j'ai comme vous mérité pénitence ;
 chacun son tour ; toute la différence
 qu'ici je vois , dont je suis bien fâché ,
 la vôtre est faite , & la mienne commence.
 Quitte j'en suis encore à bon marché :
 Dieu m'auroit pu sept ans envoyer paître ;
 un roi pécheur fut ours pendant sept ans ;
 vous futes , vous , cheval un pareil tems :
 un tems pareil , âne je pouvois être ,
 & maintenant travaillant au moulin ,
 bien autrement je rongerois mon frein.
 Eh bien ! je perds une assez grosse somme :
 mais cinq cens francs ne sont la mort d'un homme ;
 foyez donc libre , & libre sans rançon ;
 vous serez sage , & vous n'irez pas comme
 un étourdi , remordre à l'hameçon.

Qui de si près a frisé les chaudieres ;
 sur son salut n'est pas si négligent ;
 Père Paphnuce , au moins pour mon argent ;
 souvenez-vous de moi dans vos prières.

Notre beau Père alors se prosternant ,
 & par trois fois ayant baisé la terre ,
 son chapelet , & les pieds du manant ,
 gai sur ses pas s'en retourne en grand'erre ;
 tandis que triste , & le gousset vuide ,
 Blaise , chargé d'une bride inutile ,
 en véritable & bel oison bridé ,
 regagne à pied son petit domicile.

Il ne dit rien de l'accident fatal ,
 & s'en fut tû long-tems , comme on peut croire ,
 si quelques mois après dans une foire ,
 il n'eut revu , reconnu son cheval ,
 que marchandoit son compère Grégoire ;
 Il s'émerveille , & souriant à part ,
 ami , dit-il , le tirant à l'écart ,
 n'achète pas ce cheval , & pour cause ;
 tu t'en mordrois les pouces tôt ou tard ;
 je le connois : sois bien sûr d'une chose :
 c'est qu'un beau jour , te panadant en roi
 sur cette bête en effet assez belle ,
 crac , en chemin , tout d'un coup au lieu d'elle ,
 tu trouveras un Cordelier sous toi.

— Un Cordelier ! tu voudrois que je crusse . . .
 un Cordelier ! tu gausses . . . — Point du tout ,
 un maître moine ayant cordon , capuce ;
 grise vêtue , & nom Père Paphnuce.

Lors il conta le fait de bout en bout,
 l'achat, la route & la métamorphose,
 & l'hameçon fatal au Francisquain,
 & les sept ans de purgatoire, enfin
 tout ce qu'il fait; le reste, il le suppose.
 Tiens, poursuit-il: à peine le bourreau
 s'est retrouvé sous sa première peau,
 & sous le froc, que perdant la mémoire
 du châtement qui lui fut si bien dû,
 à l'hameçon il aura remordu,
 & le voilà! Peste, interrompt Grégoire;
 qu'il aille au diable avec son hameçon,
 & ses sept ans de nouveau purgatoire!
 vraiment sans toi j'étois joli garçon;
 c'est cinq cens francs que je gagne: allons boire.

Par M. PIRON.

Ce Conte est assurément une des choses les plus plaisantes
 qu'il soit possible d'imaginer, & personne peut-être n'étoit
 en état de le traiter comme M. Piron; la narration en est
 piquante, pleine de feu, de vraie gaieté: on y reconnoît à
 chaque instant le célèbre auteur de la Métromanie.



L'AMOUR

VAINQUEUR DE L'INDIFFÉRENCE

AIMERAI-JE toujours
un ingrat qui m'offense ?

non : courons abjurer de trop folles amours
au temple de l'indifférence.

Ainsi parloit Eglé : mais l'Amour en secret,
d'un air satisfait & perfide ,

la regarde partir , & rit de son projet.

Elle vole , elle suit le dépit qui la guide ;

elle arrive : l'on ouvre , & du temple ennuyeux
traversant aussitôt la froide solitude ,

quoi ! dit-elle , je suis presque seul en ces lieux !
accourez tous , amans ; ici l'on est heureux.

Je n'aurai plus d'inquiétude ; (1)

ah ! déjà je jouis de la félicité.

Elle se jette aux pieds de la divinité :

Trop heureuse déesse !

vous savez pour Atis quelle fut ma tendresse ;

vous ... mais que vois-je ? Atis ... ô Dieux !

Eglé se tait , baisse les yeux :

Acheve donc , lui dit la déesse étonnée ,

pourquoi ce trouble , amante infortunée ?

l'Amour est un tyran :

(1) Je n'aurai plus d'inquiétude. Vers peu lié à ce qui précède.

mais contre lui je saurai te défendre ;
tu venois demander d'oublier ton amant ?

Non je venois , reprit-elle à l'instant ,
pour vous prier de me le rendre.

Par M. DE FUMARS.

L'idée de cette piece est ingénieuse: le style , naturel & facile.

E T R E N N E S

A M.^{ME} la Marquise DU CHATELET.

U^NE étrenne frivole à la docte Uranie !
peut-on la présenter ? oh ! très-bien , j'en répons ;
tout lui plait ; tout convient à son docte génie ;
les livres , les bijoux , les compas , les pompons ,
les vers , les diamans , les biribis , l'optique ,
l'algebre , les soupers , le latin , les jupons ,
l'opéra , les procès , le bal & la physique.

Par M. DE VOLTAIRE.

R É P O N S E.

Hélas ! vous avez oublié ,
dans cette longue kirielle ,
de placer le nom d'amitié :
je donnerois tout le reste pour elle.

Par Madame la Marquise DU CHATELET.

Les vers de M. de Voltaire ont été imprimés : mais la réponse de Madame du Chatelet étoit peu connue.

L E S J E R I N .

U NE Beauté chère à Catulle,
 rafola jadis d'un moineau ,
 malgré le fredon ridicule ,
 & la roture de l'oiseau.
 Vous placez mieux votre tendresse :
 l'oiseau que votre main caresse
 est un serin bien coloré ;
 par son chant , par sa gentillesse ,
 fait pour être considéré :
 c'est le héros de son espèce,
 Aussi charme-t-il sa maitresse ;
 votre jeune cœur en est fou ;
 il voltige sur la toilette ,
 il est sur le doigt , sur le cou ,
 sur la tête, il vous sert d'aigrette ; (1)
 s'il vous défrise , il est baissé
 entre vos lèvres demi-clofes ,
 & le bec du petit rusé
 semble pomper le suc des roses.

Non , cet oiseau si renommé ,
 qui fut tant aimé de Lesbie ,
 & le nectar & l'ambroisie
 & le chénevis parfumé ,
 qui passe dans sa gorge noire ,

(1) Image charmante , & tout-à-fait neuve.

selon moi ne valent un grain
 du millet pris dans votre main
 par l'oiseau digne de mémoire
 qui vous charme soir & matin.

Quand vous tiendrez de l'hyménée
 nouveau titre & nouveau destin,
 heureux qui, dans cette journée,
 prendra la place du serin !

ÉPIGRAMME.

ALCIDAS ruiné, part & fait maison nette.
 Quel revers, disoit l'un ! oh ! le pauvre garçon
 en a perdu l'esprit ; sa disgrâce est complète.
 L'esprit, dit en riant la naïve Colette !
 assurément c'est-là, Damon,
 la moindre perte qu'il ait faite.

Par M. IMBERT.

Outre la jolie Epître qu'on a lue de M. Imbert page 37,
 on trouvera encore de lui dans ce recueil huit ou dix
 Epigrammes & Madrigaux très-bien faits. Il y a dans tous
 de l'esprit, de la galanterie, de la finesse. Ce jeune Auteur,
 qui donne les espérances les mieux fondées, doit publier
 incessamment un Poème en quatre chants sur la fameuse
 pomme adjudée par Paris à la déesse de la beauté.



STANCES

SUR LA VIE.

T OI qui m'as jetté nud sur l'océan du monde,
 Dieu qui t'assieds en paix sur les orbés des cieus,
 veille sur ton enfant errant au gré de l'onde,
 & rapproche le port qui recule à mes yeux.

Guide-moi dans la nuit : sur cette mer sans rives,
 je nage à la lueur des rapides éclairs ;
 sous mes bras énérvés les vagues fugitives,
 n'offrent en se brisant que des gouffres ouverts.

Mes frères entourés de joyeuses compagnes,
 ornent de soie & d'or leurs heureux pavillons,
 & leur proue effleurant les liquides campagnes,
 vole, & me froisse encor de ses fiers avirons.

Mais tandis que je parle, au loin leur vaste flotte
 qui déployoit aux vents une forêt de mats,
 en dépit des nochers, & de l'art du pilote,
 près d'un écueil caché se disperse en éclats.

Où sont ils ces vaisseaux surchargés de cordages ?
 se heurtant dans leur course, ils se brisoient
 entr'eux,

quand l'obscur passager qui cédoit aux orages,
 se sauve en s'accrochant (1) à leurs débris pompeux.

Empressés, ils voguoient vers une île inconnue,
 l'un par l'autre effacés, je les vois engloutis :

(1) Le terme de *s'accrocher* ne paroît pas assez noble,
 sur-tout relativement au reste de la pièce.

que sert contre les vents cette voile tendue,
pour retourner aux bords dont nous sommes
partis? (2)

Moi qui n'ai sur la mer ni barque ni nacelle,
que pourroit de mes bras l'impuissante vigueur?
lorsque le ciel fondit en pluie universelle,
le plus infortuné fut le meilleur nageur.

Enlace, ô ma moitié, tes mains entre les
miennes;

endormons-nous en paix sur les flots en courroux;
la foudre qui détruit les superbes antennes
sans nous appercevoir, passera loin de nous.

Humains, pourquoi hâter le terme du voyage?
vainement l'un de nous par l'autre est devancé:
celui qui le premier se trouve à l'abordage,
voudroit loin de la rade être encor repouffé.

Par M. DE S. PERAVI.

(2) Les deux derniers vers de cette strophe n'ont pas un rapport bien marqué avec ceux qui les précédent.

Ces strophes ont de grandes beautés; la métaphore en est heureuse & bien soutenue.

ÉPIGRAMME.

TU m'accuses de plagiat,
& non sans fondement, Zoïle:
j'ai dit que tu n'étois qu'un fat,
& ne l'ai dit qu'après toute la ville.

Par M. DE BIGNICOURT.

L E

MELON & L'ARTICHAUX.

F A B L E.

DE Flore le volage amant,
 par son agréable murmure,
 avoit réveillé la nature,
 & la nature en s'éveillant,
 répondoit par un doux sourire
 aux empressements de Zéphire;
 de Phoëbus les rayons dorés,
 sembloient rendre la vie au monde;
 par sa chaleur douce & féconde,
 il avoit émaillé les prés;
 l'humble & timide violette
 embaumoit déjà les vergers;
 déjà les amoureux bergers
 de leur tendre bergère en paroient la houlette;
 sur des gazons fleuris, on voyoit les agneaux
 jouer, sauter, bondir, courir à la mamelle
 de la brebis qui les appelle;
 l'hirondelle effleuroit la surface des eaux;
 l'abeille, sur les fleurs qui ne font que d'éclorre,
 pilloit en bourdonnant les trésors parfumés
 que de ses pleurs la tendre Aurore
 dans leur calice avoit formés;

Année 1771.

C

Philomèle par son ramage , . . .

Mais pourquoi tant de verbiage ?

disons plutôt tout bonnement :

On étoit au commencement

du mois de Mai ; l'hiver avoit plié bagage ;

la douce chaleur du printems

réjouissoit bêtes & gens ,

& moi , tout comme un autre ; (1)

j'étois dans un jardin

qu'avec tout le talent du célèbre Le Nautre ,

un de mes bons amis a planté de sa main.

Quand j'eus bien admiré les bosquets , le parterre ,

je voulus voir le potager :

un potager plaît d'ordinaire

quand on aime à manger ; (2)

J'allois rêvant à quelque chose ,

ou bien

à rien :

mais craignant de mentir , je n'ose

dire lequel ; un point que j'affirme sans peur ,

c'est que je ne m'attendois guère

que j'allois me trouver témoin auriculaire

d'une querelle sur l'honneur

entre deux jeunes plantes ;

La vanité , le croiroit-on ?

les rendoit éloquentes ,

(1) Ce contraste du style fleuri au ton simple , cause la surprise la plus agréable.

(2) Quand on aime à manger , ce vers ne fait pas un bon effet.

éloquentes à leur façon.

Tais-toi , s'écrioit le melon ,
 tais-toi , vil artichaux , boursoufflé d'insolence ,
 je te trouve hardi , visage de chardon , (3)
 de prétendre avec moi faire comparaison ;
 parle pour m'honorer , ou garde le silence.
 Il faut , selon toute apparence ,
 que la querelle eût commencé
 avant mon arrivée : « Hélas , pauvre insensé !
 juge de ton néant , & de mon excellence ,
 par le mépris qu'on a pour toi ,
 & les soins assidus qu'on prend autour de moi.
 Au moindre petit froid , on réchauffe ma couche ;
 sur mon habit de verre , on étend un manteau ;
 si le tems s'adoucit , on ouvre mon berceau ;
 suis-je trop échauffé ? pour me donner la douche ;
 aux rayons du soleil on fait tiédir mon eau.
 Notre maître commun tendrement me regarde ;
 je suis l'objet de son amour :
 tu sécherois sur pied , qu'il n'y prendroit pas
 garde ;
 & si tu vois encor le jour ,
 tu le dois à ma sauvegarde.
 Si la servante Madelon ,
 qui vient en simple corillon ,
 farcler ici la mauvaise herbe ,
 avoit droit d'approcher de mon heureux séjour ;
 mon beau voisin , qui fais aujourd'hui le superbe ,
 demain tu chaufferois le four ».

(3) Expression très-plaisante pour un artichaux.

Enfin l'artichaux eut son tour ,
 & dit d'un ton plus doux : Ton excès d'arrogance
 vient d'un défaut d'expérience ;
 je veux bien te le pardonner :
 mais pour t'instruire un peu , tâche de raisonner.
 Les soins qu'on prend pour toi me seroient
 inutiles ;

je saurai bien donner un bon fruit sans cela ;
 & tu vas conclure de là ,
 que le maître me compte au rang des plantes
 viles !

pauvre ignorant ! ne vois-tu pas . . .

peut-être que tu donneras

un fruit qui sera bon peut-être ;

sur ces peut-être hazardeux ,

tu vois chaque jour notre maître

à te cultiver fort soigneux ;

& delà tu prétens conclure

que pour toi seul il a des yeux :

apprens , fragile créature ,

le sort qui nous attend tous deux ,

& juge si tu dois ainsi me faire injure. (4)

Quand nous aurons donné nos fruits dans leus
 saison ,

le tien fût-il exquis ! de la belle maison

tu seras arraché ; pardessus la muraille ,

dans la rue on te jettera ,

tandis qu'un bon furtout de paille

de l'hiver me garantira.

(4) Vers foible.

ne sois donc plus si fier de la vaine tendresse
 d'un maître qui nous traitera,
 moi comme son ami, toi comme sa maîtresse.

Par M. l'Abbé LEMONNIER.

Cette fable confirmera le Public dans l'idée qu'il a du talent de M. l'Abbé Lemonnier.

A M A D A M E D E **.

QUAND j'aime beaucoup, j'écris peu :
 c'est un art que mon cœur ignore ; (1)
 le silence nourrit mon feu,
 & sous ma plume il s'évapore,

Je m'effarouche de l'éclat ;
 j'aime moins, dès qu'on me devine ;
 le bruit peut convenir au fat :
 l'amour vrai marche à la sourdine.

Églé, je le dis sans détours :
 craignez nos muses indiscrettes ;
 les vers & les chants des poètes
 sont les fanfares des amours.

Par M. DORAE.

(1) C'est un art que mon cœur ignore. Ce n'est point l'art d'écrire peu dont on veut parler ici : c'est l'art d'écrire ; l'expression est un peu louche.



V E R S
 DE M. DE M** A SA FEMME.

QUI, des vers, on vous en fera !
 vraiment cela se jette en moule !
 on diroit qu'ils viennent en foule
 se présenter à qui voudra.

A votre avis, il suffira
 c'e se frotter un peu la tête,
 de songer que c'est votre fête,
 & tout de suite on chantera ;
 oh parbleu ! nenni, nenni da,
 Il est vrai que dans ma jeunesse,
 je m'eserimois par-ci, par-là :
 pas n'y mettois trop de finesse,
 bien un peu de facilité,
 le plus souvent de la tendresse,
 & quelquefois de la gaité.

Mais, que dis-je ? l'aimable Annette
 nous rappelle tous à vingt ans ;
 son humeur égale & folette
 arrête la course du tems ;
 quand sa fête se renouvelle,
 on la revoit encor plus belle ;
 on retrouve plus de talens.
 Chut, que ceci soit un mystère !
 le devoir des maris prudens,
 c'est d'aimer, jouir, & se taire.

MA CONSOLATION.

TUNÉRAIRES flambeaux, c'est à votre lueur
 que je vais peindre ma souffrance :
 le glaive affreux qui fit tomber ma sœur
 sous son invincible puissance,
 en me laissant la vie, a déchiré mon cœur.
 Il n'est plus pour moi de bonheur :
 accablé de mon existence,
 je gémis, je soupire, & ma lyre en silence,
 craint d'interrompre ma douleur.
 Depuis que j'ai perdu mon aimable Isabelle,
 de nuages obscurs tous mes jours sont couverts ;
 quelquefois m'égarant dans des sentiers deserts,
 je crois l'entendre, je l'appelle
 mes yeux sans cesse aux larmes sont ouverts ;
 quand la mort les fermera-t-elle ?
 Quoi donc des mœurs sans tache, un esprit
 complaisant, (1)
 une candeur si rare, un cœur si bienfaisant,
 de mille qualités le modeste assemblage,
 ne seroient-ils qu'un frivole avantage ?
 Le bien, le mal ne se font pas envain :
 du crime impuni l'insolence,
 & les sanglots de l'innocence,
 prouvent un juge souverain.

(1) *Un esprit complaisant.* Expression de style familier.

D'un puissant ennemi si l'avidè malice
 par de tyranniques moyens , (2)
 ravit mon héritage , & dévore mes biens ,
 console-toi , mon ame , il est une justice !
 c'est elle qui soutient mes vertueux efforts ;
 ce n'est pas pour longtems que le ciel m'abandonne ;
 Dieu couvrira de ses trésors
 la pauvreté qui m'environne ;
 Il sera mon vengeur : brisant l'orgueil des forts ;
 aux foibles abattus il donne une couronne.

Quand mon tombeau sur moi se fermera ,
 mes amis chercheront des amitiés nouvelles ;
 mes filles oublieront ce que j'étois pour elles ,
 & pour un autre époux mon épouse vivra ;
 oui , des ténèbres éternelles ,
 je traverserai seul le séjour redouté :
 mais lorsque tout m'aura quitté ,
 mes vertus , si j'en ai , mes vertus plus fidelles ;
 sur leurs étincellantes ailes ,
 me porteront au sein de la divinité.

O digne ami , sensible Vasse ,
 pardonne : dans ces lieux j'apporte mes douleurs ;
 mais les charmes de ton Parnasse (3)
 peuvent les adoucir , & suspendre mes pleurs.

Par M. THIERRIAT.

(2) Par de tyranniques moyens , n'est guères poétique.

(3) Une société de gens de lettres s'assemblè toutes les semaines chez M. Vasse.

Il ya dans cette piece beaucoup de ce talent qui ne se développe que dans une ame vraiment pénétrée.

V^r J^E R^S

EXTRAITS D'UNE LETTRE

A MADAME N**.

QUELLE étrange idée est venue
 dans votre esprit sage , éclairé ?
 que vos bontés l'ont égaré !
 & que votre peine est perdue !
 A moi chetif , une statue ! (1)
 je vais d'orgueil être enivré :
 l'ami Jean-Jacque a déclaré ,
 que c'est à lui qu'elle étoit due ;
 il la demande avec éclat ;
 l'Univers par reconnoissance ,
 lui devoit cette récompense :
 mais l'Univers est un ingrat. (2)
 D'un beau marbre d'après nature ,
 c'est vous que je figurerai ,
 lorsqu'à Paphos je reviendrai ,
 & que j'aurai la main plus sûre.
 Ah ! si jamais , de ma façon ,

(1) Madame N** a imaginé de proposer une souscription pour élever une statue en marbre à M. de Voltaire. Beaucoup de gens de lettres ont souscrit : M. Pigal est chargé de l'exécution.

(2) On dit que d'après ces vers , M. Rousseau a voulu souscrire aussi pour la nouvelle statue.

de vos attraits on voit l'image ,
 on fait comment Pigmalion
 traitoit autrefois son ouvrage.

Par M. DE VOLTAIRE.

On retrouve toujours dans les vers de cet Ecrivain , un tour enchanteur qui n'appartient qu'à lui. Rien de plus ingénieux , de plus délicat , de plus finement exprimé que la pensée qui termine ceux qu'on vient de lire.

PASTORALE.

NOTÉE n.º 1.

U

L I S E T T E

ramène aux champs ses troupeaux ;
 Musette ,

soupirez des sons nouveaux :

mais que vos chansons
 ayent un air si tendre ,
 que dans ces vallons ,

Lifette vienne souvent les entendre.

Peignez bien à la Pastourelle ,

les tendres plaisirs des amans ,

& dites bien à cette Belle ,

qu'on n'aime que dans son printemps ;

peignez-lui la vîtesse

de la saison des beaux jours ,

afin qu'elle s'empresse

de céder aux amours.

Ces paroles sont un peu foibles : mais elles ne le sont pas assez pour que j'aie pu résister à l'envie d'en faire graver la musique qui est charmante.

CANTIQUE SPIRITUEL

D'UN PARALYTIQUE.

Air: *Ne voilà-t-il pas que j'aime?*

POUR MOI vous croyez qu'il n'est plus
de plaisir dans la vie :

je trouve moi, bien que perclus,
mon sort digne d'envie.

De mes pieds & mains engourdis,

lorsque je perds l'usage,

d'un avant-goût du paradis

je fais l'apprentissage.

N'avoir aucun sens en défaut,

me paroît bien commode :

car vous savez bien que là-haut

tout change de méthode.

Nous laisserons en ces bas lieux

la dépouille mortelle,

& nous n'en jouirons que mieux

(de la vie éternelle.

Dans ce séjour délicieux

des célestes merveilles,

nous aurons des plaisirs sans yeux,

sans mains & sans oreilles.

Aux plaisirs des sens renoncer
 pour vous sera bien rude ,
 & moi , de savoir m'en passer
 j'aurai pris l'habitude.

Un jour pourtant Dieu nous rendra ;
 consolez-vous , Mesdames ,
 nos yeux , nos mains , & cætera ,
 nos corps avec nos ames.

Par M. DE LA CONDAMINE.

On trouvera de la gaieté , & même de la philosophie dans ce joli cantique. Les différentes productions de M. de la Condamine prouvent qu'il remplit aussi bien sa place à l'Académie Française qu'à l'Académie des Sciences.

TRADUCTION

*D'UN Distique latin sur les Alliances de la
 Maison d'Autriche.*

Q'UN autre suive les combats ;
 l'Hymen te sert mieux que Bellone :
 Bellone dompte les états ;
 sans combat , Vénus te les donne. (*)

Par M. IMBERT.

(*) *Bella gerant alii ; tu felix Austria , nube :
 nam quæ Mars aliis , dat tibi regna Venus.*

Il me semble que ce distique tant de fois traduit n'a
 jamais été rendu plus heureusement.

V E R S

A MON AMI, LE JOUR DE SA FÊTE.

C O M T E, point de cérémonie,
 point de tumultueux apprêts ;
 point de ces feux dont l'Aufonie
 a tant varié les effets ;
 sous le ceintre de tes bosquets ,
 point de bal, point de symphonie :
 beaucoup d'amitié, peu de frais,
 & voilà ta fête finie.

Vois d'ailleurs l'affreuse saison !

Flore rembrunie, éplorée,

s'enfuit toute décolorée,

dans les serres de Trianon.

L'art, par des nuances nouvelles,

y rajeunit ses agrémens :

mais il faut des fleurs naturelles

à côté de nos sentimens : (1)

les plus simples sont les plus belles.

Sois heureux, & que la santé,

de sa main brillante & fleurie,

verse sur le soir de ta vie

le calme & la sérénité !

Le nombre des ans s'accumule ;

(1) On ne peut point se représenter des fleurs à côté d'un être métaphysique comme le sentiment.

une foiblesse ridicule
 nous en fait mesurer le cours :
 ah ! crois-moi , Comte , les beaux jours
 sont suivis d'un beau crépuscule.
 Imité ces vieillards sages ,
 qui , de tous soins débarrassés ,
 laissent , sans trouble , aux destinées
 tourner entre leurs doigts glacés
 l'heureux fuseau de leurs années.
 Ainsi du sage Anacréon
 Chaulieu renouvelant l'exemple ,
 alloit dans les soupés du Temple
 réchauffer sa froide saison.
 Quitte enfin la retraite obscure
 où tes chagrins vont se cacher :
 l'Amitié consolante & sûre ,
 quand l'Amour fuit , vient t'y chercher ;
 ses caresses sans imposture
 doivent elles t'effaroucher ?
 son charme , sa volupté pure
 au plaisir doit te rattacher ,
 & de l'âge adoucir l'injure :
 l'astre du jour , à son coucher
 sourit encor à la nature .

Par M. COLARDEAU.

Je ne fais si on trouvera de la justesse dans ce que je vais
 hasarder : mais en lisant les piéces fugitives de M. Colardeau ,
 j'ai été mille fois tenté de comparer les coloris de ses vers à
 une nuance de rose tendre & même un peu pâle , couverte
 d'un vernis doux & brillant.

L'ANESSE ET LA CAVALE.

F A B L E.

LA mère d'un Anon jadis
 à celle d'un Poulain adressa ce langage :
 Ma voisine , plus j'envisage
 la ressemblance de nos fils ,
 plus je trouve qu'il m'est permis
 d'en attendre à coup sûr leur commun avantage.
 Nés & nourris tous deux dans le même bocage ,
 tous deux mignons , tous deux jolis ,
 en un mot , tous deux du même âge ,
 il ne leur reste plus qu'à devenir amis.
 Mon poupon que voilà peut être utile au vôtre ;
 comme le vôtre au mien ; je brûle de les voir
 partager leurs plaisirs du matin jusqu'au soir ,
 s'instruire tout-à-tour , se corriger l'un l'autre ;
 bref il n'en riendra pas à mon consentement ,
 qu'au plutôt , en faveur de leur avancement , (1)
 ils ne vivent , si bon vous semble ,
 ainsi que vrais jumeaux , ensemble.
 Ma voisine , cela ne presse nullement ,
 répond la Cavale sincère ;
 quoique vous m'en disiez , j'ai peine à convenir
 que pour leur bien commun , il faille les unir ;
 car tenez , quand je considère

(1) Veis à retoucher.

combien les jeunes-gens savent mieux retenir
 le mal, que s'instruire à bien faire ;
 j'ai tout lieu de douter , soit dit sans vous déplaire,
 que jamais votre fils puisse apprendre à hennir,
 & j'ai peur que le mien ne s'accoutume à braire.

Il y a des longueurs dans cette fable : la fin est charmante.

A M A D A M E

LA COMTESSE DE ***.

LE JOUR DE SA FÊTE.

L'ENFANT que partout l'on adore,
 qui règne dans vos yeux, & qui vit dans nos cœurs,
 à d'indignes objets prodiguant ses faveurs,
 par ordre exprès de Flore,
 ne devoit plus aller cueillir des fleurs.
 Il en cueilloit pour vous, au lever de l'aurore,
 tout fier de son emploi, d'un air fort résolu.
 La déesse survient, & l'Amour de sourire :
 De toucher à mes fleurs je t'avois défendu...
 Je le fais, lui dit-il, je veux bien y souscrire :
 mais pour ce bouquet-ci, vous n'avez rien à dire ;
 il est pour la Vertu.

Par M. DE FUMARS.



É P I T R E

A MONSIEUR LE CHEVALIER DE B**

Tes voyages & tes bons mots,
 tes jolis vers & tes chevaux,
 sont cités par toute la France ;
 on fait par cœur ces riens charmans
 que tu produis avec aisance ;
 tes pastels frais & ressemblans
 peuvent se passer d'indulgence ;
 les Beaux-esprits de notre tems,
 quoique s'aimant avec outrance,
 troqueroient volontiers, je pense,
 tous leurs drames & leurs romans
 pour ton heureuse négligence,
 & la moitié de tes talens.

Mais pardonne-moi ma franchise ;
 ni tes tableaux, ni tes écrits,
 n'équivalent, à mon avis,
 le tour que tu fis à l'église.
 Nos guerriers, la ville & la cour ;
 admirant ta métamorphose,
 battirent des mains tour-à-tour ;
 la Gloire en sourit, & l'Amour
 crut seul y perdre quelque chose. (1)

(1) Trait plein de finesse & d'agrément.

On a tant célébré Grammont,
 son esprit, sa gâité, ses graces !
 il revit en toi, tu remplaces
 le héros de St. Evremont.

Les ris le suivirent sans cesse,
 & dans son arriere-saison,
 semèrent des fleurs à toison,
 comme aujourd'hui sur ta jeunesse. (2)
 Envain le tems, de son poison, (3)
 voudroit amortir ta faillie :
 tu donnerois à la raison
 tous les grelots de la folie.

Jouis bien d'un destin si beau :
 brille dans nos camps, à Cythère ;
 sûr de plaître, & toujours nouveau,
 chante les plaisirs & Voltaire ;
 lis Végece, Ovide & Follard,
 & vois les lauriers du Parnasse,
 unis aux palmes de la Thrace,
 couvrir ton bonnet de houzard ;
 garde ton goût pour les voyages :
 tous les pays en sont jaloux,
 & le plus aimable des fous
 fera partout chéri des sages.
 Sois plus amoureux que jamais ;
 peins en courant toutes les Belles ;

(2) L'exactitude voudroit ici, *comme ils en sement aujourd'hui sur ta jeunesse.*

(3) Dit on, *le poison du tems ?*

& sois payé de tes portraits
entre les bras de tes modèles.

Par M. le Chevalier DE BONNARD.

RÉPONSE.

ON me l'avoit bien dit : tout flatteur est pervers,
& le miel qu'il distille est un poison caustique ;
en feignant d'admirer mes vers,
les vôtres en font la critique :
vos éloges ne m'offrent rien
dont ma vanité ne s'attriste ;
vous m' louez beaucoup : mais vous louez trop
bien,
& je me sens battu par mon panégyriste.

*Par M. le Chevalier de B**.*

La Poësie est une musique délicate, lorsque chacun
fait aussi bien sa partie.



L' H I V E R,
 IDYLLE IMITÉE DE M. GESNER.

S O M B R E hiver ! malgré ta froidure ,
 que tu souris à mes regards !
 quelle clarté brillante & pure ,
 le soleil prête à ces bronillards ,
 dont s'enveloppe la nature !
 Quel beau mélange offrent ces grains
 dont la pointe paroît à peine ;
 ces noires fouches de sapins ,
 coupant la blancheur de la plaine ;
 ces perles que le vent promène
 sur les rameaux de nos buissons ,
 & cette neige éblouissante ,
 sur qui la lumière naissante
 fait étinceler ses rayons !
 Dans leurs étables enfumées ,
 les troupeaux reposent en paix ;
 tandis qu'emportant des forêts
 sa lourde charge de ramée ,
 le bœuf , au milieu des frimats ,
 imprime tristement ses pas. (1)
 Je n'entens plus sur sa musette ,
 le berger chantant ses amours ,
 ni la matineuse fauvette ,
 qui me charmoit dans les beaux jours ;

(1) Harmonie imitative.

mais près de moi je vois encore
 le roitelet & le moineau ,
 voler audevant de l'aurore ,
 & béqueter le verd nouveau
 dont la campagne se colore.
 Que j'aime à reposer mes yeux
 sur le toit de ma jeune amante ,
 d'où cette vapeur ondoyante
 monte en noirs sillons vers les cieux !
 Là , s'occupant de moi peut-être ,
 assise auprès de son foïer ,
 Lifis aspire à voir paroître
 le premier bouton printannier.

O ma Lifis , que tu m'es chère !
 je t'aimai du jour que Glycère
 égara deux de ses agneaux :
 tu voyois sa douleur amère ,
 & tu donnas à la bergère
 deux de tes agneaux les plus beaux. (2)

Pendant la saison orageuse ,
 je veux sur ma flute amoureuse ,
 former pour toi de tendres airs :
 ô Lifis ! puissent mes concerts
 être aussi doux que ta pensée ,
 quand des malheureux que tu fers
 l'image à tes yeux s'est tracée. (3)

Par M. LÉONARD.

(2) La fin de cette tirade est un peu sèche , défaut dans lequel l'auteur de cette Idylle ne tombe pas ordinairement.

(3) L'idée de ces derniers vers a un charme inexprimable , & elle appartient au Poëte françois. Elle ne se trouve pas dans M. Gesner.

É P I T Ê T R E
A MONSIEUR **.

TOI qui, dès ton aurore, amant de la paresse,
bégayas de molles chansons ;
toi dont la muse enchanteresse,
a la douceur des Moschus, des Bions,
& dans son agréable ivresse,
fait moduler sur tous les tons ;
Sage aimable que je contemple
dans ces petits soupés où nous t'applaudissons,
comme le successeur des Nevers, des Bouillons,
qu'il est doux de t'entendre, en nous prêchant
d'exemple,
discourir sur les passions,
& de la morale du Temple
rajeunir les vieilles leçons !
que j'aime à te voir au Parnasse,
de myrthes couronné, sur un trône de fleurs,
chanter, soupirer avec grace,
les voluptés & les tendres erreurs !
Enfans de la simple nature,
tes vers, par l'amour embellis,
de la séduisante imposture
réjettent le faux coloris ; (1)

(2) *Imposture, faux coloris, pléonasme.*

Vénus t'a cédé sa ceinture ,
 & les guirlandes de son fils.
 Poursuis donc : d'une voix légère ,
 célèbre tes ardeurs & ta jeune bergère ;
 Horace de la même voix ,
 qui chanta les dieux & les rois ,
 à célébré le nom de sa Glycère ;
 Chaulieu , des bords du monument ,
 où ses pleurs évoquoient l'ombre de Mariamne ,
 à la table de l'enjoûment ,
 a signalé son délire charmant ,
 & consacré la joyeuse Tocane.
 Peu jaloux comme lui d'un travail superflu ,
 ne recherche que l'art d'exprimer la tendresse :
 on est toujours sûr d'être lu ,
 lorsqu'on rime pour sa maitresse.
 Fuis sur-tout la prétention :
 ainsi Lafare & S. Aulaire ,
 n'écrivant que pour leur bergère ,
 ont dans les champs de l'Hélicon
 cueilli quelque brin de fougère.
 Est-il besoin , pour savoir plaire ,
 de ranimer les cendres d'Ilion ?
 si l'on s'instruit avec Homère ,
 on chante avec Anacréon.
 L'aigle de Jupiter , au séjour des orages ,
 voit la foudre souvent lui fermer le chemin :
 mais l'oiseau de Vénus , à l'ombre des bocages ,
 vole parmi les fleurs , & caresse son sein.
 Contente-toi des myrthes & des roses :

ne sois pas envieux des lauriers immortels ;
 si tu n'as point des temples , des autels ,
 au sein du plaisir tu reposes.
 Laisse à d'autres frappés de l'éclat d'un vain nom ,
 acheter du public les inconstans hommages ;
 laisse à leur folle ambition
 les pénibles honneurs de sublimes ouvrages ;
 que l'Amour seul te serve d'Apollon :
 ne cherche à plaire qu'à Ninon ;
 son souris vaut tous les suffrages.

Par M. D'ARNAUD.

On trouve dans cette Epître un style fleuri , de l'abondance , de l'imagination , &c.

QUATRAIN, POUR LE PORTRAIT DE CONFUCIUS.

DE la simple vertu salutaire interprète ,
 qui n'adoras qu'un Dieu , qui fis aimer sa loi ,
 toi qui parlas en sage , & jamais en prophète ,
 s'il est un sage encore , il pense comme toi.

Par M. DE VOLTAIRE.



É P I T R E

A MONSIEUR LE MARQUIS DE...

*A l'occasion d'une grace qu'il avoit demandée
pour Mademoiselle..... à M. le Maréchal
de Richelieu.*

ÉGLÉ possède assurément
les attraits d'un joli visage,
joint au plus aimable talent :
mais la beauté, quand elle est sage,
n'a point le crédit du moment,
à moins qu'un protecteur charmant
ne l'excite, ne la seconde,
& n'ose, scandaleusement (1),
à ce vain tourbillon du monde,
montrer l'éclair du sentiment.
Voilà ce qu'on vous verra faire ;
j'ai su toujours vous bien juger :
en faveur de l'art d'obliger,
on vous pardonne l'art de plaire.
Mettez-vous au courant du jour ;
changez tous les mois de maîtresse ;
ayez les ailes de l'amour,
& même sa scélératesse ;
trompez avec délicatesse
toutes nos dames, à leur tour ;

(1) Periffage.

Sans jamais croire à leur tendresse ;
 ce sont momens bien employés ,
 à l'acquit de la conscience ; (2)
 & pour peu qu'elle s'en offense ,
 ces crimes là sont expiés
 par un seul trait de bienfaisance.

Vous dupe-t-on : vous le rendez ;
 moi , je ferois ce que vous faites ;
 parmi ces plaintes indiscrettes ,
 de cœurs l'un de l'autre excédés ,
 foyez toujours ce que vous êtes ,
 & très volage en amourettes ,
 & très solide en procédés.

Oui , sur vous Eglé se repose :
 les Grâces gagneront leur cause ,
 puisque c'est vous qui la plaidez.

Richelieu , qui , dans son automne ;
 garde tous les goûts du printems ,
 Richelieu , qui ceint la couronne
 & des guerriers & des amans ,
 doit être juste pour les belles ,
 en faveur des doux souvenirs
 qui l'accompagnent auprès d'elles ,
 & qui sont encor des plaisirs.

Loin d'être sourd à votre instance ,
 son cœur en doit être flatté :
 il a tant séduit la beauté !
 il faut bien qu'il la récompense ,

(2) Je ne sais si le sens de ces deux vers est clair.

& change ainsi de volupté (3).

Ces demoiselles de la scène,
 briguent-elles quelques faveurs :
 elles font l'échange des leurs
 avec celles de leur mécène.
 Eglé n'entend rien à cela ;
 elle a des mœurs, l'infortunée !
 & je fais que cet avoir-là
 ne vaut rien au bout de l'année :
 mais, en plaignant sa destinée,
 le Maréchal l'excusera.

A ce prix, puisse-t-il sans cesse,
 poursuivre ses galans exploits ;
 chaque matin, voir, sous ses loix,
 défiler l'amour, la jeunesse,
 avec un essain de minois,
 qui présentent à son ivresse,
 le piquant embarras du choix ! (4)
 puisse-t-il moissonner encore
 les fleurs de l'arrière-saison ;
 vieillir enfin, comme Titon,
 entre les bras d'une autre Aurore !

Par M. DORAT.

(3) Vers délicieux.

(4) Est-il exact de dire *présenter l'embarras du choix à son ivresse* ?

De l'esprit, de la délicatesse, des traits charmans, voilà ce qu'on remarque dans la plupart des poésies légères de M. Dorat.

ÉPIGRAMME.

CERTAIN manœuvre, entendant réciter
couplets galans, vantés par mainte belle,
s'est au parnasse avisé de monter,
& d'y glapir petits vers de ruelle,
dont los fameux chez les gens à truelle,
& sur le pinde a grossi son renom :
si que, par ordre émané d'Apollon,
pour ne laisser la merveille imparfaite,
mâçons en corps l'ont couronné poète ;
& les rimeurs l'ont proclamé maçon.

Par M. TRICOT.

A MADEMOISELLE **.

CHEZ l'étranger un ordre trop sévère,
va donc reléguer vos appas !
si l'on s'amuse où l'on fait plaisir,
par-tout les jeux suivront vos pas.
C'est moi qui dois pleurer, quand vous m'êtes ravie ;
en nous quittant, trop belle Eglé,
vous emporterez ma patrie,
& je serai seul exilé.

Par M. IMBERT.

COUPLETS

A MADAME***,

Air : *Vous autres Filles*, &c.

EN VAIN Lisette,
 m'agace en nos bois :
 qui voit Rosette
 peut-il aimer deux fois ?

A la bavette, (1)
 elle eut des amans ;
 aussi Rosette
 fut Rosette en tout tems ;

Qu'une autre achète
 du tein à grands frais :
 à ma Rosette,
 on n'en vendra jamais.

A sa toilette,
 j'ai voulu la voir :
 l'art de Rosette
 est de n'en point avoir.

Quand la fauvette
 gazouille au printems,

(1) *Bavette*, terme peu agréable.

e'est ma Rosette
que célèbrent ses chants.

Flore inquiète,
poussant un soupir,
a dit : Rosette
fixera le Zéphir.

Par M. SAUTEREAU DE BELLEVAUD.

C O N T E.

EST-CE exister que vivre sans tendresse,
ah ! qu'on doit plaindre la sagesse,
qui s'effarouche de l'amour !
Pope lui-même tour-à-tour
sondoit le cœur humain, encensoit sa maîtresse.
Un jour qu'il s'occupoit à chanter ses attraits,
elle arrive, il la voit plus belle que jamais,
plus belle, quoique plus parée ;
une nouvelle croix voltigeoit sur son sein :
Ah ! cria Pope, en y portant la main,
sur ce beau sein, un juif l'eût adorée.

Par M. le Marquis DE SAINT-MARC.

Ce mot est effectivement de Pope; il seroit difficile de le rendre plus agréablement en vers François.

E P I T R E
A MONSIEUR LE COMTE
DE MONTAUSIER,
Le jour de son Mariage.

C'EST donc ce soir qu'entre vos bras,
l'hymen remet une mortelle,
que le ciel fit doublement belle,
par ses vertus & ses appas !
Fier de soumettre tant de charmes,
déjà dans le même écuillon,
l'amour entrelace les armes,
de Montausier & d'Ormesson.
Ce dieu qui fait qu'en tête à tête,
vous triomphez comme aux combats,
en regardant votre conquête,
malignement sourit tout bas,
des doux plaisirs qu'il vous apprête.

Si, pour célébrer votre hymen,
je voulois suivre le chemin (1)
de ces faiseurs d'épithalames,
de madrigaux & d'anagrammes,
qui, poussés d'un zèle inhumain,
savent si bien en prose (2) usée,

(1) *Himen* rime-t-il avec *chemin* ?

(2) Ce n'est pas en prose que ces Messieurs viennent ordinairement présenter leurs hommages : il est vrai, qu'à la rime près, c'est exactement la même chose.

aux beaux atours d'une épousee ,
 mêler la rose & le jasmin ,
 vous verriez ma muse étourdie ,
 sans effort pour vous en ce jour ,
 dans quelque plate rapsodie ,
 enchaîner l'hymen & l'amour ;
 vous me verriez en vers mauffades ,
 vous déployer avec langueur ,
 l'ennui charmant , les propos fades ,
 dont on assomme un épouseur ;
 vous me verriez de cette fête ,
 publier les plaisirs secrets ,
 & fatiguer votre conquête ,
 du long détail de ses attraits .

Mais ce n'est pas d'un ton vulgaire ,
 qu'il faut qu'on chante l'héritier
 de ce duc intègre & sincère ,
 qui dans vous revit tout entier .
 Du Télémaque de la France ,
 ce grand homme fut le mentor ;
 sa fortune fut le trésor ,
 de mérite & de l'indigence ;
 malgré la fourbe & l'ignorance ,
 ami des arts , il fut encor
 encourager notre Térence :
 il fut digne du siècle d'or .
 Aux éloges il put prétendre :
 mais sa grandeur fit consister
 moins de plaisir à les entendre ;
 que de gloire à les mériter .

Où, votre ayeul eut en partage,
 la plus austere probité :
 mais avec plus d'aménité,
 ses vertus sont votre héritage.
 Ainsi que vous dans les combats,
 il a commencé sa carrière ;
 il montra cette ardeur guerrière ;
 qui vous fait braver le trépas ;
 dans ce pénible apprentissage ,
 son bras long-tems fut notre appui ;
 à la cour il vécut en sage ,
 & vous finirez comme lui.

Enfin la main de l'hymenée
 va couronner votre valeur ;
 par cette chaîne fortunée ,
 la vertu s'unit à l'honneur ;
 remplissez votre destinée ,
 & ressentez votre bonheur.
 Je fais que , grâce au persifflage ;
 on ne tient plus à ses sermens ;
 que , si ce n'est dans nos romans ,
 le tendre amour n'est plus d'usage ,
 & qu'à la cour présentement ,
 de jeunes fous sans consistance ,
 vont par-tout prêchant l'inconstance ,
 & persifflant le sentiment
 que leur frivole inconséquence ,
 n'inspire pas assurément :
 mais votre cœur tendre & fidèle ,
 dans ce siècle d'égaremens ,

est fait pour être le modèle
& des époux & des amans.

Par M. BLIN DE SAINMORE.

Les vers de cet Auteur sont remarquables par le naturel & l'harmonie qu'il y fait répandre ; il est un de nos écrivains qui se ressentent le moins du mauvais goût & du faux bel esprit modernes.

A MADEMOISELLE DOLIGNY :

*En lui envoyant demander une Recette
pour les maux d'estomach.*

J E ne crois guère aux médecins ;
ils parlent , jugent , définissent ,
& presque jamais ne guérissent ,
sinon , les gens qui sont bien sains ;
mais puisque tu veux m'entreprendre ,
petit Esculape charmant ,
je cours , sans oser m'en défendre ,
tous les risques du traitement.
Tes remèdes sont doux à prendre ;
sur-tout , un peu de bonne foi ,
joli docteur : point d'embuscade ;
trop d'amour est mortel pour moi
& je pourrois , guéri par toi ,
me trouver encor plus malade.

Par M. DORAT.

I M I T A T I O N

DE L'ODE IX^{me}DU III^{ME} LIVRE D'HORACE.

H O R A C E.

QUAND tu m'aimois, quand tes yeux pleins
d'ivresse,
nos plaisirs, tes sermens, m'assuroient de ta foi ;
quand d'un rival tu fuyois la tendresse,
quel Monarque jamais fut plus heureux que moi ?

L Y D I E.

Quand à tes yeux, moi seule j'étois belle,
quand ton amour étoit égal au mien,
quand tu fuyois Cloé, quand tu m'étois fidèle,
le ciel le fait, je ne desirois rien.

H O R A C E.

Cloé me tient sous son empire ;
sa beauté, ses talens serrent nos doux liens ;
sa voix, pour les chanter s'accorde avec ma lyre :
ah ! pour sauver ses jours, je donnerois les miens.

L Y D I E.

L'amour à Calais me lie ;
nos deux cœurs sont unis par un nœud éternel ;
si ma mort répétée ajoûtoit à sa vie,
que j'aurois de plaisir à le rendre immortel !

D vj

H O R A C E.

Mais si quittant ma (1) nouvelle maîtresse, . . .
 si l'amour aujourd'hui te rendoit ton amant !
 si jurant à tes pieds de t'adorer sans cesse,
 j'expiois par mes pleurs une erreur d'un moment ! . . .

L Y D I E.

Ah ! que tu connois bien le pouvoir de tes larmes !
 tu fus jaloux, trompeur, & tu me fais la loi ;
 malgré Calais & ses charmes,
 je ne puis vivre & mourir qu'avec toi.

Par M. le Chevalier DE BONNARD.

(1) Ce participe est-il bien placé ?

On peut comparer cette Imitation avec toutes celles qui ont déjà paru de la même pièce on jugera probablement qu'il en est peu qui la surpassent, & sur-tout qui rendent le latin avec autant d'exactitude & autant de liberté.

A MADAME LA MARQUISE
 D'ANTREMONT.

A N C I E N disciple d'Apollon,
 j'errois sur les bords du Cocite,
 lorsque le Dieu de l'Hélicon,
 dit à sa muse favorite :
 écrivez à ce vieux barbon ;
 elle m'écrivit, je ressuscite.

Par M. DE VOLTAIRE.

EPI TRE

AU SOMMEIL.

SOMMEIL, divinité chérie ;
qui sur ton aîle rembrunie ,
nous porte les songes légers ,
tu suspens dans l'ame assoupie ;
les autres rêves mensongers
qui nous occupent dans la vie ;
viens , accours , verse tes pavots
sur ma paupière appesantie :
mes sens ont besoin de repos.
La nuit règne , tout est tranquille ;
tu n'entendras dans mon hameau ,
que le murmure d'un ruisseau ,
qui coule autour de mon asyle.
D'après de moi rien ne t'exile :
pourquoi fuirais-tu mon idéal ?
fuis cet ambitieux qui brigue ,
quelque place ou quelque brevet ;
le réveil-matin de l'intrigue
ne sonne point à mon chevet.
Livre au tourment de l'insomnie
ce lâche Zoïle tombé
dans le marasme de l'envie ,

& cet avare au teint plombé ;
 que son inquiète manie ,
 sur des monceaux d'or tiens courbé ;
 Mais moi , moi qui te sollicite
 après un innocent travail ,
 qui sur ma porte où je t'invite ,
 n'ai point pour toi d'épouvantail ,
 j'ai quelques droits à ta visite.
 Je sens que l'air se rafraîchit ;
 la nuit va replier ses voiles ;
 déjà pâlisent les étoiles ,
 devant l'aube qui les blanchit.
 Dieu charmant , quels lieux te retiennent ?
 quels soins t'occupent loin de moi ?
 quoi ! des heures qui t'appartiennent
 vont-elles s'écouler sans toi ?
 me suis-je trompé ? le coq chante ;
 il recommence , je l'entens ;
 le jour va poindre , & je l'attens !
 Quoi ! ma prière est impuissante ;
 & j'ai jetté ma plainte aux vents !
 je t'invoquois , fils des ténèbres ;
 toi , Dieu ! j'ai profané ce nom ;
 reste avec tes vapeurs funèbres ,
 sur la rive de l'Achéron.
 La foule effrayante des ombres ;
 les vampires , les spectres volans ;
 tous les fantômes des bords sombres ;
 voilà ta cour , & tes suivans .

À des époufes meurtrières ;
 tu livrais les fils d'Egyptus,
 & de l'incorruptible Argus,
 tu fermas les deux cens paupières ;
 L'habitant des murs de Paris,
 en des tems de trouble & de schisme ;
 dans ton lâche fein fut surpris,
 par la dague du fanatisme.
 Fuis, te dis-je, fuis loin de moi ;
 tu ne fais qu'abrèger la vie,
 & je puis reposer fans toi.
 Le méchant seul craint l'insomnie ;
 il entend trop diftinctement,
 dans la nuit & dans le f Silence,
 cette voix de la confcience,
 qui l'agite même en dormant :
 mais le mortel irréprochable,
 s'il veille feul, lorsque tout dort,
 goûte la paix inaltérable
 d'un cœur à l'abri du remord ;
 & cette tranquillité pure,
 écartant les fombres ennuis ;
 rafraîchit fon fang à mefure,
 dans la marche lente des nuits ;

Mais quelle douce rêverie,
 par fes charmes affoupiffans,
 brouille ma pensée obfcure ;
 & laiffe défailir mes fens ?
 quel baume lentement circule,
 & s'infinue en tout mon corps ;

à peine ma voix articule ;
mon œil se ferme je m'endors.

Par M. LEMIERRE.

L'idée de cette Eptre est tout-à-fait singulière ; la première moitié est de la plus grande douceur , & fait un contraste heureux avec les injures que le dépit arrache ensuite au Poète. Rien de mieux exprimé que la manière dont les sens commencent à s'abandonner au sommeil.

EPIGRAMME.

UN courtisan , près de sa dernière heure ,
à son chevêt , écoutoit père Imon ,
qui lui faisoit un excellent sermon ,
sur son départ pour la sainte demeure.
Mon père , hélas ! reprit le moribond ,
oui , j'aime Dieu : car je sai qu'il est bon ;
mais je voudrois qu'il me fît une grâce :
tant seulement qu'il m'accordât le tems
qu'il me faudroit , pour que je satisfasse
sues créanciers , qui sont fort mécontents.

Par M. le Marquis DE SAINT-JUST.



E P I T R E

*A Monsieur ** , qui composoit des Pièces
trop libres.*

AU nom de ces Divinités,
qui, par le charme d'un sourire,
rendent à nos champs attristés
les dons de Flore & de Zéphire,
à nos cieux leur sérénité ;
au nom de ces trois sœurs, égales
en franchise, ainsi qu'en beauté,
qui vivent de société,
quoiqu'elles soient sœurs & rivales ;
de la part des Grâces enfin,
j'ose t'adresser quelque plainte
sur ce coloris libertin,
dont ta gâité charge la teinte.
Crois-tu que sur la *Ros'alba*,
Clinchetel ait la préférence,
& qu'en faveur de l'élégance,
le Dieu du goût te passera,
des traits qu'accuse la décence ?
L'amour n'a-t-il pas un bandeau ?
l'amour suit sa propre lumière,
& cherche l'ombre du mystère,
s'il veut paroître encor plus beau.

Pſyché que le plaisir conſoie
 de ne point contempler ſes traits ;
 Pſyché veut le voir de plus près ;
 & l'amour auffi-tôt s'envole ,
 loin de ſes regards indiscrets.
 La roſe , en ſe montrant à peine ;
 du papillon & du zépher
 irrite bien plus le deſir ,
 que lorsque d'une beauté vaine ;
 commençant à s'enorgueillir ,
 nous la voyons s'épanouir ,
 & le jouet d'un infidèle ,
 ſans réſerve lui découvrir
 les trésors que ſon ſein recèle.
 Dès qu'il ne peut imaginer ,
 le plaisir devient inſipide ;
 & plus voluptueux qu'avide ,
 l'œil veut moins voir que deviner.
 Des Grâces amant téméraire ,
 ainſi prétens-tu les toucher ?
 reſpecte la gaze légère ,
 que ta main leur veut arracher ;
 voile aux Grâces ſi néceſſaire ,
 qui ſert bien moins à les cacher ,
 qu'à relever leur art de plaire.

Par M. D'ARNAUD.



LE JET-D'EAU
ET LE RÉSERVOIR.
F A B L E.

DANS un parc dessiné d'après les meilleurs plans,
un jet-d'eau dans les airs s'élevoit sous l'ombrage,
& retomboit à travers le feuillage
en perles, en rubis, en globules roulans.
Notre jet-d'eau s'oublie, ainsi que c'est l'usage;
(on a vu de tout tems, les fôts se prévaloir)
il insulte dans son langage,
l'onde obscure du réservoir,
qui subvenoît à tout son étalage.
Voi, lui dit-il; ce pompeux appareil;
si jusqu'à moi peut arriver ta vue;
voi ces gerbes d'argent, dont s'enrichit la nue,
& que j'oppose aux rayons du soleil.
A quoi sers-tu, misérable eau dormante?
quand je m'élève aux cieux, à mes pieds tu croupis;
ton voisinage me tourmente,
& gête bien souvent les lieux que j'embellis.
Comme il parloit, un des canaux se brise:
au fond du réservoir, il s'entr'ouvre un chemin;
& soudain
l'onde sourdit, décroît, coule & s'épuise;

vous eussiez vu les rubis s'exhaler ;
toutes les gerbes disparaître ,
& les perles dégringoler.

Notre orgueilleux commence à se connoître ;
il baisse, il tombe, il ne peut plus aller ;
il est à sec. Vous devinez, peut-être ,
de ma fable quel est le sens :

Appauvrissez le peuple , adieu l'éclat des grands.

Par M. DORAT.

Cette fable est très-bien écrite ; quoique brillant , le style est vrai ; la moralité est belle & naturellement amenée. L'Auteur se propose de publier par la suite un Recueil de nouvelles fables de sa composition ; celle-ci & celle des Oiseaux de proie doivent les faire attendre avec le préjugé le plus favorable.

AUX MUSES.

SOUFFREZ les Amours sur vos traces ;
Muses , souvenez-vous toujours
que l'esprit est sans les Amours
et qu'est la beauté sans les Grâces.
C'est à l'amour qu'il faut céder :
quel autre charme nous arrête ?
l'esprit peut faire une conquête :
mais c'est au cœur à la garder.

Par M. BERNARD.

A MONSIEUR T. **.

QUI moi ! poursuivre une chimère !
en poëte ofer m'ériger !

dans quelle épineuse carrière ,
mon amour-propre a-t-il su m'engager ?

Retournons sur nos pas , & , quoi qu'il en murmure ,
au bizarre projet dont il est tourmenté ,
ne sacrifions point cette existence obscure ,

dont la douce tranquillité ,
pour un élève d'Epicure ,

vaut bien tous les honneurs de la célébrité ;

A l'exemple ici j'en appelle :

Envain dans les banquets du plus aimable Dieu ;

Dorat , à côté de Chapelle ,

avec une grâce nouvelle ,

boit dans la coupe de Chaulieu ;

Colardeau vainement , dans le temple de Gnide ;

devant l'image de Cypris ,

répète aux amans attendris ,

les soupirs de Tibulle & les accens d'Ovide ;

par de frappans tableaux au théâtre applaudis ;

Lemiere obtient envain le laurier d'Euripide :

en bute à ces traits venimeux ,

aiguifés par la jalousie ,

tous trois , sans doute , à l'abri de l'envie ;

avec moins de talens se croiroient plus heureux . . .

Hier au soir, sur ces belles pensées ;
 je me couchai fort gravement ;
 dans mon cerveau, pour mon amendement ;
 je les croyois profondément tracées ;
 je serai sage enfin, me dis-je en m'endormant.
 Ce matin je m'éveille . . . ô d'un heureux moment
 impressions promptement effacées !
 je veux écrire . . . & j'écris en rimant.
 Mon ami, quelquefois la raison me sermone ;
 mais rarement son flambeau me conduit ;
 je l'écarte & je m'abandonne ,
 soit à l'amour, quand Eglé me sourit,
 soit au démon des vers, quand tout à mon dépit, (1)
 je suis trahi par la friponne.
 Eh ! comment résister à leurs charmes puissans ?
 L'un promet le plaisir, mon cœur aime à l'en croire ;
 l'autre à son tour promet la gloire ,
 & pour elle en secret je brûle de l'encens.
 Suis-je né toutefois pour augmenter le nombre
 des auteurs couronnés & des amans heureux ?
 pourrai-je . . . mais, pourquoi tristement curieux ;
 vouloir approfondir un avenir si sombre ?
 espérons tous : l'amour n'est-il pas généreux ?
 quant à la gloire, ami, tant de fots sous mes yeux
 courent en foule après son ombre !
 quitte à n'attraper rien, je veux courir comme eux.

Par M. MUGNEROT.

(1) *Tout à mon dépit.* Cela est-il bien exprimé ?

A M A D A M E

BELLE Aglaé, je voudrois vous écrire ;
 j'aurois besoin d'un entretien si doux :
 mais le peut-on , sans s'exposer à dire
 un mot qui vous met en courroux ?

Quand on vous voit , on garde le silence ;
 Aglaé, le respect est un Dieu si cruel !
 mais je pourrois , en votre absence,
 innocemment devenir criminel.

Puis-je rire avec vous, lorsque mon cœur soupire ?
 le sentiment ne sauroit se cacher ;
 que faire donc ? cesser de vous écrire,
 puisqu'on ne peut vous aimer sans le dire ;
 ni le dire sans vous fâcher.

Par M. IMBERT.

I N - P R O M P T U

A une Dame déguisée en Turc à un Bal.

Sous cette barbe qui vous cache,
 beau Turc, vous me rendez jaloux ;
 si vous ôriez votre moustache,
 Roxane le seroit de vous.

Par M. DE VOLTAIRE.

LA VRAIE PHILOSOPHIE.

AMIS, point trop d'impatience :
 le jour n'implorons point la nuit ;
 cette ardeur de la jouissance
 est souvent ce qui la détruit.

Dans le mois où croît l'aube-épine ;
 votre chaleur a tout hâté :
 rien n'a mûri dans votre été ;
 & l'hiver vous crierez famine.

N'ai-je point épuisé les fleurs
 dont au printems on se couronne :
 c'est pour trouver encor meilleurs
 les fruits cueillis dans mon automne.

Je cherche par-tout le plaisir :
 mais lorsque ma recherche est vaine ;
 je fais jouir de mon desir ,
 quelquefois même de ma peine.

Par M. DORAT.

Le titre de cette pièce est bien rempli, puisque la vraie philosophie n'est que l'art d'être heureux.



ÉPIGRAMME

ÉPIÏTRE

A MADÉMOISELLE A.***.

Sur sa tendresse pour ses Enfants.

PARIS retentit de ta gloire ;
 A.***, tout vante tes attraits :
 faut-il qu'au temple de Mémoire,
 ma main grave aussi quelques traits ?
 faut-il m'ériger en copiste
 de quelqu'intrépide rimeur,
 qui, suivant les gens à la piste,
 les endort pour leur faire honneur ;
 & dans ses rimes éternelles,
 du mauvais goût tristes enfans,
 chante tes charmes plus piquans,
 & tes appas plus nouveaux qu'elles ? (1)
 Les belles ressemblent aux grands :
 chacun a le droit homicide
 de leur présenter son encens ;
 encor au concert insipide
 faut-il que le Dieu qui préside, (2)
 prête l'oreille sans dégoût,
 & sans grimace, jusqu'au bout
 avale le nectar perfidé.

(1) Ces deux vers sont un peu contournés. D'ailleurs *tes charmes, tes appas*, tout cela dit la même chose.

(2) *Encore au concert insipide faut-il que le Dieu qui préside.* Transposition forcée.

Tel est le destin qui t'attend :
 il en coûte d'être immortelle ;
 si Vénus t'avoit fait moins belle ;
 Phoebus ne t'ennuieroit pas tant.
 Reste-t-il quelque fleur nouvelle
 dont on puisse te couronner ?
 de mes rivaux la main cruelle ;
 n'a que trop su les moissonner ;
 de rendre à ta beauté les armes ,
 ils m'ont tous envié l'honneur :
 mais je n'en conçois pas d'alarmes ; (3)
 j'en prends même un espoir flatteur :
 ils ont tous parlé de tes charmes ,
 & nul n'a parlé de ton cœur.

Tous ont peint l'amante volage ,
 ses jeux , son charmant badinage ,
 & son plus aimable courroux :
 qu'ils prisent bien leur avantage ;
 mon cœur n'en fera point jaloux :
 moi de la mere tendre & sage ,
 je peindrai les transports plus doux :
 j'aime bien autant mon partage.

Ce n'est point au temple des arts ,
 séjour d'agréables prestiges ,
 où tout étonne mes regards ,
 que tu fais les plus grands prodiges ;
 là tu ne fais que nous charmer :

(3) *Alarmes* n'est pas le mot propre.

mais quand moins auguste & plus belle ,
 tu redeviens simple mortelle ,
 tu fais plus : tu te fais aimer.

Télaïre me plaît, m'enchanté ;
 je ressens toute sa douleur :
 cependant, si j'en crois mon cœur,
 A.***, est cent fois plus touchante ;
 tes charmes séduisent mes yeux ;
 tes accens flattent mon oreille ;
 la fable te pare à merveille :
 mais la vérité te sied mieux.

Oui, lorsqu'à tes enfans rendue ;
 tu les caresses dans tes bras ;
 lorsque pour s'offrir à ta vûe ,
 ils se hâtent à petits pas ,
 & vont d'une main ingénue ,
 presser tendrement tes appas :
 c'est alors que l'ame est émue ;
 alors dans mes sens éperdus ,
 je sens naître un transport sincère :
 je doute qui j'aime le plus
 ou des enfans, ou de la mère.

Abjurez enfin votre erreur ,
 vous qui, d'un monde séducteur ,
 portez les chaînes arbitraires ;
 qui, victimes d'un faux honneur ,
 sacrifiez à des chimères ,

vos jours, souvent votre bonheur,
 lorsque peut-être au fond du cœur,
 vous avez honte d'être mères.

Croyez-moi : ce peuple d'amans
 qui se plaint sans cesse & desire,
 & ce tourbillon d'importans
 qui vous adore & vous déchire,
 leurs soupirs & leurs complimens
 n'ont pas le droit de vous séduire :
 que sont-ils au prix d'un sourire,
 & d'un baiser de vos enfans ?

La nature attend votre hommage ;
 'A. * * *. vous trace le chemin :
 suivez ses pas avec courage.
 D'un monde méprisable & vain
 que vous importe le suffrage ?
 ce n'est qu'un éternel passage
 de l'enthousiasme au dédain ;
 les airs du jour, le ton, l'usage ;
 ne sont plus ceux du lendemain ;
 la nouveauté, c'est sa méthode ;
 sans elle rien n'auroit d'appas :
 mais la vertu ne vieillit pas ;
 la nature est toujours de mode.

Il est rare de voir de pareilles Epîtres adressées à
 Aétrice célèbre, Il y a dans celle-ci de l'élégance & la
 facilité.



A MADAME DE C.***.

En lui envoyant des Oranges de Malte.

UN vieux Dragon veilloit jadis
 sur le jardin des Hespérides ;
 il écartoit les mains avides ;
 les regards même étoient punis.

Un jeune enfant , non moins fidèle ;
 garde aujourd'hui les pommes d'ot ;
 il les garde pour la plus belle,
 & barricade son trésor.

J'approche , son œil étincelle ,
 il saisit son arc menaçant :
 mais je te nomme , & dans l'instant
 voilà mon Argus qui chancelle.

Prens , me dit-il , cueille , choisis :
 Chloé seule excitoit mon zèle ;
 porte à ses pieds l'arbre , les fruits ;
 & , si tu veux , le sentinelle.

Par M. DORAT.

Ces jolis vers finissent d'une manière d'autant plus agréable
 qu'elle est inattendue.



A MADAME DE** ,

Qui avoit feint d'ignorer ce que signifioient les noms de Frere & de Sœur, donnés à l'Amour & l'Amitié dans un Dialogue.

Sous les noms de frere & de sœur, l'Amour & l'Amitié se font assez connoître ; celle-ci par degrés s'établit dans un cœur : celui-là plus ardent soudain s'en rend le maître. Ils font à frais communs des jaloux, des heureux : mais, Caliste, qui peut vous voir & vous entendre, ne les distingue plus tous deux : puissiez-vous comme moi toujours vous y méprendre !

Par M. DE BIGNICOURT.

INSCRIPTION

Mise au bas du Mausolée de Stanislas, Roi de Pologne.*

IL n'est point de vertus que son nom ne rappelle :
Philosophe & Guerrier, Monarque & Citoyen ;
son génie étendit l'art de faire du bien ;
Charles fut son ami, Trajan fut son modèle.

Par M. l'Abbé PORQUET.

* Il a été élevé par les ordres de l'Hôtel-de-Ville de Nancy. Ces vers ont de l'élégance, de la justesse & de la précision.

LA DISPUTE, APOLOGUE.

MIRACLE, mes amis ! croit un Musulman,
voyant la tempête apaisée ;
Miracle ! Mahomet enfin sur mon turban
daigne de ses faveurs répandre la rosée.
La mer ouvroit sous nous ses gouffres mugiffans ;
la foudre déchiroit les cieux étincelans ;
la mort du haut des airs & du fond des abîmes,
nous menaçoit en même tems,
& nous périssions tous déplorables victimes,
de la fureur des élémens :
plein d'un trouble mêlé d'espérance & de crainte,
j'ai tourné mes regards vers cet heureux séjour,
vers cette ville sept fois sainte,
ou la belle Aménah mit le prophète au jour ;
je suis resté muet : mais j'ai versé des larmes ;
& quel autre langage eût mieux peint mes alarmes ?
soudain sur l'Océan Mahomet a paru ;
à l'aspect fortuné de ce Dieu tutélaire,
la paix est revenue en mon cœur abattu ;
un jour plus radieux a doré l'hémisphère,
l'onde s'est aplanié, & l'orage s'est tâ.
Qu'entends-je ? rêvez-vous ? ou le feu de la fièvre
a-t-il troublé votre raison,
dit un Américain, qui par dévotion,

venoit de se fesser en l'honneur du grand Lièvre? (*)
 ah, défabusez-vous! l'oracle des croyans

n'est aujourd'hui qu'un peu de cendre;
 si des traits de la mort il n'a pû se défendre,
 pensez-vous qu'il eût sù dans ces cruels instans;
 des portes du trépas nous ramener vivans?

connoissez, connoissez l'auteur de ces merveilles:
 c'est mon fouet. — Votre fouet, dit le Turc étonné?

— Oui: dès le premier coup que je m'en suis donné,
 le grand Lièvre a dressé ses augustes oreilles,
 m'a regardé frapper, & nous a pardonné.

O Fô, sublime essence, ineffable lumière;
 repartit un Tartare enflammé de colère!

comment tes rayons éclatans
 n'ont-ils pas de ce fou défilé la paupière?
 comment ignora-t-il tes bienfaits si long-tems?

tous les humains sont tes enfans:
 l'ingrat doit-il encor méconnoître son pere?

doit-il te refuser l'encens,
 tandis qu'au Lièvre il le défere?

eh! que n'ai-je cent chiens courans
 à lâcher sur le train du Dieu qu'il te préfère!

Apprenez, passagers, apprenez, Matelots,
 que son zèle insensé n'eût pas calmé les flots;
 chassé les Aquilons, dissipé les nuages,
 & loin de ce navire écarté les orages;
 si la clarté du ciel à vos yeux luit toujours;
 moi seul, de vos destins j'ai prolongé le cours.

(*) Le grand Lièvre est le Dieu qu'adorent quelques
 peuples sauvages de l'Amérique.

Déjà les vents croisoient leur haleine implacable,
 l'horison se couvroit d'une nuit effroyable,
 la foudre murmuroit sur ce globe coupable,
 l'univers tressailloit à ce bruit formidable :
 Fô ! me suis-je écrié, puissant Fô, sauve-nous ;
 & ces mots désarmant le céleste courroux,
 dans son ardent foyer ont éteint le tonnerre,
 & sur son axe immense ont raffermi la terre.
 Il dit : & cependant un Colao Chinois,
 écoutant ces dévots se disputer tous trois,
 cachoit sous ses deux mains sa face asiatique,
 les ouvroit pour lorgner, lorgnoit d'un œil critique,
 & rioit à travers ses doigts.

Compagnons, reprit-il, peut être que la foudre,
 sans vos soins empressés, nous eût réduits en poudre ;
 mais puis-je l'avouer ? j'en doute quelquefois.
 Unissez vos efforts, vous dont la bouche pure
 impose à votre gré des loix à la nature ;
 vous dont le fouet fécond en grands événemens,
 a fermé sous nos pieds les gouffres écumans ;
 & vous, pleureur béni qui voyez sans lunettes,
 des régions de l'air descendre des Prophètes :
 puisque tout est soumis à votre volonté,
 hâtez-vous, éclairez mon incrédulité,
 & de votre puissance insigne, universelle ;
 accordez à mes vœux une preuve nouvelle.
 Je ne demande pas qu'à l'aspect de vos pleurs,
 le rigoureux hiver couvre les prés de fleurs ;
 que le Gange surpris remonte vers sa source ;
 que le char du soleil s'arrête dans sa course ;

E v.

ou que le plus brillant des astres de la nuit ;
 après une humble révérence ,
 & passe & repasse en cadence ,
 par les manches de votre habit ; (*)
 je ne demande pas qu'à votre voix sacrée ,
 les stériles rochers produisent des moissons ;
 que l'éléphant s'envole à la sphère azurée ,
 & que l'aigle asservi rampe dans les buissons ;
 je ne demande pas que le fouet salutaire ,
 qui dompta d'un seul coup l'orgueil des flots émus ,
 rende un bonze honnête homme , un voyageur sin-
 cère :

ces prodiges sont superflus ,
 je vous dispense de les faire.

Le TIEN vous a créés camus ;
 obtenez seulement de sa bonté prospère ,
 qu'il donne à vos trois nez , quelques lignes de
 plus ;
 & je croirai que , pour vous plaire ,
 il daigne révoquer ses decrets absolus.

Par M. SAUTEREAU DE BELLEVAUD.

(*) La tradition Musulmane veut que la Lune ait ainsi salué Mahomet , & ait ensuite passé par les manches de sa Kircah.

Il y a dans cet Apologue des choses très-plaisantes & des vers bien faits. On sera surpris du style soutenu de cet Auteur , quand on saura qu'il ne réside pas dans la Capitale.



SUR UN BAISER

Que la *DAUPHINE* donna à *Alain Char-*
tier, fameux *Auteur* du tems de *Charles VI.*

VOUS connoissez ce Poëte fameux,
 qui s'endormit au Palais de la Reine :
 il en reçut un baiser amoureux :
 mais il dormoit, & sa faveur fut vaine.
 Vous me pourriez donner un prix plus doux ;
 & si jamais votre bouche vermeille
 vouloit payer ce que j'ai fait pour vous,
 n'attendez pas que je sommeille.

Par *M. DE VOLTAIRE.*

On m'a assuré que ces vers charmans n'ont pas encore
 été imprimés.

MADRIGAL.

AH, Tircis ! quelle adresse extrême
 vous employez pour me charmer !
 non, je ne croyois pas que l'on se fît aimer,
 sans jamais dire, je vous aime.

Par *M. le Chevalier DU COUDRAY,*

E vj

LE BASSON.

JUSQ' AUX genoux, trois puissans villageois
 tenoient Lucas enfoncé dans la glace,
 qui renifflant & soufflant dans ses doigts,
 faisoit très-laide & piteuse grimace.
 Eh ! mes amis, pour Dieu, faites-lui grâce ;
 dit un passant qui plaignoit le pitaud :
 Monsieur, répond le sacristain Thibaud,
 de notre bourg c'est demain la grand'fête :
 j'y chanterons l'office en faux-bourdon ;
 & ce gros gars qui crie à pleine tête,
 je l'enrhumons pour faire le Basson.

A MADAME DE F.**.

CE tableau, charmante Sylvie,
 représente l'enfant que l'on appelle Amour :
 ainsi chez toi l'on verra tour-à-tour,
 l'original & la copie.

Par M. le Marquis DE LA VIEUILLES.



 AU CARDINAL DU PERRON.

T O I dans le rang des Cardinaux,
 moi sans titre au rang des profanes ;
 du Perron , pourquoi de tes manes
 viens-je interrompre le repos ?
 pardonne , j'ai l'ame un peu vaine ,
 d'avoir vu ton grand nom mêlé
 dans ma famille neustrienne ;
 & puisqu'enfin j'ai cette aubaine ,
 j'aime assez qu'il en soit parlé.
 Par un écart d'une autre espèce ,
 je t'écris sans trop savoir où ;
 j'étois vain , je paroîtrai fou ;
 j'aurai beau mettre sur l'adresse :
 Au flambeau de la chrétienté ,
 au grand maître de la parole ,
 au soutien de la Papauté
 & du moderne capitolé :
 les rayons de ton auréole ,
 étincellent trop loin de moi ;
 ma missive vaine & frivole
 ne parviendra point jusqu'à toi.
 J'ai cependant une espérance :
 les ames , dit-on , dans l'absence ,
 sans messager , comme sans tiers , (1)

(1) Comme sans tiers n'est guères poétique.

des bouts même de l'univers,
 peuvent être en correspondance : (*)
 pourquoi dans un monde inconnu,
 dans cette sphère de silence
 d'où rien encor n'est revenu,
 n'aurois-tu pas l'intelligence
 de l'hommage qui t'est rendu,
 & de ta défunte Eminence
 ne ferois-je point entendu ?
 Malgré la sévère science,
 où tu surpasses tes rivaux,
 nous avons plus que l'on ne pense,
 de points communs dans nos travaux.
 Ton génie éclipsant ton titre,
 par qui toi-même, sans ton rang,
 de ta propre taille étois grand,
 & qui te fit le digne arbitre
 de plus d'un fameux différend,
 ton éloquence au consistoire,
 pour obtenir de Paul jaloux
 le pardon d'un Prince, entre nous,
 absous déjà par la victoire ;
 c'est par-là que tu tiens aux goûts,
 sur qui je veux fonder ma gloire.
 Quand ton génie ultramontain,
 avec Mornay lutte & s'exerce,
 nul ne tient plus ferme en sa main
 la lance de la controverse :
 mais tu fus chercher d'autres prix ,

(*) Système des Platoniciens.

& de l'arène scolastique,
 par intervalle tu sortis
 pour respirer l'air poétique ;
 trois lyres sur ton écuillon,
 qu'on frappa sans doute au Parnasse ;
 prouvent assez que dans ta race,
 on voyageoit sur l'Hélicon.
 Aussi, quoiqu'avec moins de grâce ;
 moins de cadence que Bernis,
 tu pinças de tes doigts bénis
 le luth harmonieux d'Horace :
 tu cultivas du moins son art,
 même au pays de nos Derviches,
 dédaignant le peuple Caffard,
 ses mœurs & ses vertus postiches ;
 & tu fis bien ; parles sans fard :
 conviens que le controversiste,
 sous un ciel toujours assez triste,
 est resserré par le terrain ;
 qu'il s'agite à la même place,
 & fait dans un étroit espace,
 bien plus de pas que de chemin.
 Le poëte avec moins de peine,
 s'élançe en de plus vastes champs,
 & deux coursiers sont différens,
 l'un au manège & l'autre en plaine. (2)
 Cet art des vers qui de ton tems
 débile encore & sans élans,

(2) Vers dont l'harmonie fait image,

sembloit se traîner dans l'enfance ;
 cet art qui , parmi tes travaux ,
 te délassoit de l'éminence ,
 me sert d'étude & d'existence ,
 & ne faisoit que ton repos.
 Mais ne crois pas mes sons frivoles ;
 ni qu'ils se perdent dans les airs ;
 si j'aime à fredonner des airs ,
 sur ces airs je mets des paroles.
 Le vrai poëte né penseur ,
 au philosophe n'en doit guère ;
 éloquent abrégiateur ,
 il jette par traits la lumière ;
 il régénère ce qu'il fut ;
 il devine ce qu'il ignore ;
 il prend son vol , il est au but ;
 lorsque l'autre calcule encore.

Par M. LE MIERRE.

On reconnoît dans cette Epître le talent de M. le Mierre
 pour les vers légers ; c'est son énergie , sa touche origi-
 nale. On ne reprochera pas à cet Auteur de se traîner servile-
 ment sur les pas des autres Ecrivains.



L'ASTRONOME ET LE MENDIANT.

F A B L E.

UN des enfans de la docte Uranie,
 gens dont l'esprit audacieux
 s'élève dans les airs, & vole jusqu'aux cieux,
 avec les ailes du génie ;
 un Astronome enfin se promenoit un jour,
 & révoit à son ordinaire
 qu'il côtoyoit de sphère en sphère ;
 du globe du soleil l'étincelant contour.
 Un Mendiant le voit, l'aborde, & le supplie
 d'aider sa languissante vie :
 mais sa priere est sans crédit,
 & notre savant taciturne
 qui de Mars s'en alloit chez le fils de Saturne ;
 ne le vit ni ne l'entendit.
 Il n'imaginoit pas, vous le croyez de reste,
 en traversant ces vastes champs,
 que, sur une route céleste
 on pût trouver des Mendians.
 Cependant l'homme au sac, sa main toujours tendue,
 demande, pleure, crie, & se résout enfin,

en voyant que sa voix n'en peut être entendue,
à le tirer par son pourpoint : (1)

le Savant tombe de la nue :

croyez-moi, dit le pauvre : abandonnez aux Dieux

« le séjour d'où vient le tonnerre :

» qu'allez-vous faire dans les cieux ?

» les malheureux sont sur la terre ».

(1) *Enfin* & *pourpoint* ne riment pas.

S'il y a des défauts de rime dans cette fable, le sens
m'en a paru sublime.

C O U P L E T

*Fait sur le champ pour Madame la Mar-
quise de** , en soupant chez elle.*

DE présider à mes ans,
trois Dieux dispuoient la gloire ;
Phébus m'offrit de l'encens ,
& Bacchus m'offrit à boire ;
ils sont séduifans tous deux :
que fit le Dieu de Cythère ?
le fripon plus malin qu'eux ,
me fit souper chez sa mère.

Par M. DE SAINT-PERAVI.

ÉPIQUE

A MADAME LA COMTESSE DE**.

SUR bien des choses dans la vie ;
 je suis un peu Pyrronien ;
 je ne fais trop si c'est un bien :
 mais enfin c'est-là ma folie.
 J'entendois parler chaque jour
 d'un personnage d'importance,
 qu'on cherche & qu'on fuit tour-à-tour,
 que l'on déteste & qu'on encense ;
 fixé par état à la Cour ;
 traînant avec pompe à sa suite,
 l'étiquette & la dignité ;
 sur son passage, il met en fuite
 les plaisirs & la liberté,
 & va sous le dais qu'elle habite,
 faire bâiller la majesté.
 Etendant plus loin sa puissance,
 de l'auguste Palais des Rois,
 il vient fort bien sans qu'on y pense,
 troubler dans un cercle bourgeois,
 le gros rire de la finance.
 Sur tous les rangs il a des droits,
 & son empire est sans limites ;
 souvent dans un cours de visites,
 on le rencontre en vingt endroits.

La jeune Duchesse à sa porte
 le configne inutilement :
 jusqu'à son boudoir, sans escorte ;
 il s'introduit furtivement,
 & sur un sofa feuille-morte,
 se place entr'elle & son amant.
 Dans cette maison magnifique,
 dans ce salon voluptueux,
 que l'art le plus ingénieux
 orna par sa vertu magique ;
 quand loin d'un monde curieux,
 de nos modernes la musique
 anime un repas somptueux ;
 quand à le braver on s'applique :
 on le voit entrer à pas lent,
 & dans l'assemblée à l'instant,
 verser son pavot léthargique.
 Dès le matin, courant Paris
 dans une élégante voiture,
 au spectacle, au milieu des ris ;
 dans un souper fin chez Laïs,
 le soir il porte sa figure ;
 quelquefois dans de vieux Châteaux,
 sur de vieux titres de noblesse,
 il rit des orgueilleux propos
 d'une gothique politesse.
 Il se plaît auprès des mamans ;
 il attaque à quinze ans les filles ;
 il se glisse à travers les grilles
 dans tous les dortoirs des Couvens ;

dans les fauteuils des vieux parens ;
 il endort nombre de familles,
 par des récits de l'ancien tems.
 Il paroît, & se multiplie
 sous cent visages différens,
 de Prédicateurs, de Savans,
 de Robins, d'Actrice jolie ;
 par fois même, à ce que l'on dit ;
 on l'entend à l'Académie
 parler avec beaucoup d'esprit ;
 il laisse rire le village
 où jamais il n'eut grand crédit,
 & fuit le cabinet du sage.
 Cet être bizarre est l'Ennui :
 quoiqu'en tous les coins de la France ;
 on ne m'entretint que de lui,
 je doutois de son existence ;
 je ne fais pourquoi jusqu'ici
 fronçant loin de moi son sourcil, (1)
 il respecta mon indolence :
 au sein des plaisirs les plus doux,
 ce n'est sûrement pas chez vous
 que j'en ai fait la connoissance.
 Mais depuis ce moment d'adieux,
 où tâchant de cacher mes larmes,
 pour un devoir fastidieux,
 il fallut quitter tant de charmes ;
 le matin, le soir & la nuit,

(1) Il faut écrire *Sourcil*, & alors il ne rime pas avec *Ici*.

certain du succès de ses armes,
 par-tout sans relâche il me suit.
 Loin de vos charmantes demeures,
 le froid ennui file ces heures,
 que vous m'y faisiez oublier ;
 le tems qui dans sa marche égale,
 décrit leur cercle régulier,
 pour en allonger l'intervalle,
 semble arrêter son balancier.
 Moi qui faisois ma grande affaire
 d'une paisible oisiveté,
 qui savois si bien ne rien faire,
 aujourd'hui je suis tourmenté
 par ce repos qui fut me plaire ;
 l'action devient nécessaire
 à mon esprit inquiété. (2)
 Si je me vois seul, je soupire,
 je deviens chagrin & rêveur ;
 pour tromper le tems, veux-je lire,
 je maudis le Livre & l'Auteur ;
 je me trouve, s'il faut écrire,
 & sans idée & sans chaleur ;
 nos femmes qu'ici l'on admire
 me paroissent à faire peur ;
 nos beaux esprits qui les font rire,
 ne me donnent que de l'humeur :
 rien ne peut charmer ma langueur.
 Je cherche en ce qui m'environne,

(2) Dit-on *mon esprit inquiété*, pour *mon esprit inquiet*.

votre raison, votre beauté,
 les charmes de votre personne,
 ce tour que la nature donne,
 votre aimable naïveté,
 le sel heureux qui l'affaïsonne :
 mais vous seule avez le moyen
 d'unir tant de grâces ensemble ;
 je ne vois rien qui vous ressemble ;
 mes souvenirs font tout mon bien.
 D'après cette légère image,
 jugez de l'état de mon cœur,
 & reconnoissez votre ouvrage.
 Pour suivi par un mal rongeur,
 poison de l'ame appesantie,
 le sombre Anglois vient parmi nous
 en respirant un air plus doux,
 retrouver l'amour de la vie :
 je vais vous rejoindre demain ;
 si vous fûtes, jeune Sylvie,
 la cause de ma maladie,
 soyez aussi mon médecin.

Par M. le Chevalier DE BONNARD.

Cette Epître est spirituelle, galante, bien tournée. Le portrait de l'ennui est rempli de traits heureux.



A MADAME LA COMTESSE DE**;

*Qui ressemble à la figure de l'Amitié dans le
Groupe de M. Pigal.*

DANS un groupe voluptueux ;
Pigal unit l'amour & l'amitié fidelle ;
& s'il en faut croire nos yeux ,
tes traits à la dernière ont servi de modèle :
quelle amitié ! l'amour n'est pas plus dangereux ;
tu blesses comme lui , si tu souris comme elle :
vas , tu ressembles à tous deux.

Par M. DORAT.

ÉPIGRAMME.

TANT que la liberté fut laissée à Clarice ;
nul ne distinguoit ses appas :
son mari la renferme ainsi qu'une novice :
mille amans volent sur ses pas ;
que cet époux a de malice !

Par M. IMBERT.

STANCES

STANCES A L'AMITIÉ.

DIVINITE', dont les traits délicats
font reconnoître l'air de ton aveugle frère,
mais qui joins à tous ses appas
les yeux clairs & sereins de ta céleste mère,
tendre Amitié, doux asyle des cœurs,
c'est à toi que je sacrifie :
si l'amour nous donne la vie,
toi seule en donnes les douceurs.



Qu'un insensé porté à ce Dieu cruel (1)
le sacrifice de ses larmes ;
que d'un cœur déchiré de chagrins & d'alarmes,
il aille parer son autel : (2)
s'il en obtient une couronne,
il ignore quel prix elle doit lui coûter :
ta libéralité nous donne
les biens que ce tyran nous fait trop acheter.

(1) *Douceurs, Cruel* : Deux rimes masculines de différentes espèces à côté l'une de l'autre. Je crois qu'il y en a des exemples dans quelques Odes de nos bons Ecrivains : mais cela est très-rare.

(2) *Parer l'Autel de l'Amour d'un cœur déchiré d'alarmes*. Style alambiqué.



Quand les appas d'une douce union
 nous engageant sous ton empire,
 ils ne viennent pas nous séduire
 par une courte illusion.

Chez toi la vertu, le mérite,
 nous découvrent toujours mille nouveaux attraits ;
 chez toi les vrais plaisirs sont toujours à la suite
 de l'innocence & de la paix.



En amour tout est imposture ;
 jusqu'au silence, tout y ment ;
 ce qui pour l'un est siècle, est pour l'autre un moment ;
 tout s'y donne à fausse mesure.

Chez toi la vérité fait entendre sa voix ;
 sa lumière nous sert de guide ;
 sur nos goûts la raison décide,
 & le tems respecte son choix.

Au joug d'airain, deux cœurs assujettis
 font l'un de l'autre le supplice ;
 quand, par un bizarre caprice,
 Amour les a fait assortis :

sous les aimables loix dont l'amitié nous lie ;
 & les biens & les maux, tout doit se partager ;
 mais quel partage heureux ! le bien s'y multiplie,
 & le mal y devient léger.

Par M. le Marquis DE SAINT-AULAIRE.

Ces vers sont peu connus : on y trouvera de la grâce &
 des négligences,

É P I T R E

*De Zizi, petit Chien de l'Auteur, présentée par le Chien lui-même à Zirphé, petite Chienne de Madame la Duchesse de B**.*

T O I que le rang & les talens
des autres chiens rendent l'arbitre,
aimable voisine, consens
que je t'adresse cette épître ;
les chiens, entr'eux gens peu courtois,
ignorent la cérémonie
dont les humains suivent les loix ;
ils sont égaux dans cette vie :
les hommes l'étoient autrefois.

De ce grand chien caniculaire,
doté d'un brevet d'immortel,
chien aux gredines peu cruel,
tu descens, dit-on, par ta mère,
chienne en son tems fort peu sévère :
quiconque a des parens au Ciel,
doit vivre à l'aise sur la Terre.

Sur ses genoux voluptueux,
Hebé te berce & te caresse ;
favorite de la mollesse,
tu dors sur des carreaux pompeux,

ou sur le sein de ta maîtresse :
 ce dernier lit me plairoit mieux.
 Belles mains par l'amour polies,
 & par les Grâces arrondies,
 s'empresfent à te caresser ;
 tantôt d'une bouche fleurie ,
 tu te sens mollement presser ;
 & le nectar & l'ambrosie
 réveillent tes goûts assoupis :
 si les chiens ont un paradis ,
 tu fais le tien dans cette vie.

Par M. DE SAINT-PERAVI.

Quoiqu'on connoisse déjà beaucoup de vers sur des chiens & des chats, &c. on lira encore ceux-ci avec plaisir. C'est un des plus agréables badinages de cette espèce.

I N - P R O M P T U

*A Mademoiselle D'AVEJAN, au sujet
 d'une Pièce de vers adressée dans un
 Bal à la plus belle.*

ON cache en vain le nom de la beauté divine ;
 dont on nous peint si bien les grâces, les appas :
 qui vous connoît, ne le demande pas ;
 qui vous voit, d'abord le devine.

Par M. LE FRANÇOIS.

LES MÉTAMORPHOSES D'ÉRÉSICTÉE.

LA Nayade Erésictée
 se jouoit sur son ruisseau ;
 & sans bruit, l'heureux Protée
 s'approchoit en nageant sous l'eau.
 Soudain la Nymphe éperdue
 voit son amant, se voit nue :
 elle fuit dans les airs & s'envole en oiseau ;
 elle s'abat toute agitée
 sur un rameau ,
 près d'un moineau :
 c'étoit Protée.
 Elle fuit, & le Dieu n'atteint au haut des airs
 qu'une flamme pareille à celle des éclairs.
 Heureux modèle
 des amans ,
 il la fuit dans ses changemens ,
 change comme elle ,
 & la poursuit dans tous les élémens
 Se mêlant aux feux du tonnerre ,
 Il entraîne avec lui cette vapeur légère.
 La Nymphe en pleurs
 échappe à la nue embrâsée ,
 tombe en rosée :
 mais le Dieu la devance, & l'attend sous les fleurs.

Nymphé sévère,

vous fuyez vainement :

rien n'est seul ; tout a son aimant ;

& tout ce qui pourra vous plaire

cachera toujours votre amant.

Elle a cessé de se défendre ;

& le premier plaisir que son ame ressent ;

est le doux plaisir de reprendre

zous ses attraits pour son amant.

Par M. DE RHULIERES.

Il est dommage que le mot d'*Amant* soit répété deux fois à la rime & si près l'une de l'autre. Cette légère négligence n'empêche pas que ces métamorphoses ne soient extrêmement ingénieuses.

ÉPITAPHE

De M. de MONCRIF, de l'Académie Française, mort en Novembre 1770.

DE mœurs (1) dignes de l'âge d'or ;
ami sûr, auteur agréable ;
ci-gît qui, vieux comme Nestor,
fut moins bavard & plus aimable.

Par M. DE LA PLACE.

(1) Ce génitif ne fait pas un bon effet.

M. de Moncrif a excellé dans la Romance & les petits Actes d'Opéra ; il est auteur du Conte d'armant de Tiron & l'Aurore : voilà ce qui doit consacrer le nom de cet Académicien dans les fastes de notre littérature.

ETRENNES A M***.

AMI, j'éprouve votre haine
 contre tout cérémonial.
 L'anniversaire phénomène,
 que le froid Janus nous ramène,
 & qu'honorent d'un culte égal
 le Badaut, le Provincial,
 le Soldat & le Capitaine,
 & le Seigneur & le Vassal,
 me procureroit la migraine,
 s'il n'amenoit le carnaval.
 C'est un Dieu d'étrange figure:
 Écho l'engendra de Mercure,
 & de sérieux Pantalons
 l'élevèrent de-là les monts;
 il a le babil de sa mère;
 il est hableur comme son père;
 des deux sexes il prend la voix:
 il porte jupes & culottes;
 il a plus de masques cent fois,
 que Dom Japhet n'a de calottes;
 vêtu de diverses couleurs,
 il rit d'un œil, pleure de l'autre,
 embrasse goujats & seigneurs,
 crie à tout venant: je suis vôtre;
 bref, c'est le Dieu du compliment.

Pauvre de sens, riche en parole,
 il flatte, il soubaite, il console,
 & le tout indifféremment ;
 c'est en Janvier qu'il caracole ;
 & met le monde en mouvement ;
 il rend toute une Cité folle,
 comme à Naples la Tarentole : (1)
 bien est-il vrai que son séjour
 n'est ici que d'une semaine ;
 il tient plus long-tems à la Cour :
 toute l'année il s'y démène.

Par feu M. ROI.

(1) Dit-on *la Tarentole* pour la Tarentule ?
 Ces vers singuliers n'ont jamais été imprimés.

QUATRAIN.

IL faudroit penser pour écrire ;
 il vaut encor mieux effacer ;
 les auteurs quelquefois ont écrit sans penser ;
 comme on parle souvent sans avoir rien à dire.

Par M. DE VOLTAIRE.



APOLOGIE DE L'ART,

E P Î T R E

Adressée le premier jour de l'an à un Amateur de la belle nature, en lui envoyant des Magots, des papiers de la Chine, & d'autres colifichets.

BON jour, bon an, salut, santé ;
à mon Philosophe entêté
de la simple & froide NATURE,
cette triste Divinité,
qui n'ose, dans sa marche obscure,
de son éternelle parure,
varier l'uniformité.

De mon ame Idole chérie ;
ART charmant, Dieu de ma patrie ;
le merveilleux naît sous tes pas ;
entichis toujours ces climats
des trésors de ton industrie ;
laisse gronder les partisans
de ta rivale désolée :
de nos villes & de nos champs
pour jamais elle est exilée.

Un sceptre d'émail à la main ;
tu gouvernes en souverain
le François brillant & volage ;

c'est toi qui formes l'assemblage
 de ses légers ameublemens ;
 ta délicatesse, tes grâces
 brillent dans ses appartemens ;
 il doit à tes heureux talens
 ces festons, ces vernis, ces glaces ;
 ces rideaux à nœuds de rubans,
 ces papiers que ta main divine
 peignit pour le plaisir des yeux,
 ces magots si facétieux,
 nés de ton humeur enfantine,
 & tous ces riens délicieux,
 que tu fais venir de la Chine,
 pour en décorer ces beaux lieux.

Qui suit la Nature à la piste,
 ne sera jamais qu'un copiste,
 qu'un malheureux imitateur :
 le Chinois seul est créateur ;
 il donne un nouvel ordre aux choses ;
 fertile en prodiges divers,
 ses riantes métamorphoses
 font éclore un autre univers.

Fleuves, coulez sur les montagnes ;
 détachez-vous du firmament,
 étoiles, parez les campagnes ;
 poissons, quittez votre élément ;
 vous, oiseaux, rampez sur la terre ;
 cerfs, rhinocéros, éléphants,
 volez au séjour du tonnerre ;
 & vous, mortels impertinens,
 venez sous diverses figures,

par mille grotesques postures,
me divertir à vos dépens.

Voilà, malgré votre satire,
ce que j'aime & ce que j'admire !
soyez aussi de votre tems ;
& que la nature marâtre,
dont vous êtes trop idolâtre,
perde son pouvoir sur vos sens.
Croyez-moi : ses charmes mauffades
ressemblent à ces beautés fades,
que l'on contemple sans desirs :
l'art est une coquette aimable,
dont l'enjouement inépuisable
fait donner la vie aux plaisirs.

Par M. FRERON.

Il y a dans cette Epître de l'imagination, de la poésie, des détails agréables : on pourroit faire aussi une excellente pièce sur le sujet contraire.

A UNE FEMME MORALISTE.

LA morale est pleine de charmes ;
elle touche & séduit les cœurs ;
à la raison je rends les armes :
ta main la couronne de fleurs.
Mais, jeune Elmire, la tendresse,
dans tes yeux, se peint à son tour :
ah ! quand tu parles de sagesse,
devroient-ils inspirer l'amour ?

Par M. DORAT.

A MADEMOISELLE * *

Qui avoit proposé le bonheur d'être libre
pour sujet d'une Pièce de vers.

L'UN s'attache à la gloire, & l'autre sert les rois ;
chacun a son Dieu qu'il encense ;

il est doux d'être libre & de vivre à son choix ;
le courtisan le dit ; l'homme sage le pense.

Quand on vous voit, on n'a point à choisir ;
on se fait un affront (1) de son indépendance ;
l'honneur est dans les fers, la gloire est de servir.
Eh ! comment conserver un parfait équilibre
entre la raison & l'amour ?

si le ciel eût voulu que l'homme restât libre,
il se fût bien gardé de vous donner le jour.

Par M. LE PRIEUR.

(1) *Affront* n'est pas le mot propre.

A MADAME....

En lui envoyant *Téliamed*.

DES flots, dit cet auteur, nous sommes tous
venus :

auriez-vous cru sortir du sein des eaux, *Mélite* ?
pour moi, j'ignorois qu'*Amphitrite*
fût produit plus d'une *Vénus*.

Par M. IMBERT.

LE BOUQUET DE GENEVIÈVE.

MALGRE' la naissance & le rang ;
 souffrez , Comtesse , un parallèle
 entre vous & la Pastourelle ,
 que révère le peuple franc. (1)
 Eh ! qu'importent la panieriere ,
 & la houlette , & les moutons ,
 & les palais & la chaumière ,
 & les rubans & les blasons ?
 c'est par le cœur qu'on est Bergère ;
 Nos goûts & nos premiers penchans
 nous rapprochent de la nature ;
 Comtesse , vous aimez les champs ,
 leur simplicité , leur verdure ;
 ils ont des charmes si touchans !
 on est Bergère , je vous jure ,
 lorsque l'on aime le printems.
 Souvent l'ombre de la retraite
 plaît , & suffit à vos desirs :
 libre des soins de l'étiquette ,
 vous y remplissez vos loisirs
 de l'étude sage & secrette ,
 des vrais biens & des vrais plaisirs ;

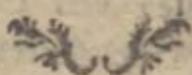
(1) Vers qui manque à l'harmonie.

ce goût-là tient à la houlette,
 Quand le jour de ses derniers traits
 doroit les campagnes fleuries,
 j'ai vu souvent vos pas distraits (2)
 errer sur l'émail des prairies ;
 rêveuse , vous goûtiez le frais :
 on est , avec des rêveries ,
 Bergère à peu de chose près.
 Ai-je fini le parallèle ?
 oh ! non , sans doute ! . . . il faut un chien ;
 vous l'avez ; Carite est si belle !
 Carite vous garde si bien !
 elle est si tendre & si fidelle !
 Mais , quoi ? ne manque-t-il plus rien ?
 filez-vous ? j'ai vu cet automne
 votre main tourner le fuseau ;
 les moutons ? l'amour vous les donne ;
 oui , tout ce qui vous environne
 vous aime , & voilà le troupeau.

Par M. COLARDEAU.

(2) Vos pas distraits expression hardie.

Ces sortes de parallèles commencent à être usés : celui-ci a toutes les grâces de la nouveauté ; on n'avoit encore rien sur Sainte-Geneviève , & l'Auteur a su louer la nouvelle Bergère , sans dénigrer l'ancienne.



E P I T R E

A M. LE COMTE DE TRESSAN.

J E me souviens qu'en ma présence,
 d'Apollon disant le secret,
 vous voulûtes dès mon enfance,
 qu'une Lyre fût mon jouet.
 A cette fameuse fontaine,
 où tant de rimeurs se traînoient,
 je vous voyois aller sans peine :
 les Grâces vous y conduisoient.
 Mais quand par de charmantes routes
 aux lizières vous me meniez,
 je n'y buvois que quelques gouttes
 de l'eau dont vous vous abreuviez,
 Aussi la Lyre si touchante,
 que de vous j'obtins autrefois,
 est toujours aigre & discordante,
 dès qu'elle passe sous mes doigts ;
 de grâce, apprenez-moi, mon maître,
 à l'adoucir, à la régler ;
 à vos soins, je devrai peut-être
 la gloire de vous célébrer.
 Alors dans un charmant délire,
 il faudra varier mes sons :
 que j'aurai de choses à dire !

à dieu , j'attendrai vos leçons,
 La goutte à la ferre cruelle ;
 vous a , dit-on , persécuté ;
 c'est un bon d'immortalité :
 mais vous l'auriez bien eu sans elle,

*Par M. DE L.**.*

R O M A N C E.

AIR NOTÉ, n^o. 2.

QUAND Colin est auprès de moi ,
 mon cœur s'émeut , mon sein palpite ;
 tout s'embellit quand je le voi ,
 tout me déplaît dès qu'il me quitte,
 Son sourire m'ouvre les cieux ;
 sa voix me charme & m'intéresse ;
 je crains de rencontrer ses yeux ,
 & je voudrois les voir sans cesse.

Quelquefois en filant mon lin ,
 je pense à lui , je perds courage ;
 le fuseau tombe de ma main :
 je ne vois plus que son image,
 Son sourire, &c.

Par M. LEONARD.

LE MOUCHERON PHILOSOPHE.

F A B L E.

UN Moucheron philosophoit ;
Philosopher ! c'est bien le fait
d'un Moucheron ! la pauvre bête
sans doute radotoit ,
& s'y castoit la tête.

Soit : mais enfin la chose étoit
comme je vous le dis ; écoutez-moi de grâce.
Tantôt avec audace ,
prétendant gouverner les peuples & les Rois ,
à l'univers entier il annonçoit ses loix :
tantôt sur le ciel même ,
déployant , plein d'orgueil , son vain & faux sa-
voir ,

de l'artiste suprême

il attaquoit , par un hardi système ,
& la sagesse & le pouvoir.

Le hasard , disoit-il , de la nature entière
a formé les accords ;

le hasard seul des cieus & de la terre
dirige les ressorts ;

un ouvrage imparfait ne peut être l'ouvrage
d'un Dieu que l'on dit tout-puissant ;

la raison nous l'apprend ,
 & la raison est le guide du sage :
 Raison , fille du ciel , daigne éclairer mes pas :
 Pendant qu'il tenoit ce langage ,
 la Raison descendit , (telle on peint son image) ,
 un flambeau dans la main , dissipant un nuage :
 charmé de ses appas , (1)
 frappé de la vive lumière
 que son flambeau répand ,
 notre Philosophe imprudent
 réfléchissant à sa manière ,
 prend son essor ,
 vole autour d'elle ,
 se brûle une aîle ,
 puis l'autre encore ,
 enfin périt. Hélas ! parmi les hommes ,
 combien de Mouchérons dans le siècle où nous sommes !

Par M. l'Abbé DE VAUROUX.

(1) Cette disposition de rime n'est point harmonieuse.

A M A D A M E ** ,

En lui envoyant le recueil des vingt Baisers.

VINGT ! ce nombre-là t'effarouche !
 Pour tous les vingt , jeune Psyché ,
 si j'en obtiens un de ta bouche ,
 je croirai faire un grand marché.

Par M. DORAT.

PROLOGUE

*De la Tragédie d'ESTHER, qu'on a jouée en
1770 au Couvent de Belle-Chasse, le jour
de Sainte-Rose, fête de Madame la Prieure.*

LA PIÉTÉ.

PAR ce monde profane, oubliée ou proscrite,
j'ai pour asyle encor ce lieu que Rose habite ;
j'y goûte les douceurs de la sainte cité :
que cet heureux séjour plaît à la Piété !
J'y vois, ô chaste époux, tes compagnes chéries
du céleste froment par toi-même nourries ;
pour soupirer sans cesse au pied de tes autels ;
leur cœur a dédaigné l'hommage des mortels ;
leur voix mélodieuse annonçant tes louanges,
semble unir ses accens au concert de tes Anges ;
ta lumière les guide, & d'un pas assuré,
elles suivent tes pas jusqu'au tombeau (*) sacré.

Que vois-je ? quels apprêts ! on accourt, on s'em-
presse ;

l'air retentit de chants & de cris d'allégresse ;
le doux feu du desir brille dans tous les yeux ;
des plaisirs innocens vont animer ces lieux.

* Les Dames de Belle-Chasse sont Chanoinesse du Saint-
Sépulchre ; ainsi cet éloge leur est propre.

Rose , pour t'honorer cet enclos se décore ;
 les fleurs l'ont parfumé , tes vertus plus encore ;
 Ne te refuse point à des transports si doux :
 de l'encens qui t'est dû le ciel n'est point jaloux ;
 tu plais , tu reçois tout de sa bonté suprême ;
 c'est elle-même en toi qu'on révère & qu'on aime.
 Vois ce tumulte heureux, vois ces jeux pleins d'appas,
 tes filles en ce jour sont par-tout sur tes pas.
 C'est par le tendre amour que tu règues sur elles ;
 ainsi que la Colombe assemble sous ses ailes ,
 ses dociles Petits accourus à sa voix ,
 les nourrit , les échauffe , & les guide à-la-fois :
 ainsi par tes leçons , cette jeunesse instruite ,
 au sentier du bonheur marche sous ta conduite.

O charme de tes loix ! ô trop rapides jours !...
 Mais si ton règne avance , & va finir son cours , (**)
 ne crains pas que l'amour dans leur ame s'efface ;
 il ne tient qu'à toi seule , & non pas à ta place.
 Sur un théâtre saint , Rose , je viens t'offrir
 ces jeux édifiants que j'ouvris dans Saint-Cyr ;
 je vais montrer d'Esther l'ame pure & fidelle ;
 d'autres , en la voyant , feront le parallèle.

Par M. l'Abbé DE MALESPINE.

(**) On élit la Prieure tous les trois ans.

En donnant la Tragédie d'Esther au Couvent de Belle-Chasse,
 on ne pouvoit se servir du prologue de Racine, où il parle des
 conquêtes de Louis XIV. Il est heureux que les circonstan-
 ces aient engagé M. l'Abbé de Malespine à composer
 celui-ci, où la Piété prend un langage si aimable, & si analogue
 à son vrai caractère.

BILLET DOUX A LA FORTUNE.

FORTUNE, je veux bien encore
 épier un tems tes faveurs ;
 de cette foule qui t'adore ,
 je t'épargnerai les langueurs :
 la langueur ennuie & fatigue ;
 pour moi j'aimerois presqu'autant
 un vieux, qu'un langoureux amant.
 Menons plus gaïment notre intrigue :
 je n'entends rien à soupirer ;
 tu n'es qu'une franche coquette ;
 je fais fort bien comme on les traite :
 j'en ai par fois pu rencontrer.
 J'ai deviné ton caractère,
 & je crois avoir à tes yeux
 un assez bon droit pour te plaire :
 c'est de n'être point amoureux.
 Si je te plais, tu peux me prendre ;
 beaucoup plus jouissant que tendre ;
 si cela dure, eh bien ! tant mieux :
 si tu me chasses, sans me pendre, (1)
 je te jure, sur mon honneur,
 que, sans la plus petite humeur,

(1) *Sans me pendre*, transposition qui rend la phrase touchante.

je serai le premier à rendre
 billets doux , lettres & portrait ;
 Ou tu resteras mon amie ,
 ou , si tu veux , mon ennemie ;
 ou tu m'oublieras tout-à-fait.
 Coquette , jolie & friponne ,
 peut nous occuper un moment :
 mais , par ma foi ! bien fou qui donne
 un regret à son changement.

*Par M. le Marquis DE P**.*

A MADAME DE**.

DANS les beaux jours du premier âge ,
 vous auriez eu tous les autels ;
 en vous , Eglé , des immortels
 on reconnoît l'heureux ouvrage :
 Junon vous a donné son port majestueux ,
 ce front qui réunit la grâce & la noblesse ;
 Hébé , sur ce beau teint dont l'œil est amoureux ,
 fixa la fleur de sa jeunesse ;
 Minerve , à ces brillans attraits ,
 ajouta les trésors de l'ame :
 mais c'est l'Amour qui combla ces bienfaits ;
 dans vos yeux , il a mis sa flamme ,
 & dans votre main , tous ses traits.

Par M. D'ARNAUD.

LE PLAISIR ET L'ENNUI.

F A B L E.

LE Plaisir & l'Ennui , depuis le premier âge ,
vont parcourant cet Univers ;
ce premier vole , & c'est dommage.

Le Plaisir , traversant les airs ,
fort d'une ville , & va dans un village.

Voulez-vous me loger , dit-il aux habitans ?

» Volontiers , notre ami , dirent ces bonnes gens :

Lors répond le Plaisir : « J'abandonne la ville ;

» je connois votre cœur : vous connoîtrez le mien ;

» vous saurez qui je suis : vous le méritez bien.

» Ce village me plaît ; il sera mon asyle ;

» j'irai voir tantôt l'un , tantôt l'autre : aujourd'hui

» je loge chez Colin ». C'étoit fête chez lui :

car sa chère moitié venoit ce jour-là même

de lui donner un beau garçon ,

& le Plaisir fut du Baptême.

Mais l'autre voyageur passant par le canton ,

l'Ennui , par hasard vint , & leur dit : Eh ! de grâce !

« pour cette nuit , logez-moi seulement ».

On répondit qu'on n'avoit point de place ;

le voisin en dit tout autant ;

plus loin de même. Alors l'Ennui très-sage

prit le parti de sortir du village :

mais il n'y perdit pas : car il eût le bonheur,
 en affectant un air honnête,
 de se glisser chez le Seigneur,
 qui ce jour-là donnoit une brillante fête.

Par M. DROBECQ.

V E R S

A MONSIEUR L'ABBÉ DE VOISENON,

A l'occasion de sa convalescence.

○ toi ! le Chaulieu de nos jours,
 qui puifas au berceau l'heureux talent de plaire,
 est-il vrai, cher Abbé, que, d'un bras sanguinaire,
 le Destin, de ta vie alloit trancher le cours ?

En ce moment que faisoient donc les Grâces ?
 Comment ont-elles pu, veillant sur nos climats,
 un seul instant s'écarter de tes pas ?

Mais je les vois voler au bruit de tes disgrâces ;
 le Dieu des morts est attendri ;
 il déride son front sévère ;
 & , défarmé par la troupe légère,
 en soupirant, lui rend son favori.

Echappé de la nuit profonde,
 tu regrettes peut-être un laurier éternel ! ...
 Pendant quelques momens, séduis encor le monde :
 nous aurons tout le tems de te voir immortel.

Par M. LE PRIEUR.

EPIGRAMME

E P I T R E

AU ROI DE LA CHINE.

*Sur le Recueil de vers qu'il a fait
imprimer.*

REÇOIS mes complimens, charmant Roi de la
Chine :

ton trône est donc placé sur la double colline !
on fait dans l'Occident que, malgré mes travers ;
j'ai toujours fort aimé les Rois qui font des vers ;
David me plut aussi, quoiqu'à parler sans feinte,
il prône trop souvent sa chère cité sainte,
& que d'un même ton, sa muse à tout propos,
fasse danser les monts & reculer les flots.
Frédéric a plus d'art, & connoît mieux son monde ;
il est plus varié ; sa verve est plus féconde ;
il a lu son Horace ; il l'imite, & vraiment
ta Majesté Chinoise en devrait faire autant.
Je vois avec plaisir que de Peking à Rome,
l'art de la poésie est nécessaire à l'homme ;
qui n'aime point les vers a l'esprit sec & lourd ;
je ne veux pas chanter aux oreilles d'un sourd ;
les vers sont en effet la musique de l'ame,
O toi que sur le trône un feu céleste enflamme,
dis-moi si ce grand art dont nous sommes épris,
est aussi difficile à Peking qu'à Paris.

Année 1771.

G

Ton peuple est-il soumis à cette loi si dure,
 qui veut qu'avec six pieds d'une égale mesure,
 de deux alexandrins, côte-à-côte marchans,
 l'un serve pour la rime & l'autre pour le sens :
 si bien que sans rien perdre, en bravant cet usage,
 on pourroit retrancher la moitié d'un ouvrage. (1)
 Je me flatte, grand Roi, que tes sujets heureux
 ne sont point opprimés de ce joug onéreux.
 Parmi nous, le sentier qui mene aux deux collines,
 ainsi que tout le reste, est parsemé d'épines.
 A la Chine, sans doute il n'en est pas ainsi ;
 les biens sont loin de nous, & le mal est ici ;
 c'est de l'esprit françois la devise éternelle :
 je veux m'y conformer, (2) & d'un crayon fidèle,
 peindre notre Parnasse à tes regards chinois ;
 écoute : mon partage est d'ennuyer les Rois.

Tu fais (car l'univers est plein de nos querelles)
 quels débats inhumains, quelles guerres cruelles
 occupent tous les mois l'infatigable main
 des sales héritiers d'Etienne & de Plantin. (*)
 Cent rames de journaux, des rats fatale proie,
 sont le champ de bataille où le sort se déploie
 Du Jansénisme obscur, le fougueux gazetier
 aux beaux esprits du temps ne fait aucun quartier :

(1) On n'a jamais peint aussi agréablement les inconvéniens de nos vers de douze syllabes. Voilà, ce me semble, de ces détails qui marquent le grand écrivain.

(2) Cela n'est-il pas un peu vague ? Comment se conformer à cette éternelle devise de l'esprit françois : *Les biens sont loin de nous, & le mal est ici ?* est-ce là une devise ?

(*) Imprimeurs.

H** poursuit de loïn les Encyclopédistes ;
 L** fond en courroux sur les Economistes ;
 à brûler les Payens , R*** se morfond ;
 B** pousse à Jean-Jacques , & Jean-Jacques à B** ;
 P*** contre eux tous puissamment s'évertue :
 que de fiel s'évapore , & que d'encre est perdue !
 Parmi les combattans , vient un rimeur gascon ,
 prêdicant Huguenot , favori de F** ,
 qui , pour se signaler , refait la Henriade ;
 & tandis qu'en secret chacun se persuade
 de voler en vainqueur au haut du mont sacré ;
 on vit dans l'amertume , & l'on meurt ignoré.
 La discorde est par-tout , & le public s'en raille ;
 on se hait au Parnasse , encor plus qu'à Versailles.
 Grand Roi , de qui les vers & l'esprit sont si doux ,
 crois-moi : reste à Pekin , ne viens jamais chez nous ;
 auprès du fleuve jaune , un peuple entier t'admire ;
 tes vers seront toujours très-bons dans ton Empire :
 mais gare que Paris ne flétrît tes lauriers ;
 les François sont malins & sont grands chansonniers...
 Le Roi , me diras-tu , de la Zone cimbrique ,
 accompagné par-tout de l'estime publique ,
 vit Paris sans rien craindre , & régna sur les cœurs ;
 on respecta son nom , comme on chérit ses mœurs :
 oui , mais cet heureux Roi qu'on aime & qu'on révère ,
 se connoît en beaux vers , & se garde d'en faire ;
 nous ne les aimons plus ; notre goût s'est usé ;
 Boileau , craint de son siècle , au nôtre est méprisé ;
 le Tragique , étonné de sa métamorphose ,
 fatigué de rimer , va ne parler qu'en prose ;

de Moliere oublié, le sel s'est affadi.

Envain pour ranimer le Parnasse engourdi,
 du Peintre des Saisons la main féconde & pure;
 des plus brillantes fleurs a paré la nature;
 vainement de Virgile élégant traducteur,
 Delille a quelquefois égalé son auteur :
 d'un siècle dégoûté, la démence imbécille
 préfère les remparts, & Faxhall à Virgile ;
 on verroit Cicéron sifflé dans le Palais.

Le léger vaudeville & les petits couplets
 conservent notre gloire à l'opéra-comique :
 tout le reste est passé, le sublime est gothique.
 N'expose point ta muse à ce peuple inconstant;
 Zoïle te loueroit pour quelqu'argent comptant :
 mais tu serois peu lu, malgré tout ton génie,
 des gens qu'on nomme ici la bonne compagnie.
 Pour réussir en France, il faut prendre son tems..

.
 Monarque au nez camus des fertiles rivages,
 peuplés, à ce qu'on dit, de fripons & de sages,
 règne en paix, fais des vers, & goûte de beaux
 jours,

tandis que sans argent, sans amis, sans secours,
 le Mogol est errant dans l'Inde ensanglantée ;
 que d'orages nouveaux la Perse est agitée,
 qu'une pipe à la main, sur un large sofa,
 mollement étendu, le pesant Mustapha
 voit le Russe entasser de victoires nouvelles,
 des rives de la Save aux bords des Dardanelles,
 & qu'un Bacha du Caire à sa place est assis,

au trône où les Hébreux ont vu régner Isis ;
 Nous autres cependant au bout de l'hémisphère ;
 nous des Velches grossiers postérité légère , (3)
 livrons-nous en riant dans le sein des loisirs ,
 à nos frivolités que nous nommons plaisirs . . . »

Par M. DE VOLTAIRE.

(3) Vers charmant.

Pour donner à cette Pièce le tribut de louanges qu'elle mérite , il faudroit répéter ce qu'on ne cesse de dire sur les vers de M. de Voltaire depuis 50 ans. On est sur-tout d'accord sur la supériorité de ses poésies légères.

É P I T A P H E

De M. le Président HENAUT , de l'Académie Française.

A INSI que les vertus , les talens n'ont point
 d'âge ;
 dans ses écrits jamais on n'entrevoit le sien ;
 il lut l'histoire en Philosophe , en sage ;
 il l'écrivit en citoyen.

Par M. DE LA PLACE.

M. le Président Hénault , célèbre par son Abrégé chronologique de l'Histoire de France , & qui auroit dû l'être aussi par sa pièce de François II , est mort à Paris le 24 Novembre 1770.

MADRIGAL.

SUR les jaloux, l'amour épuise
 ses plus redoutables rigueurs ;
 il veut qu'on engage les cœurs ;
 & défend qu'on les tyrannise.
 Belles, prenez de douces chaînes ;
 tout doit répondre à vos desirs ;
 le Dieu d'amour garde ses peines ;
 pour qui troublera vos plaisirs.

A MADAME DE SA**,

*En lui envoyant une Pomme avec ces
 mots : à la plus Belle.*

DE la beauté cette pomme est le prix ;
 Vénus l'obtint, vous l'obtiendrez comme elle ;
 je suis juste comme Paris,
 comme Vénus vous êtes belle.

Par M. IMBERT;



LE RUBAN,

IDYLLE.

LUCETTE, MIRTIL.

LUCETTE *à part.*

LE voilà ! le perfide ! .. ah ! que je suis émue !

MIRTIL *à part.*

L'infidelle soupire . . . & je soupire aussi !

LUCETTE.

J'ai bien regret d'être venue ;
je ne m'attendois pas à te trouver ici :
mais je vais m'en aller , pour éviter ta vue ;
une autrefois je chercherai
mon ruban qui s'est égaré.

MIRTIL.

Ah , cruelle ! est-tu donc fâchée
d'être encore une fois condamnée à me voir ?

LUCETTE *cherchant son ruban.*

Ce n'est pas qu'au ruban je sois bien attachée ;
pour te le rendre , ingrat , j'aurois voulu l'avoir ;
c'est un don qu'autrefois m'avoit fait ta tendresse ;

j'en ornois mes cheveux ; je le portois pour toi . . .
 Quand tu le trouveras , pour gage de ta foi ,
 tu peux l'offrir à ta maîtresse.

MIRTIIL *suivant Lucette qui va çà & là le corps
 penché.*

Mon ruban ne te plaisoit pas :
 tu n'en veux recevoir que d'une main plus chère ;
 ceux de Lamon , sans doute , ont pour vous plus
 d'appas ;
 je suis pauvre ; il est riche . . . il a droit de vous
 plaire.

S'arrêtant devant elle , & croisant les bras.

Hélas ! si tu m'aimois , quel seroit mon destin !
 nul mortel ne m'eût (1) fait envie ;
 & voilà que dans le chagrin
 je vais finir ma triste vie !
 L'éclat d'un jour pur & serein
 pour mes yeux n'aura plus de charmes ;
 je gémirai dès le matin ;
 & le soleil , à son déclin ,
 me retrouvera dans les larmes.

Se promenant d'un air accablé.

Tout ce qui m'entourne irrite ma douleur :
 ici , sur mes genoux , reposoit la cruelle ;
 ici , mes plus beaux jours s'écouloient auprès d'elle ;
 ici , par cent baisers (ô comble d'horreur !)

(1) Après quel seroit mon destin , ne faut-il pas : nul mortel ne me ferait envie ?

L'ingrate m'affuroit d'une amour éternelle

S'approchant de Lucette & la regardant :

Je t'entens soupirer ! tu pleures, infidelle ! . . .
& tu ne pleures pas de me percer le cœur !

LUCETTE.

Va ! c'est toi qui n'est qu'un trompeur ;
laisse-moi va trouver cette amante nouvelle ,
que peut séduire aussi ton langage imposteur
hélas ! à me tromper tu n'avois point de gloire ;
j'avois tant de plaisir à croire
que de mes sentimens tu faisois ton bonheur !

MIRTI L se jettant aux pieds de Lucette :

Quoi ! tu peux te livrer à d'indignes alarmes !
J'en jure par tes mains que je couvre de larmes :
c'est toi seule que j'aime.

LUCETTE.

Oses-tu l'affurer ?
tu m'aimes ! . . . pleure , ingrat, après m'avoïr
trahie
tu m'aimes ! toi qui fais le tourment de ma vie !
que tu vas me désespérer !

En sanglottant.

Je ne pourrai survivre à cette perfidie ;
je sens que j'en mourrai . . . quand je ne serai plus ,
tu pleureras alors ta malheureuse amie ,
& tes pleurs seront superflus.

M I R T I L *se levant avec vivacité.*

Qui ! moi ! .. moi ! je suis infidèle !
non, je ne le suis pas .. C'est Lucette , c'est elle ;
Lamon a sçu lui plaire ; oui , parjure , c'est toi ;
ne l'épouses-tu pas au mépris de ta foi ?

L U C E T T E .

Moi ! j'épouse Lamon ! qui te l'a dit ?

M I R T I L .

Lui-même.

L U C E T T E *se précipitant au cou de Mirtil.*

Ah ! je respire ! il nous trompoit ;
ce méchant que je hais , & qui veut que je l'aime ;
de nous brouiller , sans doute , avoit fait le projet.

Si tu savois ce qu'il disoit !

hier , j'étois assise auprès de ma chaumière :
je t'attendois , Mirtil , & tu n'arrivois pas ;
quelques larmes déjà couloient de ma paupière ;
le cruel vint à moi . . . pauvre Lucette ! hélas !
fais-tu que ton Mirtil aime une autre bergère ? . . .

M I R T I L .

Ah ! Lucette

L U C E T T E .

A ces mots , je tombai dans ses bras ,
& des ruisseaux de pleurs inondoient mon visage .
Le trompeur ajouta : » Venge-toi d'un volage ;
» Lucette ! épouse-moi , tes jours seront heureux :

» j'ai de l'or, des troupeaux, & de vastes campagnes ;
 » tu jouiras d'un sort au-dessus de tes vœux,
 » & tu feras envie à toutes tes compagnes ».

Je répondis : « Lamon, tu peux garder ton or ;
 » Mirtil m'aimoit, & sa tendresse
 » étoit pour Lucette un trésor :

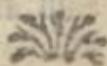
» Mirtil ne m'aime plus... j'ai perdu ma richesse ;
 » mais quoique le perfide ait trahi sa promesse,
 » je sens bien que je l'aime encor ».

O Dieu ! que j'ai souffert dans cette nuit cruelle !
 je disois en pleurant, je veux aller revoir
 les lieux où tant de fois j'ai trouvé l'infidèle,
 & j'y mourrai de désespoir.

Je suis venue ici, livrée à mes alarmes ;
 j'ai senti mon cœur battre, alors que je t'ai vû ;
 je cherchois un ruban qui n'étoit point perdu :
 mais je voulois cacher le sujet de mes larmes.

Par M. LEONARD.

Cette Idylle est une nouvelle preuve du talent de M. Leonard pour ce genre. Que d'intérêt, de grâces, de naïveté ! Il faut aussi remarquer que cette Pièce n'est imitée d'aucun Poète étranger, & qu'elle appartient toute entière à l'Auteur. Le recueil de ses Idylles, au nombre de plus de vingt, est actuellement sous presse ; il aura tous les ornemens typographiques, & il est peu de Poésies qui les méritent davantage.



LA FUITE INUTILE.

AIR NOTÉ, n^o. 3.

L'AUTRE jour, j'aperçus Lisette
 triste & déjà loin du hameau,
 avec panier & houlette,
 mais sans son chien & son troupeau.
 Je lui dis : où vas-tu, la Belle,
 avec l'air de te désoler ?
 Je suis l'amour, me répond-elle,
 & si loin qu'il n'y puisse aller.



Ton erreur, lui dis-je, est extrême :
 un vain dépit te fait la loi ;
 ton cœur te suit ; si ton cœur aime,
 l'ennemi voyage avec toi.
 Reviens parmi nos pastourelles,
 si tu n'as pas d'autres secours :
 le Dieu que tu fais a des ailes ;
 il te rattraperoit toujours.

Par M. DORAT,

L'Auteur des paroles l'est aussi de la musique.



E P I T R E

Sur les avantages de l'adversité.

OUI, Chloé, le malheur à l'homme est nécessaire ;
 par lui de la raison le flambeau nous éclaire ;
 il réveille en nos cœurs la sensibilité ,
 & nous fait mieux goûter la tendre humanité.
 Il prête aux vrais amours une flamme nouvelle ;
 lui seul à mes regards rendroit Chloé plus belle ;
 il irrite le feu qui nourrit nos desirs ,
 nous conduit au bonheur , & sert à nos plaisirs.
 L'Aurorè s'embellit de la fuite des ombres ;
 le plus riant matin naît des nuits les plus sombres ;
 qui n'eût point vu les mers lui présenter la mort ,
 jouiroit moins du calme & des douceurs du port.
 Si j'osois des héros t'exposer les images ,
 tu verrois l'infortune enflammer leurs courages ;
 tu verrois un Alcide , instruit par le malheur ,
 lui devoir ces autels , le prix de sa valeur ;
 Ulysse par le fort combattu dix années ,
 dans ses foyers chéris , fixer ses destinées ;
 sous une voûte obscure , aux portes des enfers ,
 tu verrois tout courbé sous le poids des revers ,
 à la sombre lueur d'une lampe fumante ,
 Gustave , méditant une vengeance lente ,
 tel qu'un Dieu menaçant qui vient frapper les Rois ,
 s'élever de la terre , & lui donner des loix ,

De combien de talens l'infortune est la mère !
 c'est peut-être à ses coups que nous devons Homère ;
 ce don seul suffiroit pour nous la faire aimer.
 Sous les traits du malheur, la beauté fait charmer ;
 Ariane trompée eût été moins touchante ,
 si le sort qui vouloit consoler cette amante ,
 & la dédommager de volages ardeurs ,
 aux regards de Bacchus ne l'eût montrée en pleurs ;
 Un prince vertueux que guide une Déesse ,
 veut d'un jeune héros éprouver la sagesse :
 il bannit de son front l'éclat, la majesté ,
 s'offre dans l'appareil de l'humble adversité ;
 Télémaque sensible accueille l'indigence ;
 son pere dans ses bras avec un cri s'élançe :
 « O Minerve ! mon fils est digne de mon sang ;
 » conserve-lui ce cœur tendre & compatissant ;
 » il a su respecter & plaindre la misère :
 » mon fils , quel autre hommage auroit flatté ton
 » pere » ?

Sans doute le malheur inspira la bonté.

A l'utile creuset, l'or doit sa pureté :
 ma Chloé, le malheur est le creuset de l'ame ;
 elle lui doit sa force & son active flamme,
 cet amour épuré, le germe des vertus :
 les plus infortunés aiment toujours le plus. (1)
 Loin de vous accuser, ô Dieux ! je vous rends grace
 de m'avoir fait connoître & sentir la disgrâce ; (2)

(1) Ce trait de sentiment peut devenir proverbe.

(2) *Grace & disgrâce.* Les composés ne riment point ;
 mais cette règle doit-elle avoir lieu quand l'acception des
 mots est aussi différente ? *Grace*, est pris en cet endroit
 pour *remerciement* ; quel rapport à *disgrâce* qui signifie le
 malheur.

mon cœur, sans cette épreuve, eut pu rester fermé
 au suprême plaisir d'aimer & d'être aimé ;
 surpris par les vapeurs d'une coupable ivresse,
 j'aurois pu m'endurcir au sein de la richesse.
 Non, non, le sentiment, de l'éclat ennemi,
 ne suit point ce bonheur dont on est ébloui ;
 son orgueil lui déplaît, son éclat l'importune ;
 il est le fils heureux de la triste infortune.

Au même sein conçus & nés le même jour ;
 deux êtres habitoient le terrestre séjour,
 bien différens de traits, ainsi que d'apanage :
 l'un étoit le bonheur, ayant tout en partage,
 & des Dieux complaisans épuisant la bonté ;
 l'autre étoit le malheur, enfant déshérité,
 dès le berceau, proscrit du ciel inexorable.
 Le ciel fut attendri de son sort déplorable.
 Par l'immortelle cour, Mercure député,
 accourut près de lui placer (3) l'humanité,
 le tendre sentiment, présent si plein de charmes ;
 & le plaisir touchant de répandre des larmes.
 L'amour vint en pleurant s'unir à l'amitié ;
 ce couple pour jamais au malheur fut lié.
 Il connut tes douceurs, flatteuse rêverie ;
 il suivit tes détours, solitude chérie ;
 il aima le silence, & l'ombrage des bois,
 dans les lieux écartés fit entendre sa voix ;
 c'est pour lui qu'un jour sombre attriste la nature,
 que la source s'échappe & coule avec murmure.
 Fuyant la folle joie, épris de son chagrin,

(3) *Accourut placer.* Cette expression est-elle exacte ?

il se nourrit des pleurs qui tombent dans son sein ;
 il donna la naissance à cette enchanteresse ,
 qui trompant nos ennuis , attache à la tristesse ;
 qui nous fait préférer à de vives ardeurs ,
 le charme attendrissant de ses douces langueurs ; (4)
 elle est de tous ses pas la compagne fidelle ,
 & dans l'ombre il se plaît à gémir avec elle ;
 ses maux furent mêlés à ses plaisirs si doux ,
 que du malheur enfin le bonheur fut jaloux.

Par M. D'ARNAUD.

(4) On ne pouvoit guères mieux désigner *la mélancolie*.

On trouvera dans cette Epître beaucoup de sentiment ,
 de l'imagination , des vers pleins de douceur & d'harmonie :
 mais elle a un autre mérite plus précieux encore ; elle fait
 aimer & estimer l'Auteur qui l'a produite. Toutes les âmes
 sensibles éprouvent du penchant pour ceux qui savent si
 bien parler leur langage ; & ce langage-là est universel :
 il est de tous les lieux & de tous les tems.

Q U A T R A I N

*Mis au bas du portrait de Madame
 Violet , fait par son mari.*

TOUT enchante ici le regard ,
 & le modèle & la peinture :
 l'une est le chef-d'œuvre de l'art ,
 l'autre celui de la nature.

Par M. IMBERT.

E P I T R E

Sur l'amitié des femmes.

NON, vous dis-je, Mademoiselle ;
non, je ne change point d'avis :
a-t-on le malheur d'être belle ?

il faut renoncer aux amis.

Sexe adoré qui nous occupes,
en amour nous sommes tes dupes
mais l'être encore en amitié,
oh ! ce seroit trop de moitié.

Belle Ninon, il a peut-être
l'art de tromper bien finement ;
quoique perfide, il est charmant ;
est-il ami ? sans compliment,
il ne l'est point, ni ne peut l'être.

En doutez-vous ? faut-il prouver ?
du vieux tems perçons les ténèbres :
je cherche à vos Beautés célèbres
des amis, & n'en puis trouver.

Je fais bien qu'Omphale eut Alcide ;
Sapho, Phaon, Julie, Ovide ;
qu'Helène brûla pour Paris ;
que Renaud fut goûté d'Armide,
que Vénus eut Mars, Adonis,
& cœtera : ce qui m'attriste,

c'est que je vois dans cette liste
 beaucoup d'amans , & point d'amis.
 D'une autre part , les belles ames
 de Castor , de Pirithoüs ,
 & de Pilade , & de Nifus ,
 de l'amitié sentoient les flammes ;
 oui , mais , parmi ces noms connus ,
 je ne vois point de nom de femmes.

Haïssez-moi si je vous mens.

L'amitié veut des sacrifices :
 vous autres , dans vos bons caprices ,
 vous n'en faites qu'à vos amans.
 L'amitié veut des confidences :
 & si j'en crois nos médifances ,
 nous devons craindre vos caquets ;
 vos cœurs , peu semblables aux nôtres ,
 ne sont pas , dit-on , fort discrets ;
 vous gardez très-bien vos secrets , (1)
 mais pas aussi-bien ceux des autres.
 Enfin l'amitié veut des soins ;
 & , lorsqu'on est jeune & jolie ,
 où les placer ? tant de besoins !
 tant de plaisirs ! ... Voyez Julie ,
 voyez Eglé , Flore , Célie.
 Quand le soleil a fait le tour
 de la moitié de l'hémisphère ,
 on ouvre une longue paupière ,
 on tire un cordon , il est jour.
 D'abord billets-doux , & lecture :

(1) Vers frappant de vérité.

il en est un dont l'écriture
 est reconnue, & qu'on relit.
 prompt réponse faite au lit.
 On court à sa glace, on sourit ;
 puis le café, puis la toilette,
 quelques visites du matin :
 un colonel, un médecin,
 un jeune abbé. Sur quelque emplette,
 & sur ses yeux, & sur son tein,
 on les consulte ; l'heure sonne ;
 il faut voler à l'opéra :
 il le faut ; *Arnoud* chantera.
 On cause, on rit, M** détonne ;
 on dit : mais *Guimard* n'est pas mal ; (*
 j'attens *Vestris* à la chaconne :
 quelle jambe à ce d'*Auberval* !
 Vient le souper : très-grande chère,
 très-jolis vins ; il faut y plaire ;
 il faut paroître tour-à-tour,
 sensible, folâtre, ingénue ;
 des mots que chacun s'attribue,
 des souris agaçant l'amour,
 & des regards qu'on distribue
 aux élégans qui font leur cour ;
 enfin le *Wisk* Mais les bougies
 baissent déjà : plus de parties,
 & chacun sort. Monsieur un tel,

(*) *Pas mal* : C'est une femme qui parle d'une danseuse
 charmante, la première sans contredit pour la volupté
 & pour les grâces : j'en demande pardon aux autres. Elle
 vient de jouer *Créuse* dans le ballet de *Médée* avec le plus
 grand succès ; elle a prouvé qu'une bonne danseuse peut être
 une bonne actrice. (Note de l'Auteur.)

par la plus étrange aventure ;
 n'a ni ses gens , ni sa voiture ;
 attendre seul est trop cruel :
 aussi , Madame très-honnête ,
 pour charmer cet ennui mortel ,
 veut bien rester en tête à tête.
 Lisette rentre... une heure après ;
 on va reprendre un tein plus frais ;
 on se couche en grondant ses femmes :
 voilà le jour bien employé !

Dans tout cela , pardon , Mesdames ,
 je n'ai rien vu pour l'amitié. (2)

Belle Ninon , quelle existence !
 ce n'est pas tout-à-fait ainsi
 que vos jours coulent en Provence :
 mais pour l'amitié , quand j'y pense ,
 avez-vous plus de tems qu'ici ?
 Après tout , ce plaisir du sage
 trop tôt peut-être aura son tour ;
 consolez-vous : dans le bel âge ,
 l'amitié ne vaut point l'amour.
 Eh ! croyez-moi : soyez moins belle ,
 cachez ces roses & ces lis ,
 cette bouche au tendre souris ,
 ces yeux où l'esprit étincelle ,
 si vous voulez , Ninon cruelle ,
 n'avoir jamais que des amis.

(2) Rien de plus délicieux que cette peinture de la journée
 d'une jolie femme , ni de plus adroit que la manière dont
 l'Auteur rentre dans son sujet.

Mais je me prête à vos chimères ;
 je suis votre ami, je le veux.
 Que nous nous abusions tous deux !
 cette amitié ne dure guères.
 Il n'est point d'homme apparemment
 assez heureux dans ma patrie
 pour être jamais votre amant :
 mais (passez-moi cette folie ,)
 j'en suppose un pour le moment.
 Dès-lors l'amitié languissante
 n'a que des entretiens glacés ,
 de froids plaisirs, des ris forcés ;
 l'amant paroît, l'ami tourmente ;
 je l'abhorre, j'en suis jaloux ;
 il l'est aussi de moi peut-être ;
 de moi ! sans doute, il peut bien l'être
 les amans ne sont-ils pas fous ?
 la guerre enfin devient trop forte ;
 c'est un procès bientôt jugé ,
 bientôt perdu ; l'amant l'emporte ;
 je suis l'ami : j'ai mon congé (3).
 Et si l'amant est infidèle ?
 (ne trompent-ils pas la plus belle ?)
 on daigne alors me rappeler ;
 qu'une jeune amie est touchante ,
 lorsqu'on voit ses larmes couler !
 que sa douleur est pénétrante !
 par degrés je me sens troubler ;

(3) La rapidité du style fait ici le meilleur effet ; il n'est pas possible de l'employer plus à propos.

vous avez vingt ans , j'en ai trente ;
Dieux ! quel plaisir . . . de consoler !

Entre notre sexe & le vôtre ,
il est donc vrai , chère Ninon ,
que l'amitié n'est qu'un vain nom ,
& par sa faute & par la nôtre .
Mais quel vacarme dans Paris ,
que dis-je ? dans toute la France !
nos tendres Beautés que j'offense
ont des fureurs , poussent des cris .
« Eh , mais ! voyez l'impertinence !
» on permet de pareils écrits !
» nous refuser . . . quelle insolence !
» vous verrez qu'on n'a point d'amis » .
Ah ! Mesdames , de la méprise
mille pardons ; vous en avez ;
pardon , Madame la Marquise :
ce jeune duc , que vous savez ,
qu'on reçoit en petite loge ,
que l'on ramène en Vis-à-vis ;
oh ! je le crois de vos amis ,
& j'en conviens à votre éloge .
Le chevalier , vif & charmant ,
qui , sans hériter de sa tante ,
vient de payer son régiment ,
de madame la présidente
est l'ami très-certainement .
Pour vous , madame la duchesse ;
vous eûtes , dit-on , tour-à-tour
quinze amis : quel fonds de tendresse !

quinze! c'est assez à la cour;
 & même on disoit l'autre jour,
 qu'un d'eux encor vous intéresse.
 Ah! quel crime ai-je donc commis?
 comme on se trompe sur les femmes!
 vous eûtes, vous avez, Mesdames,
 vous aurez toujours des amis.

Par M. BARTHE.

Cette pièce peut être regardée comme un modèle de persiflage & de bonne plaisanterie. Les détails en sont fins, & l'ensemble a l'effet le plus agréable & le plus piquant. Un homme de goût donneroit bien de longs poëmes que l'on connoit, pour une pareille épître.

F I N.



 TABLE.

M. D'ARNAUD, *Conseiller d'Ambassade de
Saxe.*

A Madame **,	page 6
A Mademoiselle **, qui s'étoit déguisée en homme,	36
Epître à Monsieur **,	70
Epître à Monsieur ** qui composoit des vers trop libres,	89
A Madame de **,	142
Epître sur les avantages de l'Adversité,	161

Le Marquis DE SAINT-AULAIRE.

Stances à l'Amitié,	121
---------------------	-----

M. BARTHE, *de l'Académie de Marseille.*

Epître sur l'Amitié des femmes,	165
---------------------------------	-----

M. DE BELLOY, *Citoyen de Calais,*

Jupiter & Junon,	19
------------------	----

M. BERNARD.

Aux Muses,	92
------------	----

M. DE BIGNICOURT.

Epigramme,	43
A Madame de **,	102

M. BLIN DE SAINMORE.

Mîsis & Daphné, Traduction libre de la huitième Idylle de M. Gesner,	25
Epître	

T A B L E.

169

Épître à M. le Comte de Montausier le jour de son mariage, 79

M. le Chevalier DE BONNARD.

Épître à M. le Chevalier de B**, 65

Imitation de l'Ode neuvième du troisième Livre d'Horace, 83

Épître à Madame la Comtesse de **, 115

M. le Chevalier DE B**,

A une jolie femme, née sous le solstice d'été, 2

Réponse à des vers de M. le Chevalier de Bonnard, 67

M. COLLET, *Auteur de l'Isle déserte.*

Portrait de Madame la Dauphine, 1

M. le Comte DE CHOISEUL.

Épigramme, 14

M. COLARDEAU.

Vers faits pour l'envoi d'un Ouvrage en marbre, représentant la Volupté sous la figure d'une femme endormie, 2

Vers à mon ami le jour de sa fête, 61

Le Bouquet de Geneviève, 133

Feue Madame la Marquise DU CHATELET.

Réponse à des vers de M. de Voltaire, 44

M. DE LA CONDAMINE, de l'Académie Française, &c.

Cantique spirituel d'un Paralytique, 59

M. le Chevalier DU COUDRAY.

Madrigal, 107

Année 1771.

H

M. DORAT.

- Les Oiseaux de proie : Fable
 Portrait, 23
 Quatrain,
 A Madame **, 53
 Epître à M. le Marquis de **, à l'occasion d'une
 grace qu'il avoit demandée pour Mademoiselle **
 à M. de Richelieu, 73
 A Mademoiselle Doligny, en lui envoyant deman-
 der une recette pour les maux d'estomac, 82
 Le Réservoir & le Jet-d'Eau : Fable, 91
 La vraie Philosophie, 96
 A Madame de Cassini, en lui envoyant des Oranges
 de Malthe, 101
 A Madame la Comtesse de **, qui ressemble à la
 figure de l'Amitié dans le groupe de M. Pigal,
 120
 A une Femme moraliste, 131
 A Madame **, en lui envoyant le recueil des vingt
 Baifers, 139
 La Fuite inutile, 160

M. DROBECQ.

- Le Plaisir, & l'Ennui : Fable; 145

M. LE FRANÇOIS, ancien Officier de Cavalerie

- In-promptu à Mademoiselle Davéjan, 124

M. FRÉRON, des Académies de Caën, Angers, &c.

- Apologie de l'Art, 129

M. DE FUMARS.

- L'Amour vainqueur de l'indifférence, 4

- A Madame la Comtesse de ** le jour de sa fête, 61

M. IMBERT.

- A la Fortune

T A B L E.

771

Épître à M.**,	31
Épigramme,	46
Quatrain sur les alliances de la maison d'Autriche,	60
A Mademoiselle**,	76
A Madame,	96
Épigramme,	120
A Madame** , en lui envoyant Telliamed,	132
A Madame Sa** , en lui envoyant une pomme,	150
Quatrain pour le portrait de Madame Violet,	164
M. le Marquis DE SAINT-JUST.	
Vers à Madame la Marquise d'Antremont,	33
Épigramme,	88
M. LEONARD.	
L'hiver : Idylle,	28
Romance,	136
Le Ruban : Idylle ;	158
M. DE L** , Capitaine de Dragons.	
Épître à M. le Comte de Tressan ;	135
M. l'Abbé DE MALESPINE.	
Prologue d'Esther, fait pour le Couvent de Belle-Chatte,	139
M. le Marquis DE SAINT-MARC.	
Conte,	35
Autre,	78
M. l'Abbé le MONNIER , Chapelain de la Sainte-Chapelle.	
Le Melon & l'Artichaux : Fable,	49
M. LE MIERRE.	
Épître au Sommeil,	85

Au Cardinal du Perron ,	109
M. MUGNEROT.	
A Monsieur T** ,	91
M. PAR... DE M**.	
Vers de M. de M** à sa femme	34
M. DE SAINT-PERAVI.	
Stances sur la Vie ,	47
Couplet fait sur le champ pour Madame de** ,	114
Épître de Zizi , petit chien de l'Auteur , &c.	123
M. le Marquis DE P**	
Billet doux à la fortune ,	145
M. PIRON.	
A Monsieur qui avoit envoyé des Perdrix à l'Au- teur ,	14
Le Cordelier-Cheval : Conte ,	37
M. DE LA PLACE.	
Épitaphe de M. de Monerif ,	126
Épitaphe de M. le Président Hénaüt ,	153
M. l'Abbé PORQUET, Aumônier du feu Roi de Po- logne , & Membre de l'Académie de Nancy.	
Inscription mise au bas du Mausolée du Roi Sta- niflas ,	102
M. LE PRIEUR.	
A Mademoiselle** , qui avoit proposé le bonheur d'être libre pour sujet d'une pièce de vers ,	133
Vers à M. l'Abbé de Voisenon sur sa convalescence ,	144

T A B L E.

273

M. DE RHULIERES.

Métamorphoses d'Erésicète, 12

Feu M. ROI.

Etrences à M. **, 12

M. ROUSSEAU de Genève.

Epitaphe de deux Amans, &c.

M. SAUTEREAU DE BELLEVAUD.

Couplets à Mademoiselle **, 77

La Dispute : Apologue, 103

M. THIERRIAT.

Ma Consolation, 55

M. TRICOT.

Epigramme, 29

Autre, 76

M. l'Abbé DE VAUROUX.

Le Moucheron-Philosophe : Fable, 137

M. le Marquis DE LA VIÉVILLE.

A Madame de F **, 108

M. l'Abbé DE VOISENON, de l'Académie Française.

A Madame **, &c. 18

M. DE VOLTAIRE, de l'Académie Française, &c.

Epître à M. de Saint-Lambert, 15

A Mademoiselle **, dont l'Amant s'étoit noyé, 24

Inscription pour la statue de Giafer le Bermécide, 32

Etrences à Madame la Marquise du Châtelet, 44

Vers extraits d'une lettre à Madame N **, 57

H iij

Quatrain pour le portrait de Confucius ;	72
A Madame la Marquise d'Antremont ,	84
In-promptu à une Dame déguisée en Turc au bal,	96
Sur un Baïser que la Dauphine donna à Alain Chartier , Auteur du tems de Charles VI,	107
Quatrain ,	128
Epître au Roi de la Chine ,	145

PIÉCES ANONYMES.

Epître à une Coquette ;	7
Le Roi de Perse : Fable ,	13
A Madame de** qui étoit venue au Calvaire ,	30
Le Serin ,	45
Pastorale ,	58
L'Anesse & la Cavale : Fable ,	63
Epître à Mademoiselle A*** sur sa tendresse pour ses Enfans ,	97
L'Astronome & le Mendiant : Fable ;	113
Madrigal ,	159

F I N.

NOTICE

DE TOUS LES OUVRAGES

DE POÉSIE

QUI ONT PARU EN 1770.

N O T I C E
DE TOUS LES OUVRAGES
DE POÉSIE
QUI ONT PARU EN 1770.

P O E M E S.

L'ILIADÉ D'HOMÈRE, traduite en vers françois avec des remarques, (par M. de Rochefort) 4 volumes in-8°. Paris, Saillant & Nyon.

De tous les Traducteurs d'Homere ; c'est assurément M. de Rochefort qui nous donne les connoissances les plus profondes du génie de ce premier des Poëtes, & qui nous le fait mieux sentir.

ŒUVRES de Sébastien Garnier, ou la Henriade & la Loyssée de Sébastien Garnier, Procureur du Roi Henri IV, au Comté & Bailliage de Blois ; deuxième édition sur la copie imprimée à Blois, chez la veuve Gommel en 1594 & 1693. Paris, J. B. G. Muffier, in-8°.

On avoit publié que M. de Voltaire avoit

pris sa Henriade presque toute entière dans celle de Garnier. Le Poëme du Procureur a paru : il s'est trouvé qu'il n'y a rien à y prendre.

LES SENS, Poëme en cinq parties, à Made-
moiselle de L** par M. Girard Raigné. Ge-
nève, Paris, Lejay, in-8°. avec gravures.

*Ces cinq Parties commencent par ce vers
poétique :*

Vous qui constituez mon être,

*& elles se soutiennent jusqu'à la fin où l'on
trouve ces trois lignes remarquables :*

Cette vie est un vrai festin,
où notre ame qui nous convie,
nous sert son plus excellent vin.

LES ELÉMENTS, Poëme en 4 Chants. La Haye,
Gosse junior. Paris, J. P. Costard, in-8°.
de 32 pages.

Poësie facile ; des épisodes à chaque chant.

LES BAINS DE DIANE ; ou le Triomphe de l'A-
mour, par M. Desf**. Paris, Costard, in-8°.
de 123 pages avec gravures.

*Poëme en vers mêlés. Le titre de l'ouvrage
promet de la volupté : on n'y trouve qu'une
facilité verbeuse & vuide.*

* **LES GEORGIQUES DE VIRGILE**, Traduction nouvelle en vers françois avec des notes ; par M. Delille, Professeur en l'Université de Paris, &c. cinquième édition. Paris, Bleuet, in-12. de 348 pages.

Jusqu'à présent on avoit cru impossible de rendre en françois dans un style élevé les détails de l'Agriculture : M. Delille a prouvé que le goût peut tout ennoblir ; à l'aide d'une versification ferme il a fait passer les termes les plus communs, & c'est une espèce de révolution qui doit faire époque dans notre littérature. Quoique la partie des images ne soit peut-être pas rendue avec la même supériorité, le succès de cet Ouvrage paroît fixé : on le cite déjà comme la meilleure Traduction que nous ayons en vers françois.

LA RELIGION établie sur les ruines de l'Idolâtrie, Poème couronné par l'Académie de la Conception de Rouen. Par M. Léonard, in-12. de 13 pages.

On doit savoir gré à M. Léonard d'avoir évité le faste, & la déclamation dans un pareil sujet.

L'INCENDIE, Poème suivi d'une Epître à M. Le-

* Cette étoile désigne les secondes éditions.

mierre sur son Poëme de la Peinture, par M. l'Abbé de Malespine. Paris, Prault, in-8°. de 14 pages.

Plusieurs effets de l'Incendie sont bien saisis dans ce Poëme. L'endroit où l'auteur suppose un enfant au berceau, dormant au milieu du danger, est naturel & touchant.

LE VAUX-HALL de Londres, Poëme in-8°. de 40 pages.

A la suite de ce Poëme qui a été inséré autrefois dans les Journaux, sont d'anciens vers de Madame du Boccage sur le Renelas de Londres.

* **RECUEIL** de Contes & Poëmes (par M. Dorat) troisième édition augmentée de l'Hermitage de Beauvais. Paris, Delalain, in-8°. de 184 pages.

Les Poëmes érotiques & les Contes de M. Dorat sont pleins de détails charmans. L'histoire d'Alphonse en particulier offre des situations extrêmement plaisantes. C'est un des meilleurs Contes qu'on nous ait donnés depuis ceux de la Fontaine.

PREMIERE NUIT D'YOUNG, traduite en vers françois, par M. Colardeau. Amsterdam, Paris, Delalain, in-8°. de 31 pages.

On convient généralement que *M. Colardeau* est un de nos plus grands versificateurs. Il y a des morceaux excellens dans cette Traduction. Pourquoi donc l'ensemble ne fait-il pas autant d'effet que dans la Prose de *M. le Tourneur* ? C'est qu'il y a dans l'original une infinité de détails qui ne peuvent entrer dans nos vers françois ; c'est que le style de *M. Colardeau* qui est doux, harmonieux, soigné, ne s'est pas trouvé analogue au génie du Poëte Anglois, qui est sombre, inégal & pittoresque.

QUINZIÈME NUIT D'YOUNG traduite en vers françois. Amsterdam, Paris, Costard, in-8°. de 23 pages.

Il n'est point de degrés du médiocre au pire.
Boileau.

VÉRITÉS PHILOSOPHIQUES tirées des nuits d'Young, & mises en vers libres, par *M. de Moissy*. Paris, Pillot. Rouen, le Boucher, in-8°. de 166 pages.

Poësie lâche & sans vie, où presque toutes les images d'Young sont éteintes sous un style froid & métaphysique.

Poëmes, Odes & autres Pièces sur le Mariage de Monseigneur le Dauphin.

LES MUSES PATRIOTIQUES ou Poëme sur le

Mariage de Monseigneur le Dauphin, par M. Rocher, avec une Ode sur le même sujet, par M. Imbert de Nîmes. Paris, Delormel, in-8°. de 26 pages avec gravures.

Cette brochure est peut-être ce qui a paru de mieux sur cet heureux événement.

ODE sur le mariage de Monseigneur le Dauphin ; suivie d'une Epître à M. le Cardinal de Bernis sur le même sujet, par M. l'Abbé du Rouzeau. Paris, veuve Duchesne, in-8°. de 16 pages.

ÉPITHALAME de Monseigneur le Dauphin, de Madame Antoinette, Archiduchesse, sœur de l'Empereur, présentée à Monseigneur le Dauphin par M. Perrier, Principal du Collège de Conches. Paris, Desnos, in-8°. de 7 pages.

LE PACTE DU DESTIN, de l'Amour, de l'Hymen & de la Félicité, &c. par M. Hartault, &c. Paris, Pillot, in-8°. de 23 pages avec gravures.

LES BOUQUETS DE NOCES ou les deux Bouquetières, Dialogue sur le mariage de Monseigneur le Dauphin, par M. Rossel. Paris, Lambert & Delalain, in-8°. de 35 pages.

DIVERTISSEMENT PATRIOTIQUE à l'occasion du

(183)

mariage de Monseigneur le Dauphin. Paris,
Vente, in-8°. de 16 pages.

LE MARIAGE de Monseigneur le Dauphin, Ode,
par M. Tannevot, ancien premier Commis
des Finances, &c. Paris, Vente, in-4°. de
15 pages.

O D E S,

*Odes sacrées, Odes anacréontiques,
Stances, &c.*

ODE sur la distribution solennelle des prix du
Séminaire Episcopal de S. Claude, en forme
de Collège & Pensionnat, fondé en 1769
par M. Drouas, Evêque, Comte de Toul,
prononcé en la grande Salle dudit Séminaire,
après cette distribution, le 14 Septembre 1770.
Par M. François de Neufchâteau, des Acadé-
mies de Dijon, Lyon, &c.

*Cette Ode a été fort applaudie au Séminaire
de S. Claude, & l'Evêque a proposé à M. Fran-
çois d'y occuper une Chaire publique d'Elo-
quence, de Poësie & d'Histoire : ce qu'il a ac-
cepté d'après l'agrément de M. le Bailli de Hen-
nin Liétard, son protecteur.*

POÉSIES tirées des saintes Ecritures, dédiées à

(184)

Madame la Dauphine, par M. de Reyrae,
&c. Paris, Delalain, in-8°.

Ouvrage estimable, au moins par son objet.

STANCES SUR LES EVANGILES, avec des Can-
tiques & Ariettes spirituelles à l'usage de
la jeunesse, par M. l'Abbé de la Pérouze,
dédiées à Mademoiselle. Paris, Berton, in-12,
de 300 pages.

POÉSIES SACRÉES, dédiées à Monseigneur le
Dauphin, sur les airs les plus analogues aux
sujets, tirés des anciens & nouveaux opéra,
par M. l'Abbé de la Pérouze. Paris, Saillant
& Nyon, in-8°. de 118 pages.

*Quelque louable que puisse être l'intention
de l'Auteur, il sera toujours bizarre d'enten-
dre chanter des paroles dévotes sur des airs de
Titon & l'Aurore, ou du Peintre amoureux de
son modèle.*

LES BAISERS, précédés du mois de Mai, Poème,
vol. grand in-8°. de 120 pages, imprimé
sur du papier d'Hollande & orné de 47 fi-
gures. La Haye, Paris, Lambert & Dela-
lain, prix 24 liv.

*Nous avons très-peu de Poësies voluptueuses :
c'est ce qui a engagé M. Dorat à donner une
suite de petits Ouvrages dans ce genre agréa-
ble. Il y a de la volupté dans plusieurs : il y*

a de l'esprit dans tous. L'Auteur a heureusement imaginé de changer à chaque Pièce la mesure de ses vers. On a remarqué dans le Poëme du mois de Mai, un épisode très-ingénieux au sujet du mariage de M. le Dauphin.

* STANCES SUR L'INDUSTRIE, qui ont remporté le prix de l'Académie de Pau, par M. l'Abbé Talbert, Chanoine de Besançon, in-8°. de 6 pages. La Haye, Paris, Lottin jeune.

CONTES ET FABLES.

LE SONGE D'IRUS, ou le Bonheur, Conte en vers à J. J. Rousseau, &c. Paris, Costard, in-8°. de 112 pages.

Irus rêve qu'il cherche le bonheur dans tous les Etats : à la fin, un fantôme lui apparôit, & lui prêche les vertus nécessaires pour être heureux. Rien de moins neuf que ce cadre : la manière dont il est rempli ne l'est pas davantage. Ce Songe est suivi d'un Conte en prose & d'une vingtaine de Fables, parmi lesquelles il y en a une de passable.

FABLES ALLEMANDES & Contes François, en vers, avec un essai sur la Fable. Paris, Jorry, petit in-8°. de 116 pages.

(186)

E P I T R E S ;

Héroïdes , Lettres , &c.

LETTRES d'une Chanoinesse de Lisbonne à Melcourt, Officier François, &c. (par M. Dorat). La Haye, Paris, Lambert, Jorry & Delalain, in-8°. de 117 pages avec gravures.

Si les Lettres Portugaises, quoique défigurées par un mauvais style, ont toujours passé pour un des Ouvrages les plus passionnés que nous ayons en notre langue, quel succès ne doivent-elles pas avoir, mises en vers par un Ecrivain tel que M. Dorat ?

LE DÉSAVEU DE LA NATURE, nouvelles Lettres en vers. Londres, Paris, Fétil, in-8°. de 64 pages.

Plaintes d'un pere qui a perdu son fils en le faisant inoculer.

Quand ces plaintes-là nous feroient tous fondre en larmes, cela ne concludroit rien du tout contre l'inoculation. Il ne faut pas se faire saigner par un mal-adroit qui coupe l'artère.

EPITRE à M. A. Petit, Docteur Régent de la Faculté de Médecine, &c. par M. le Clerc de Montmerci, Avocat au Parlement, & Docteur en Droit. Paris, Gogué, in-8°. de 88 pages.

Cette Epître a près de deux mille vers. M. Petit partage l'encens de l'Auteur avec M. de Voltaire. Qu'on juge de son parfum par cette petite citation :

S'il falloit pour un mois quitter la Henriade ,
 j'en perdrois l'appétit , j'en tomberois malade....
 Je brigue l'amitié des amis de Voltaire....
 Son nom , qui tant de fois est dans ce foible
 ouvrage ,
 si j'écoutois mon zèle, y seroit davantage ;
 ma méthode est assez de suivre mon penchant ,
 d'autant que, grace au ciel, mon cœur n'est pas
 méchant.

RÉGULUS AU SÉNAT , Héroïde , par M. Poujade.
 Paris , Grangé , in-8°. de 7 pages.

Un goût peu formé , quelques détails qui annoncent du talent.

POESIES DIVERSES.

ABRÉGÉ chronologique de l'Histoire de France
 en vers techniques , &c. par M. Fortier. Pa-
 ris , Moutard & Barbou , petit in-8°. de 130 p.

*On a un peu outré la précision dans cet abrégé,
 Le règne de Louis XIV y est en trois strophes.*

POINSINET & MOLIERE , Dialogue dédié à M.

Piron (par M. Imbert). Londres , in-8°. de 31 pages.

Plaisanterie agréable en faveur de l'ancienne Comédie contre le genre philosophique & l'arroyant.

HISTOIRE de deux Amans françois , écrite en vers & en prose. Amsterdam, Paris, Fétil, in-8°. de 157 pages.

Il se présente une difficulté en lisant cette brochure : on ne sait laquelle est la plus insipide de la poésie ou de la prose que l'on y trouve successivement : je crois cependant que ce sont les vers.

SATYRE sur les abus du luxe, suivie d'une imitation de Catulle , par M. C** (M. Clément). Genève, Paris, Lejay, in-8°. de 19 pages.

Quelques vers bien tournés , naturels , communs , & d'autres négligés.

LA RÉCRÉATION DES HONNÊTES GENS , ou Opuscules en vers, par M. de la M**. Amsterdam, Paris, Fétil, in-8°. de 52 pages.

Ces poésies , dit l'avis au lecteur , sont faites la plupart par occasion & toutes pour son amusement , par un galant homme que son état & son goût n'empêchent pas moins de tendre à la qualité de Poète , que son défaut de talent pour ce qui la pourroit mériter.

(189)

GALIMATHIAS poétique , &c. par M. Messageot ;
Caporal au Régiment de Touraine , &c. petit
in-8°. de 117 pages.

*Ce Galimathias est composé de chansons &
de petits vers , dont aucun ne dément le titre
de l'Ouvrage.*

ETRENNES SPIRITUELLES en vers. Troyes , le
Febvre , &c.

Ouvrage de spiritualité , mais non d'esprit.

CHOIX varié de poésies philosophiques & agréa-
bles ; traduites de l'Anglois & de l'Allemand ,
2 volumes in-12. Avignon , Girard & Se-
guin. Paris , Saillant & Nyon.

*On ne fait ici mention de ces deux volumes
que relativement à une traduction en vers déjà
imprimée , de l'Ode de M. Haller sur les Alpes.*

MÉLANGES historiques & critiques de physique ,
de littérature & de poésie , par M. le Mar-
quis d'Orbessan , 4 volumes in 8°. Saillant
& Nyon.

Recueil de Poésies de différens Auteurs.

ELITE de Poésies fugitives , tome 4 & 5 , in-12.
de 260 pages.

Il s'en faut de beaucoup que ces deux der-

niers volumes valent les trois premiers du même Recueil.

LE TRÉSOR DU PARNASSE ou le plus joli des Recueils, tome 5 & 6. Londres, Paris, Delalain, in-12. de plus de 300 pages chacun.

Ce Trésor (*) est composé de vers copiés dans l'Almanach des Muses, ainsi que d'Epîtres qui ont remporté des prix ou qui ont concouru à l'Académie Française. Les pièces qui n'ont pas paru ailleurs font le plus petit nombre. Elles sont la plupart de M. de Reyrac, de M. de Belloy, de M. le Brun, &c.

* **LE PORTE-FEUILLE** d'un homme de goût ou l'esprit de nos meilleurs Poètes. Amsterdam, Paris, Delalain, 3 volumes in-12. de plus de 400 pages chacun.

‡ La plus grande partie des pièces de ce Portefeuille est connue depuis long-tems : le reste ne mérite pas de l'être.

ALMANACH DES MUSES, ou choix des Poësies fugitives de 1769. Paris, Delalain, in-12, de 203 pages.

ÉTRENNES DU PARNASSE. Venise & Paris, Fétil, petit in-12. de 155 pages.

(*) On ne parle ici que des deux derniers volumes.

LE SECRÉTAIRE DU PARNASSE ou nouveau
choix de Poësies fugitives, &c. Londres,
Paris, Lejay, in-12.

OUVRAGES PÉRIODIQUES.

*Il y a trois Journaux dans lesquels on insere
ordinairement des Poësies fugitives : le Mer-
cure de France, le Journal Encyclopédique,
& le Journal de Verdun : on en imprime aussi
quelquefois dans l'Année littéraire. Les autres
Journalistes se contentent de donner l'extrait des
Ouvrages de poésie à mesure qu'ils paroissent.*

T H É A T R E.

Tragédies représentées.

HAMLET, Tragédie imitée de l'Anglois par M.
Ducis, représentée le 30 Septembre 1769.
Paris, Gogué, in-8°. de 68 pages.

*Cette Pièce excite une terreur profonde ; la
scène où Hamlet présente à sa mere l'urne qui
contient les cendres de son mari, & veut lui
faire jurer qu'elle n'est point coupable de sa
mort, est du plus grand effet : beaucoup de per-
sonnes auroient désiré que l'Auteur risquât de
faire paroître le spectre comme dans Sakespéar.*



Tragédies non représentées.

GASTON & BAYARD, Tragédie par M. de Belloy, citoyen de Calais. Paris, veuve Duchesne, in-8°. de 169 pages.

Le fond de ce drame est la conjuration de Bresse, dont l'objet étoit la perte de l'armée Françoisse. L'Auteur ayant fondu dans cet événement l'Histoire de Bayard & celle de Gaston de Foix, a mis tout ce qu'il a pu dans sa Tragédie, & le reste dans ses Notes. On a trouvé des beautés dans la scène où le Duc d'Urbain veut séduire Bayard; l'on a pensé que le combat entre ce Chevalier & Gaston, qui aiment la même femme, pourroit avoir du succès au Théâtre. Quant au dénouement, c'est la découverte de la conjuration. Si l'Art dramatique fait encore quelques progrès, nous aurons incessamment d'excellentes Tragédies, dont la catastrophe sera la bataille de Bovines ou celle de Marignan. On prévient le lecteur, dans la Préface, que le cinquième acte est entièrement dans le goût des Grecs. Page 7.

FAYEL, Tragédie par M. d'Arnaud. Paris, Lejay, in-8°. de 174 pages avec gravures.

Les trois premiers actes de cette Tragédie sont supérieurement traités; les caractères de Gabrielle

Gabrielle & de son pere sont touchans ; & l'on n'en connoît point de plus violent que celui de Fayel , tel que l'a représenté l'auteur. Quelque criminel qu'il soit , la force de sa passion fait qu'on le plaint encore. C'est de là que dépendoit ce sujet ; si Fayel n'est pas le plus violent des hommes , il est le plus odieux : dès-lors il faut le proscrire tout-à-fait de la scène. On a reproché à l'auteur la monotonie des emportemens de Fayel, & l'invraisemblable de la scène où Gabrielle prend de la nourriture dans l'extrémité où elle se trouve. On dit qu'il se propose de corriger ces défauts à la seconde édition.

GABRIELLE DE VERGY , Tragédie par M. de Belloy , citoyen de Calais. Paris, veuve Duchesne, in-8°. de 109 pages.

Même sujet que celui de Fayel. Il y a dans la pièce de M. de Belloy quelques mouvemens de jalousie assez bien saisis , quelques surprises , quelques contrastes d'événemens : mais il n'a pris aucune des précautions capables d'en faire supporter l'horrible catastrophe. Son plan n'est point net : il est surchargé de sentimens patriotiques qui sont entièrement étrangers à la pièce. Les bienséances sont violées dans les caractères. Fayel est souvent un amoureux fade qui fait des madrigaux. Gabrielle s'abandonne ouvertement à sa passion devant Couci , quoiqu'elle se reprenne ensuite : ce qui a l'air très-factice. Couci se

Année 1771.

I

sauve à l'arrivée de Fayel, & la confidente dit en propres termes, qu'un certain Monlac arrête & va tromper le mari, pour donner à l'amant le tems de s'enfuir. Enfin l'affreuse idée du cœur est répétée sans cesse dans le cours de la Tragédie, & cette image dégoûtante, présentée au cinquième acte sans aucun ménagement. Le vase a beau être fermé : il sera toujours diaphane pour tous les spectateurs ; à plus forte raison, quand les personnages viennent le couvrir, & le découvrir, & regarder dedans pendant une demi-heure.

LA COMTESSE DE FAYEL, Tragédie de société.

Lyon, frères Pérille, in-8°. de 92 pages.

Troisième pièce sur le même sujet. Celle-ci a été faite en douze jours, & elle est pleine d'incorrections. Ce ne sont pas du moins des incorrections laborieuses ; ce sont des négligences. On y trouve des scènes bien vues, des détails naturels, & même les caractères de Fayel & de Gabrielle de Vergy y sont assez bien tracés. Mais l'Auteur n'a pas pris garde qu'en faisant périr Couci à l'armée, la vengeance du cinquième acte devient moins excusable ; la présence d'un rival n'irrite plus la jalousie de Fayel, & la nouvelle de sa mort doit beaucoup l'affoiblir.

SOPHONISBE, Tragédie de Mairet, réparée à neuf (par M. de Voltaire). Paris, veuve Duchesne, in-8°. de 59 pages.

On a si bien réparé cette Tragédie qu'il n'y reste presque plus rien de Mairet. Le sujet est le refus que fait aux Romains le roi Massinisse, leur allié, de remettre en leur pouvoir Sophonisbe, nièce d'Annibal, qu'il vient d'épouser. Au cinquième acte, ses projets ayant été prévenus par Scipion, il promet de la livrer; on ouvre une porte: Sophonisbe paroît étendue un poignard dans le sein; Massinisse la rend aux Romains dans cet état, arrache le poignard, s'en frappe, & tombe à côté d'elle.

Il y a beaucoup de simplicité dans cette pièce, peut-être trop peu d'action. Le dénouement est sublime.

AZOR, ou les Péruviens, Tragédie en 5 actes; dédiée à Madame la Marquise de***, par M. de Rosoy. Genève, Paris, P. l'Esclapart, in-8°. de 138 pages.

Tragédie dans laquelle M. de Rosoy a voulu peindre la politique de Charles-Quint & les mœurs Américaines; elle est beaucoup mieux écrite que les Decius françois du même Auteur; mais elle n'est, ni mieux conduite, ni plus intéressante.

PHILOTAS, Tragédie, sujet tiré du sixième livre de Quinte-Curce. Londres, Paris, Regnard & Demonville, in-8°. de 88 pages.

L'Auteur prétend qu'il n'a pas mis de mouvemens dans sa pièce, parce qu'il a pris l'idée

de la Tragédie dans Racine, & de grands connoisseurs lui ont dit que Racine n'avoit pas connu la vraie Tragédie : mais si les situations de son drame sont traitées d'une manière peu intéressante, si la plupart des caractères sont manqués, si le style toujours foible est quelquefois inexact & quelquefois de mauvais goût, est-ce encore à Racine qu'il faut s'en prendre ?

DONICE, Tragédie en 5 actes par M. de la Grange. Paris, Valade, in-8°. de 92 pages.

Ce qu'il y a de plus tragique dans cette pièce, ce sont les ordres d'un Sultan, qui, en trois scènes, envoie à la mort l'héroïne du drame, Arianites son pere, & Castriot son amant ; ils trouvent le moyen de se sauver, & le Sultan reste seul. Le style répond au sujet.

LES TROGLODITES, Tragédie en 5 actes. Paris, Delalain, in-8°. de 67 pages.

Le but de l'auteur, dans cette pièce tirée des Lettres Persanes, est de faire voir que les Dieux protègent la vertu, & qu'une nation corrompue sera tôt ou tard la victime d'un peuple qui a de bonnes mœurs.

TÉLÉMAQUE, Tragédie en 5 actes. Paris, Mérigot, in-8°. de 62 pages.

Drames représentés.

L'ORPHELIN ANGLOIS, Drame en trois actes

en prose , représenté par les Comédiens françois le 26 Février 1769. Paris , Lejay , in-8°. de 83 pages avec gravures.

Un Menuisier de Londres a adopté un enfant-trouvé , lui a fait apprendre son métier & épouser sa fille. On trouve les papiers de cet enfant ; c'est le fils du Lord Spencer : le Roi lui rend ses biens , ses honneurs , & confirme son mariage. Dans le cours du drame , une Ladi qui jouit des biens de la famille des Spencer , a obtenu un ordre pour éloigner de l'Angleterre ce Menuisier dont elle connoît la naissance , & lui enlever ses enfans : la fureur & le désordre du pere ont été rendus par M. Molé , avec une vérité & une force dont il y a peu d'exemples ; cette scène a décidé le succès de la pièce.

LES DEUX AMIS ou le Négociant de Lyon , Drame en cinq actes & en prose , par M. de Beaumarchais ; représenté par les Comédiens françois , le 12 janvier 1770. Paris , veuve Duchetne & Merlin , in-8°. de 156 pages.

Il y a du sentiment dans ce drame : mais l'action est trop compliquée. Quand l'esprit est péniblement occupé à débrouiller une intrigue , le cœur ne peut s'attendrir librement.

Drames non représentés.

LES DEUX REINES , Drame héroïque en cinq ac-

tes & en prose (par M. Dorat). Paris, Jorry, in-8°. de 200 pages avec gravures.

Pepin, Roi de France, a cru épouser la fille du Roi de Hongrie : mais Margiste, Dame d'honneur de cette jeune Princesse, lui a persuadé que Pepin étoit un barbare qui la feroit périr. D'après cela, elle l'a éloignée de la Cour, & a substitué sa propre fille à sa place. Ce crime se découvre long-tems après ; la fausse Reine se donne la mort, & avant d'expirer, rend le trône à la Reine légitime.

L'histoire sur laquelle cette pièce est fondée manque tout-à-fait de vraisemblance. D'ailleurs le lecteur voit avec peine une infortunée digne du trône, punie d'un crime dont elle n'est point coupable, & que sa mère a commis pour elle.

MÉLANIE, Drame en 3 actes & en vers (par M. de la Harpe). Amsterdam, Harrevelt, (Paris, Lacombe), in-8°. de 64 pages.

Un homme de robe veut forcer sa fille à prendre le parti du cloître, pour augmenter la fortune de son fils aîné, & la jeune personne s'empoisonne avant de faire profession : tel est le sujet de ce drame qui a fait beaucoup de bruit. Les amis de l'auteur l'ont peut-être trop vanté, avant qu'il parût ; ensuite le parti contraire l'a trop déprimé. Le public impartial paroît avoir

jugé que ce sujet est heureux , mais qu'il pou-
voit être traité d'une manière plus touchante ;
qu'il y a peu de convenance dans les caractè-
res ; que le style passe quelquefois les bornes
du style familier ; que la pièce est assez bien
conduite, & qu'il y a des traits d'éloquence dans
la scène entre le Curé & le père de Mélanie.

LE DÉSERTEUR , drame en 5 actes & en prose ,
par M. Mercier. Paris, Lejay, in-8°. de
95 pages avec gravures.

Une belle scène. Même sujet que la pièce
de M. Sedaine.

LE VERTUEUX MOURANT , Drame en 3 actes
& en prose. Paris, Bailly, in-8°. de 79 pag.

Tableau touchant de l'homme vertueux dans
les bras de la mort : sujet indiqué dans les nuits
d'Young. L'Auteur y a fait entrer plusieurs
beaux morceaux du Poëte Anglois.

Comédies représentées.

LE MARCHAND DE SMYRNE, Comédie en 1
acte & en prose, par M. de Champfort, re-
présentée par les Comédiens François, le 26
Janvier 1770. Paris, Delalain, in-8°. de
38 pages.

De l'esprit, des plaisanteries assez heureuses ;

mais qui roulent presque toutes sur la difficulté de vendre des Esclaves qui ne sont bons à rien, comme des Généalogistes, des Gentilshommes Espagnols, des Barons Allemands, &c.

Comédies non représentées.

LES PROVINCIAUX DÉTROMPÉS, Comédie en trois actes. Paris, veuve Duchesne, &c. in-8°. de 58 pages.

Il n'est pas aisé de débrouiller le plan & le sujet de cette Comédie, même après l'avoir lue. L'Auteur vouloit d'abord faire un drame dans le genre larmoyant : on l'en a détourné ; il a pris un milieu : il a fait une pièce qui ne fait ni rire ni pleurer.

ŒUVRES posthumes de Madame de Graffigny ; contenant Ziman & Zenise, suivi de Phaza, en un acte & en prose. Amsterdam, Paris, in-12. de 107.

Contes de Fées dialogués, où il y a des choses agréables ; la première pièce sur-tout n'est pas indigne de Madame de Graffigny.

L'HEUREUSE PESCHE, Comédie pour les Ombres à scènes changeantes, &c. Paris, Lejay, in-8°. de 56 pages.

Nouveau genre de spectacle qu'on se procure

